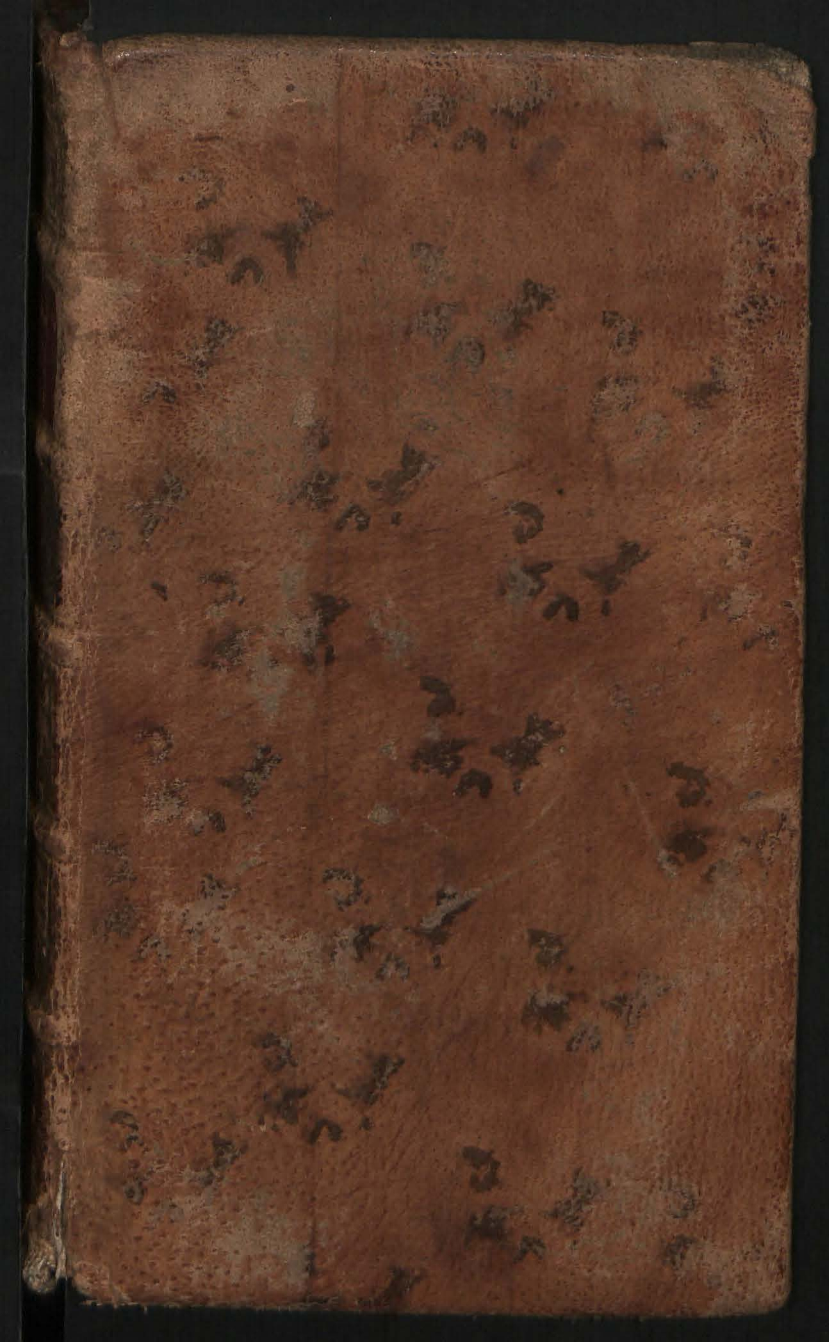
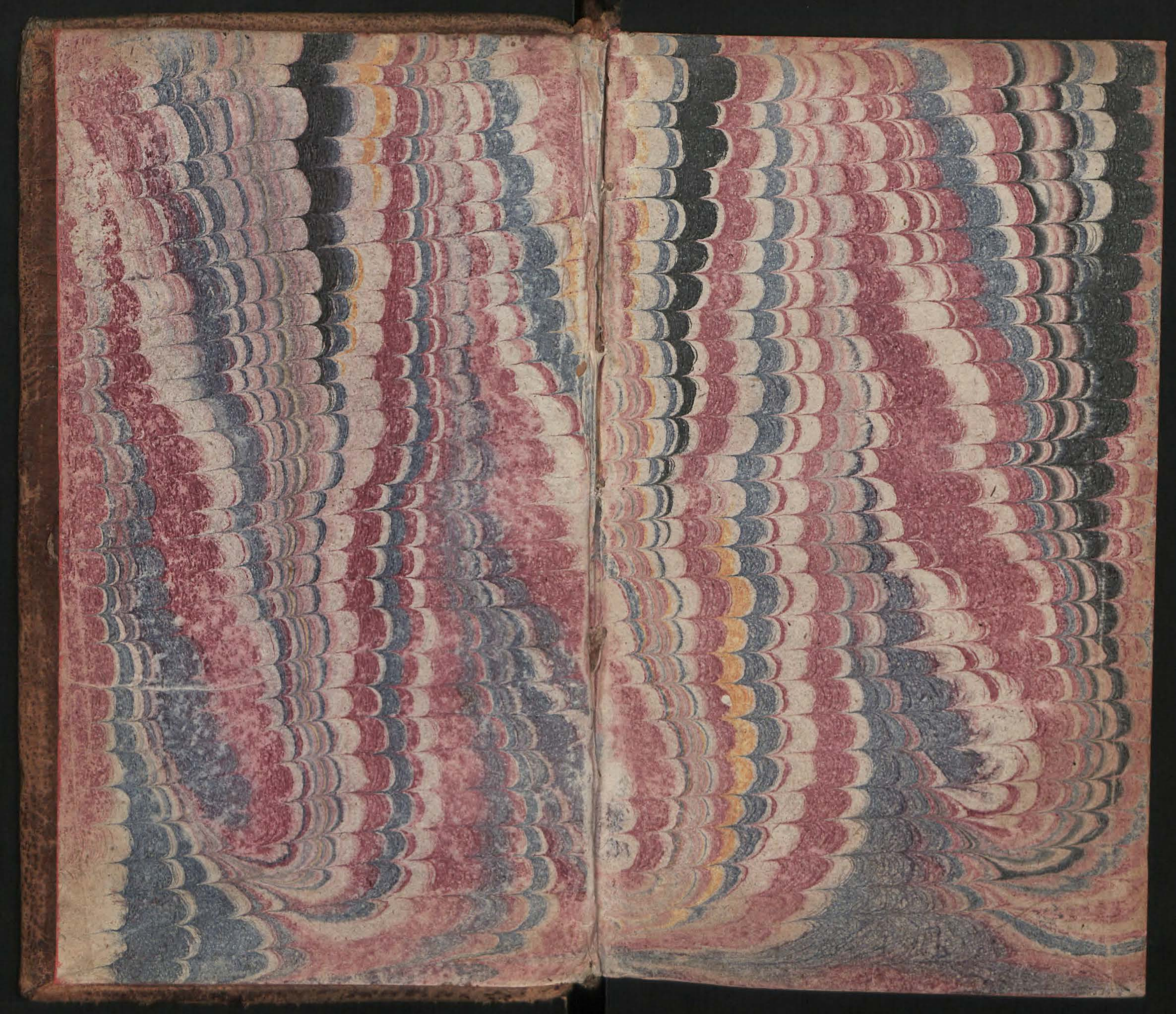




HISTOIRE
DE
JEAN SOBIESKI,
ROI DE POLOGNE.

Par M. l'Abbé Coyer.

TOME SECOND.



A VARSOVIE;

Et se trouve à PARIS,

Chez Duchesne, Libraire, rue S. Jacques, au-dessous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXI.



HISTOIRE DE JEAN SOBIESKI, *ROI DE POLOGNE.*

LIVRE V.



IL y avoit long-temps que la République ne se soutenoit que par le fer. Elle respiroit enfin sous les lauriers dont son Héros l'avoit couronnée, & les sept années qui vont suivre seront des années de paix.

Il y eut au commencement de cel- Année
le-ci un événement qui excita des 1677.

Année 1677. plaintes dans la Diète aſſemblée à Varſovie. La Pologne ſuit une coutume dont les autres Etats Catholiques lui donnent l'exemple. Des bords du Tibre un Cardinal ſans autorité, ſans armée, ſans avoir en ſa diſpoſition les honneurs ou la fortune, ſorti quelquefois du néant du Cloître, protége les Nations & les Rois. Le Cardinal des Urſins, alors protecteur de la Pologne, en avoit placé *les Armes* ſur la grande porte de ſon Palais, d'où il les avoit transférées (on ne ſait par quel caprice) dans un lieu moins apparent & moins décent. La Diète crioit à l'inſulte. Le Roi lui promit de faire ſentir à Rome qu'un Royaume eſt en état de ſe protéger lui-même: la ſatisfaction fut prompte (*a*).

Les Diètes en Pologne ſont aſſez ordinairement orageuſes. Celle-ci fut tranquille. Le Roi y donna audience à un Ambaſſadeur Tartare qui venoit cimenter l'amitié avec la République. Sa ſuite étoit peu brillante. Les Huiſſiers, à la porte de la ſalle, lui

(*a*) Zaluski, tom. 2, pag. 673.

enleverent ſon bonnet qu'il n'eût pas certainement ôté lui-même. Il reſta avec une calotte blanche. Il y avoit en face du Roi un grand couſſin à la Turque, où, après trois révérences, il s'aſſit les jambes croiſées & harangua. Jean lui demanda des nouvelles de la ſanté du Kan, lui parla des avantages réciproques de la bonne intelligence & le congédia chargé de préſens. Il reçut auſſi l'hommage du Duché de Courlande par ſon Envoyé; mais à condition qu'à l'avenir le Duc le rendroit en perſonne (*a*). La Diète marqua ſon contentement de la paix de Zurawno avec le Turc, en donnant mille bénédictions au Libérateur de la Partie; & tous les Ordres n'eurent qu'une même volonté avec lui (*a*). Année 1677.

Mais ſi la République étoit calme, des convulſions inteſtines agitoient une Ville qui floriſſoit ſous ſa protection. *Dantzic*, après avoir eu le bonheur d'échapper à la tyrannie

(*a*) Chvalc. Jur. Publ. pag. 542.
(*b*) Lengnich, pag. 252.

Année 1677. des Chevaliers Teutoniques, & au pouvoir des Rois pour jouir de la liberté Anſéatique, ſembloit ſe laſſer d'être heureuſe. Les Magiſtrats accuſoient le peuple d'indocilité; & le peuple ſe plaignoit d'être opprimé par les Magiſtrats. On traînoit des révoltés aux priſons, & d'autres révoltés briſoient leurs fers pour en aſſommer les Satellites. Si on n'oſoit pas encore lever le poignard ſur les Magiſtrats, on ne leur épargnoit pas les inſultes. Tout annonçoit l'anarchie & l'effuſion de ſang.

Jean laiſſant ſes ſujets dans le ſein de la paix, courut à ces furieux. La Reine, malgré ſa groſſeſſe, le ſuivit. Aucune femme, dans cette ſituation, ne s'écoutoit moins. Elle voyageoit auſſi hardiment qu'une Bourgeoiſe de Varſovie, portant un préſervatif dont on devroit ailleurs éprouver la vertu; une ceinture de peau de *Urus*, eſpece de Bufle qui a le poil fort long & une barbe de Bouc.

Dantzic, à l'arrivée du Roi, reſpira. Il écouta le peuple & ſes Magiſtrats. S'il ſembla pancher d'un côté, ce fut ſuivant la régle de la

Chine, qui dans les diſſenſions publiques donne toujours le tort aux Mandarins. Ce n'eſt pas qu'il n'y eût des torts de part & d'autre. Mais comme il ne pouvoit, ſans injuſtice, frapper ſur le peuple, en épargnant les Magiſtrats, il leur fit ſentir qu'il étoit de leur propre intérêt qu'il n'y eût point d'échafaut. Il fallut entendre toutes les plaintes, examiner de nouveau toutes les Loix, éclairer l'adminiſtration des deniers publics, rétablir la proportion dans les impôts, remonter toute la machine du gouvernement qui alloit ſe diſſoudre. Il eut plus de peine à ramener l'ordre qu'à vaincre ſes ennemis, & il s'applaudiſſoit plus de ce ſuccès qui pacifioit les hommes ſans les détruire, que d'une victoire. Année 1677.

Son ſéjour dans cette Ville fut de ſix mois. Sa joie y fut troublée par la mort du Primat Olſowski, dont il avoit deſiré la préſence & les conſeils, & qui méritoit les larmes de la République. Ce ſeroit peu de dire qu'il avoit rempli les devoirs de l'Epiſcopat avec édification. Ni la colere, ni la faveur des Rois n'a-

Année 1677. voient pu corrompre ses vertus patriotiques. Il avoit résisté à Casimir dans l'élection prématurée qu'il méditoit pour se donner un successeur. Il avoit blâmé hautement la proscription du célébre Lubomirski. *Le Roi après la Loi*, c'étoit son mot. Une Ambassade dans laquelle il avoit engagé l'Empereur à retirer ses troupes de la Pologne, lui avoit fait beaucoup d'honneur. Les Lettres qu'il aimoit & qu'il vouloit faire aimer en fondant une Bibliothéque publique, avoient perfectionné son éloquence naturelle. Avec cette arme il avoit subjugué plus d'une faction, & ramené l'armée Lithuanienne à son devoir. Les Polonois disoient de lui qu'il surpassoit Caton par sa gravité, Cicéron par son éloquence, Metellus par la pureté de ses mœurs. L'emphase Polonoise laissoit ici un fond de vérité (*a*).

Le Roi regrettoit un ami avec autant d'amertume qu'un simple particulier auroit pu en ressentir. La naissance d'un second fils, le Prince

(*a*) Zaluski, tom. 1, pag. 694 & 695.

Alexandre, tempéra sa douleur. On appelloit le Prince *Jacques*, le fils du Grand-Maréchal : celui-ci fut nommé l'enfant du Roi. Ce fut à Dantzic même que la Reine lui donna le jour. Si elle accompagnoit son époux dans tous ses voyages, c'étoit autant par goût pour les affaires que par tendresse conjugale. Cette passion de gouverner déplaisoit au Royame, & attiroit de la haine au Roi. Il est très-expressément défendu aux Reines de se mêler de l'administration. Les Chanceliers, les Chambellans, les Nonces même sont chargés de veiller aux contraventions & de les dénoncer à la Diète. Ce n'est pas que les Polonois ne conviennent qu'une Reine appliquée, qui n'abuseroit pas du manége & des graces de son sexe, ne pût rendre de grands services au Prince & au Peuple; mais ils craignent beaucoup plus les abus, qu'ils n'estiment les services. Année 1677.

Jean, après avoir appaisé les troubles de Dantzic, fit sentir à la Moscovie qu'il étoit de son intérêt de vivre en paix avec lui. Elle s'étoit emparée, pendant qu'il combattoit

Année 1678. avec le Turc, de trois Staroſties Polonoiſes qui formoient une Province. Elle les reſtitua avec un dédommagement de deux millions de florins (*a*).

Peu de tems après il ſe laiſſa entraîner dans une injuſtice qui lui réuſſit mal. L'Electeur de Brandebourg fondoit une puiſſance dont la grandeur l'étonneroit aujourd'hui. Il ne ſoupçonnoit pas que *Berlin* balanceroit un jour les forces de *Stockolm*, de *Petersbourg*, du *Corps Germanique*, de *Vienne* & de *Verſailles* ; & que s'il fut le *Grand-Electeur*, ſon arriere Petit-Fils ſeroit un *grand Roi*. L'Electeur commandoit en Alſace l'Armée des Alliés contre la France. Il étoit important de lui donner de l'occupation chez lui. C'eſt à quoi ſongeoit Louis XIV. Son Ambaſſadeur en Pologne, le Marquis de Bethune, l'entreprit. Il joignoit la ſoupleſſe d'un Courtiſan aimable, aux talens de la guerre & de la négociation. Vif, entreprenant, laborieux, écrivant

(*a*) Lengnich, pag. 253.

avec une facilité merveilleuſe & parlant de même, il forma une liaiſon étroite avec l'Ambaſſadeur de Suede ; & par ce canal il perça dans le Conſeil de *Stockolm*. La trame ſe noua. Les Suedois firent irruption dans la Pruſſe Brandebourgeoiſe contre la foi des Traités. Le paſſage par la Curlande & la Samogitie leur étoit néceſſaire : *Jean* le livra, ſéduit par Bethune qui lui fit entendre qu'une partie de la conquête reſteroit à ſa Maiſon par droit héréditaire. La conquête eſt le grand titre de la plûpart des Souverains ; *Jean* crut pouvoir agir en Roi. Son eſpérance fut trompée. L'Electeur accourut avec un Corps de dix mille hommes ; le Général Suedois, Henri *Horn*, en commandoit ſeize mille. A peine en rentra-t-il deux mille cinq cents en Livonie (*a*) ; & il ne reſta au Roi de Pologne que le regret de s'être fait un ennemi en pure perte. Année 1678.

Peu de tems après il eut une autre mortification du côté de la France

(*a*) Lengnich, pag. 253.

Année 1678. pour un intérêt de famille. Le Marquis d'Arquien, son Beau-Pere, vivoit en France de la Charge de Capitaine des Cent-Suisses de la garde de *Monsieur*. La Reine, fille du Marquis, souhaitoit passionnément qu'il fut décoré du titre de Duc. Le Roi qui avoit le même desir, demanda cette grace à Louis XIV; & il ne doutoit pas du succès. Dans tout le cours de sa fortune il avoit toujours entretenu de grandes liaisons avec ce Monarque; il avoit toujours été le chef du parti de la France, dans le Champ Electoral; & en cas qu'il fût obligé de quitter sa Patrie par la haine qu'il pourroit s'attirer, le Monarque François lui avoit offert de grands établissements dans ses Etats, *le Bâton de Maréchal de France*, si la gloire des armes le tentoit encore; ou le titre de *Duc* s'il ne goûtoit plus qu'une végétation tranquille & honorable. Cette dignité dont il n'avoit plus besoin, il se flattoit bien d'en couvrir son Beau-Pere. Louis lui repondit qu'il étoit tout prêt à l'obliger, pourvû que le Marquis se

mît en état de recevoir cette faveur par l'acquisition d'une Terre qui pût soutenir le titre de *Duché*. Année 1678.

Au milieu de ces propositions, le Marquis de Bethune qui aspiroit au même honneur sans savoir qu'il devenoit le rival de son Beau-Pere, intéressoit pour lui-même M. de Seignelai son ami & M. Colbert, leur faisant entendre qu'il auroit la protection du Roi de Pologne, son Beau-Frere, quand il en seroit tems. Les deux Ministres lui avoient promis de ménager l'occasion, & en parlerent effectivement à leur Maître. Louis auroit mieux aimé élever Bethune qu'un Domestique de *Monsieur*. " Je ne ferai pas, dit-il, deux „ Ducs à la fois dans une même „ famille. Je préférerai celui que le „ Roi de Pologne voudra „. Personne ne s'attendoit à un troisieme concurrent qui entroit dans la lice.

C'étoit le nommé *Brisacier*, Secretaire des Commandemens de la Reine de France, *Marie-Thérese*. Un Carme François étoit arrivé à Varsovie, chargé de lettres pour le Roi de Pologne. La premiere portoit:

Année 1678. „ Que celui qui avoit l'honneur de „ l'écrire ſe trouvoit obligé, aux „ dépens de la reputation de ſa „ mere, de faire ſouvenir le Roi „ qu'étant en France au ſortir de „ l'Academie, il avoit aimé une „ belle femme qui avoit mis ſur le „ compte de ſon mari un fils qui „ avoit l'honneur d'appartenir à Sa „ Majeſté ; & que ce Fils, avec les „ biens de ſon prétendu Pere, avoit „ à peine eu le moyen d'acheter la „ charge de Secrétaire des Comman- „ demens de la Reine de France ; „ que puiſque la fortune & le mé- „ rite avoient mis le vrai Pere ſur le „ Trône, le Fils avoit lieu d'eſpé- „ rer quelqu'élevati n, & qu'enfin „ la Reine de France le protégeoit vivement „. A ces mots le Moine préſenta au Roi une lettre de cette Reine, qui le preſſoit dans les termes les plus forts de reconnoitre *Briſacier* & de ſolliciter pour lui le titre de *Duc*.

Jean étonné ne ſe ſouvenoit de rien : mais une troiſieme lettre, une lettre de change de cent mille écus, (c'eſt une ſomme en Pologne mê-

me pour un Roi,) cette lettre payable à Dantzic, débrouilla le cahos de ſes idées : la choſe enfin étoit poſſible ; & un nouveau trait de lumiere acheva de l'éblouir. C'étoit le portrait de la Reine enrichi de diamans qui termina la commiſſion du Moine. Il prit donc le parti de demander à Verſailles le titre de *Duc* pour ce fils qu'il avoit oublié en France, & qu'il vouloit reconnoitre. *Louis* trouva fort ſingulier que de la même part on lui demandât trois graces de la même nature. Il tint le cas ſecret, & donna ordre à ſon Ambaſſadeur de découvrir ſi effectivement le Roi de Pologne étoit perſuadé que *Briſacier* fût ſon fils. Le Marquis de Béthune prit un de ces momens où l'ame s'ouvre d'elle-même, une partie de chaſſe. *Par Saint Stanislas*, lui dit le Roi, *je ne ſai ce que c'eſt que Monſieur & Madame Briſacier. J'étois bien jeune quand je vivois en France. J'ai eu pluſieurs bonnes & mauvaiſes fortunes dans un pays où les femmes ſont ſi douces, Madame Briſacier a pû être du nombre. Mais* Année 1678.

Année 1678. *comment voulez-vous que je doute ? Cette lettre de change, ce portrait, & plus que tout cela, la lettre de la Reine qui m'assure que son Secrétaire est mon fils.* Le Marquis de Béthune eut l'adresse de se faire confier cette Lettre qu'il fit passer à son Maitre. La Reine reconnut sa signature ; mais en lisant, elle s'écria qu'elle n'avoit jamais pensé à une telle impertinence, qu'il falloit que *Brisacier* fut devenu fou. Cependant elle avoit signé ; mais comme les Princes signent, sans voir, Brisacier au lieu d'un Hôtel où il eût affiché son titre de *Duc*, fut loger dans la Bastille où il avoua son imposture.

Cette avanture qui auroit jetté une sorte de ridicule sur tout autre qu'un Roi, ralentit la sollicitation de Jean pour son Beau-Pere; & d'ailleurs la Terre qui devoit être érigée en Duché, ne s'achetoit point encore.

Année 1679. Quant au Marquis de Béthune que les contretems ne rebutoient pas, toujours les yeux ouverts sur la face de l'Europe, il resolut de

mériter les honneurs qu'il demandoit, par quelque nouveau service qu'il rendroit à la France dans le cours de son Ambassade. Si la diversion qu'il avoit opérée en Suéde n'avoit pas eu un plein succès, une autre pouvoit être plus heureuse. Louis XIV. travailloit sans cesse à s'agrandir sur les ruines de la Maison d'Autriche. L'Empereur Léopold, sous les apparences de la modération, nourissoit une ambition profonde. La Hongrie qu'il ne possedoit que par élection, il vouloit se l'approprier ; & il la gouvernoit avec un Sceptre de fer. On avoit vû sur un échafaut les Comtes *Sérini* (*a*), *Frangipani*, *Nadasti* & *Tattemback* : ces ames fortes qui n'avoient d'autres crimes que celui d'avoit soutenu leurs droits, leur liberté & leur Religion. Des Jesuites avoient donné ces conseils violens. C'étoit l'usage alors d'avilir le Année 1679.

(*a*) Sérini que les Auteurs François nomment *Sérin*, voulant toujours plier les noms étrangers à leur langue : c'est les dénaturer.

Année 1679. gouvernement en y aſſociant des Moines. Le fameux *Tékéli* brûloit de venger ſes amis & ſa Patrie. Le Marquis de Béthune ne l'ignoroit pas. Il conçut le projet de lui fournir des hommes & des armes que la Pologne prêteroit, & que la France payeroit. Le projet paſſa au Cabinet de Verſailles où il fut approuvé. Louis XIV. chaſſoit les Proteſtans de ſes Etats; mais il les protégeoit en Hongrie contre Leopold. C'eſt ainſi que les Souverains appuyent des factions qu'ils puniroient chez eux du dernier ſupplice.

Jean étoit gagné; mais une difficulté l'arrêta. Il ne pouvoit lever des troupes ſans le conſentement de la République. Les Rois ont plus d'une façon d'éluder les Loix. Il conſervoit la Staroſtie de *Strick*, qu'il avoit déjà poſſédée étant Grand-Maréchal. Il ferma les yeux ſur ce qui pouvoit s'y paſſer: ceux qui devoient voir pour la République, les fermerent auſſi; & le Marquis de Béthune, à petit bruit, enrôla dans la Staroſtie dix mille hommes qu'il diſpoſoit à mener à Tékéli. Des François qui

paſſoient inſenſiblement en Pologne devoient ſe joindre à ce corps de troupes. C'étoit un coup mortel pour l'Empereur: une femme le para, ſans y penſer, la Marquiſe même de Béthune. Elle étoit ſœur de la Reine; & avant ſon mariage, elle avoit été Fille d'honneur de Madame Henriette d'Angleterre, femme de *Monſieur*. La Marquiſe ne pouvoit ſe défendre d'un peu de jalouſie en jettant les yeux ſur la Couronne de ſa ſœur. Leur pere, le Marquis d'Arquien, étoit encore en France avec ſa Charge de Capitaine des Gardes de *Monſieur*, & beaucoup de dettes. Année 1679.

La Reine qui avoit pris d'autres vues pour l'élever, que celles du Duché, avoit une extrême paſſion de ſe montrer à lui dans la ſplendeur du Trône. Il vendit ſa Charge pour ſe mettre en état de paroître. Mais la Marquiſe de Béthune engagea *Monſieur* à retenir l'argent pour aſſurer ſa dot. Ce petit démêlé de famille devint une affaire d'Etat. La Reine inſtruite du procédé de ſa ſœur, s'en plaignit à elle-même & à ſon mari qui en étoit innocent. Tous deux,

Année 1679. pour l'appaiſer, écrivirent tout ce qu'elle voulut à *Monſieur*; & tous deux [ſi la duplicité eſt un crime à la Cour] furent bien-tôt coupables. Ils firent précéder le Courier de la Reine par un Exprès à *Monſieur*, pour le prier de ne rien faire de ce qu'elle exigeoit. La Reine lui écrivoit du haut du Trône: le prince qui l'avoit vue à ſes pieds l'en fit ſouvenir dans ſa réponſe, en lui dévoilant toute l'intrigue.

La Reine étoit fiere & haute. Son pere ſans Duché, le prix de ſa Charge retenu, la réponſe de *Monſieur*, tout cela rouvroit dans ſon cœur une plaie mal fermée. Elle avoit eu envie, quelque temps après ſon élévation ſur le Trône, de faire un voyage en France, par le deſir naturel de briller dans ſa Patrie. Elle prenoit pour prétexte les eaux de Bourbon; mais ayant fait demander à la Cour de France ſi on ne lui feroit pas le même traitement qu'à la Reine Douairiere d'Angleterre, le Marquis de Louvois qui mettoit de la dureté par-tout, avoit répondu qu'il y avoit bien de la différence entre une Reine *héréditaire* & une Reine *élective*. Elle réſolut de venger à la fois toutes ces injures, en y enveloppant ſa famille même.

Elle éveilla les Sénateurs ſur les enrôlemens qui ſe faiſoient dans la Staroſtie; elle manda le Grand & le Petit-Général, & leur dit qu'un armement ſans l'aveu de la République cachoit quelque mauvais deſſein. Les deux Généraux ne manquerent pas de répondre que rien ne s'étoit fait ſans un ordre tacite du Roi. *Allez donc le trouver*, reprit la Reine, *& rendez-lui compte du reproche que je vous ai fait*. Rien de plus décidé que la fermeté du Roi à la tête d'une Armée; mais il aimoit la tranquillité domeſtique. Il étoit entré dans le reſſentiment de la Reine, & il donna ordre aux Généraux d'aller eux-mêmes à Strick licencier les troupes, & congédier tous les Officiers François qui étoient accourus pour partager la gloire de l'entrepriſe. Louis ſe trouva offenſé. Jean de ſon côté ſe plaignit de l'Ambaſſadeur de France & de l'Ambaſſadrice. L'une & l'autre furent rappellés.

Année 1679. L'Ambaſſadrice fut exilée en Touraine. L'Ambaſſadeur eut permiſſion de venir conter ſes raiſons à la Cour, rejettant tout ſon malheur ſur la conduite de ſa femme.

Dès ce moment Verſailles & Varſovie ne vécurent plus dans les mêmes liaiſons. Le Marquis de Béthune reſta *Marquis* ; & le Capitaine des cent Suiſſes que la France n'avoit pas fait *Duc*, Rome lui trouva aſſez de qualités pour en faire un *Cardinal.*

Année 1680. Jean ſe tourna du côté de la Maiſon d'Autriche, dont il eſpéroit beaucoup pour une expédition qu'il méditoit. Il ſavoit par ſes intelligences au Serrail, que Mahomet projettoit d'attaquer l'Empereur Léopold ; mais ce n'étoit encore qu'un projet, & comme les Turcs font pour l'ordinaire des armemens immenſes, on a le temps d'agir tandis qu'ils préparent. Il ſavoit auſſi que Mahomet ſe repoſant ſur le dernier Traité avec la Pologne, laiſſoit Kaminieck & la Podolie ſans grandes défenſes; Kaminieck que la République regrettoit ſans ceſſe, & dont le recouvrement importoit tant à la

gloire du Chef. Mahomet avoit effectivement lieu d'être tranquille, Année 1680. ſi de Chrétiens à Infideles les Traités obligent ; mais on prend ſes idées de morale du ſiécle & du lieu où l'on vit. Rome étoit toujours prête à abſoudre les Polonois des ſermens qu'ils avoient faits aux Turcs. Jean voyoit donc que s'il pouvoit engager Léopold menacé à prévenir Mahomet, il auroit le temps d'enlever rapidement Kaminieck, ſous promeſſe de joindre enſuite ſes armes à celles de Léopold. Il ſongeoit de plus à faire entrer dans la ligue Veniſe pour une diverſion ſur mer, & Rome pour de l'argent.

Il avoit beſoin dans cette négociation d'un Ambaſſadeur du premier mérite. Celui qu'il envoya aimoit paſſionnément la Chymie, & l'entendoit médiocrement : mais il avoit épouſé une ſœur de la Reine. C'étoit le Prince Radziwil qui, après avoir échoué à Vienne & à Veniſe, alla proſtituer à Rome la grandeur de Dieu & celle de ſon Maître. Il traita le Pape Innocent XI. de Divine Majeſté ſur la terre, & il mit

Année 1680. lá Couronne de Pologne ſous les pieds de la Divinité qu'il créoit. Le Pape écartant pour un moment la queſtion d'argent, ne répondit que par des louanges, des ſouhaits & des bénédictions. Le Prince Radziwil avoit plutôt regardé cette Ambaſſade comme un voyage honorable de curioſité, que ſous le point de vue du bien public. C'étoit le plus riche Seigneur de Pologne ; & il ſe flattoit, en courant le monde, de trouver *la Pierre Philoſophale*. La mort lui épargna les juſtes reproches qu'on auroit pu lui faire. (*a*).

S'il eſt de cruels momens pour les Peuples qui vivent ſous un gouvernement abſolu, il en eſt auſſi pour les Rois qui n'ont qu'un pouvoir limité. Tandis que l'Ambaſſadeur de Pologne avoit perdu ſa foible éloquence dans les Cours Étrangeres, Jean avoit déployé toute la force de la ſienne à la Diète de Varſovie. Il ne s'étoit pas étendu ſur la néceſſité, mais ſur la facilité de reprendre Kaminieck.

(*a*) Zaluski, tom. 2, pag. 666.

minieck. Les deux Ordres écoutoient avidement, & ſe diſpoſoient à entrer dans ſes vues, lorſque des gens timides qui craignoient de revoir les Turcs dans leurs foyers, ou des ennemis de la gloire du Roi, arrêterent les délibérations. Il y eut même une ſingularité remarquable. Ce ne fut point un Nonce, ſelon l'uſage, qui rompit la Diète. Ce fut un Sénateur, le Palatin de Poſnanie, *Breza*. On ne pouvoit pas lui en conteſter le droit : mais la nouveauté du fait mit le Souverain dans un état d'indéciſion qu'il n'avoit pu prévoir. Le diſcours véhément qu'il fit dans le Sénat, après cette cataſtrophe, ne ſervit qu'à contriſter les vrais Patriotes, & à faire triompher ſecrettement la faction qui l'enchaînoit. " Rendez-„ nous, diſoit-il à ces derniers, „ rendez-nous la ſûreté que vous „ nous enlevez ; la gloire dont vous „ nous privez. Vous dites qu'on pen-„ ſera une autre fois à reprendre Ka-„ minieck. Imprudens ! êtes-vous „ les maîtres du temps ? Ferez-vous „ renaître l'occaſion ? Le Turc pen-„ ſera à lui. Il apprendra notre pro-

Année 1680. „ jet, il s'en vengera peut-être ; & „ au lieu d'un peu de ſang que vous „ euſſiez verſé pour un grand ſuccès, nous en répandrons à flots „ pour notre ruine (*a*). „

Une autre amertume vint abbreuver tout à la fois le Pere & le Roi. L'Électeur de Brandebourg, dont il s'étoit fait un ennemi, jettoit les yeux ſur la plus riche héritiere de Pologne, pour le Margrave Louis de Brandebourg, un de ſes fils. Elle étoit fille unique du Prince de Radziwil, dont nous avons indiqué la mort. Ce mariage portoit dans une maiſon déjà trop redoutable à la Pologne, les biens immenſes que quatre ſiécles avoient accumulés ſur celle de Radzivil : quatre Duchés qui du ſein de la Lithuanie confinoient à la Moſcovie & à la Suéde ; & comme l'Electeur s'attendoit à des oppoſitions, il envoya ſubitement ſon fils pour ſerrer ces nœuds dangereux, ſans conſulter la République, ni même le Roi, quoiqu'il fût tuteur de la Princeſſe.

(*a*) Zaluski, tom. 2, p. 133. 784.

Tous

Tous les eſprits furent révoltés. Année 1680. “ Quoi ! diſoient le Sénat & l'Ordre Equeſtre, un Prince étranger „ viendra nous ravir un tréſor qu'il „ nous importe tant de conſerver ! „ Lorſqu'il l'aura en ſa poſſeſſion, „ nous lui accorderons, ou nous lui „ refuſerons l'indigénat (*a*). Si nous „ accordons, il dominera dans nos „ Diétines & nos Diètes. Il ſe ſervira de ſes forces en Lithuanie „ pour dicter nos Traités, & peut-être pour ſe liguer contre nous. „ Si nous refuſons, il s'armera des „ droits de ſon mariage & des foudres de ſon pere, pour nous forcer. Non, non, point d'alliance „ avec le Lion ; c'eſt aſſez pour nous „ d'être obligés de ſouffrir un Roi. „

Le Roi étoit encore plus bleſſé de cette alliance que la République. Il deſtinoit la jeune Princeſſe à ſon fils aîné, le Prince Jacques qui touchoit à la puberté. Il eſt vrai que

(*a*) L'Indigénat, qu'on appelle ailleurs Lettre de Naturalité, eſt néceſſaire en Pologne pour poſſéder biens ou charges, & pour entrer dans les Diètes.

Année 1680. la Reine, & tout ce qu'il y avoit de François à la Cour de Pologne, ne regrettoient pas cette alliance, point aſſez élevée, diſoient-ils, pour le fils d'un Roi, qui doit épouſer une Princeſſe par la grace de ſa naiſſance, & non par celle du Saint-Empire; une fille de Maiſon Souveraine, & non celle d'un Sénateur. Ces idées Monarchiques n'entroient point dans des têtes Républicaines; encore moins dans celle du Roi qui ſavoit que les Empereurs Romains, c'eſt-à-dire, les Maîtres des Rois, s'allioient au ſang des Sénateurs; & qu'en dernier lieu, Jacques II. Roi d'Angleterre avoit épouſé la fille de l'Avocat Hyde, devenu Chancelier, & placé par les Anglois au rang des grands Hommes.

Le Roi examinoit d'ailleurs de quelle importance étoient pour ſon fils les grands biens de la jeune héritiere. Un Monarque abſolu auroit ſans doute armé ſon peuple pour les intérêts de ſa Maiſon. Il eût peint l'enlevement de la Princeſſe comme un affront fait à la Couronne & à la Nation; & peut-être que *Troie* au-

roit péri pour cette *Hélene*. Mais formé aux mœurs d'un pays libre & retenu par les Loix, il écouta la République qui, revenue de ſon premier emportement, penſa qu'il valoit mieux céder une héritiere, que de s'expoſer à une guerre dont le ſort, quel qu'il fût, laiſſeroit toujours de grandes plaies. Elle chercha ſeulement un tempérament pour adoucir l'amertume du Roi. La Princeſſe conteſtée étoit ſa niéce: l'Electeur de Brandebourg promit que ce mariage ne préjudicieroit en aucune façon aux droits de la Maiſon Royale; & les nœuds ſe ſerrerent (*a*). La Maiſon Royale s'augmentoit encore par la fécondité de la Reine qui accoucha d'un troiſieme fils. Ce fut le Prince *Conſtantin*. Année 1680.

Année 1681. L'année ſuivante fut remarquable par une Diète qui ſe tint dans une Ville qui n'en avoit jamais été le théâtre. Le lieu fixé par les Loix & l'uſage, c'étoit Varſovie, qui, par ſa ſituation, ſa grandeur & ſa richeſſe eſt bien propre à raſſembler la

(*a*) Puffendorf. Zaluski, tom. 2, p 765.

Année 1681. Nation. Il y avoit long-temps que les Lithuaniens, les Paç ſur-tout, demandoient la convocation alternative en Pologne & en Lithuanie. La propoſition avoit paſſé en 1673 avec cette modification que la Lithuanie ne jouiroit de cet avantage que tous les ſix ans. Mais la Loi étoit reſtée ſans exécution. Ce fut donc cette année, pour la premiere fois, que *Jean* ne pouvant plus réſiſter aux mouvemens, aux clameurs des Paç, tranſporta la Diète en Lithuanie. Mais au lieu de la placer à *Vilna*, qui en eſt la capitale, il l'indiqua à *Grodno*. Par ce coup il mortifioit les *Paç*, le Grand-Général ſur-tout, Palatin de *Vilna*, & il favoriſoit le Staroſte de *Grodno*, ſon proche parent, qui dans un ſi grand concours de monde augmentoit prodigieuſement les revenus de ſes terres. Mais Grodno n'eſt qu'une bicoque d'un accès difficile ſur la riviere de Mémel, mal bâtie & mal ſaine, connue ſeulement par le tombeau d'*Etienne Batori*, monument qui ne procuroit aucune commodité à la Diète. Les ſerviteurs même du Roi diſoient

que quand on veut ſe venger de ſes envieux & obliger ſes parens, il faut du moins que ce ſoit ſans préjudice du public. Le Roi mépriſa ces cris: c'étoit un commencement de deſpotiſme aux yeux de la liberté. Année 1681.

La Diète s'ouvrit par une conteſtation fort vive. On procédoit ſuivant l'uſage à l'élection d'un Maréchal de la Diète. Les Paç en vouloient un: le Roi en portoit un autre; c'étoit *François Sapieha*, d'une illuſtre Maiſon, qu'il projettoit d'élever ſur la ruine des Paç. Le Roi fit plier l'élection ſous ſa volonté.

Un autre objet agitoit encore plus les eſprits. Les Seigneurs Polonois s'aviſent quelquefois de lever des troupes à leur ſolde; comme en France les Grands Vaſſaux ſous le Gouvernement féodal. C'eſt ce qu'avoit fait un *Lubomirski* (*a*), frere du

---

(*a*) On l'appelloit le Chevalier de Lubomirski. Cette dénomination peut étonner le Lecteur pour la Pologne où tout Noble eſt au moins Chevalier, puiſqu'il eſt de l'Ordre Equeſtre: mais Lubomirski avoit

Année 1681. Grand-Maréchal & Grand-Enseigne de la Couronne, pour favoriser *Tekeli* qui, depuis trois ans, secondé par le Bacha de Bude, tâchoit de soulever toute la Hongrie. La démarche de Lubomirski étoit une suite des intrigues avortées du Marquis de Béthune. Le Grand-Général Vieçnowieçki cita le Grand-Enseigne pour avoir violé les Loix, & l'Ambassadeur de l'Empereur, le Comte d'*Altein*, pressoit vivement la punition du coupable. La fermentation croissoit, lorsque le nonce du Pape, *Martelli*, étouffa cette chaleur en exhortant l'Assemblée à reprendre les armes contre le Turc. C'étoit alors un cri de guerre toujours accueilli par le grand nombre, & il ne fut plus mention de l'accusé.

La Reine avoit un intérêt personnel à faire traiter à la Diète. Elle vouloit augmenter l'état de sa Maison. Les *Ordres* mécontens de se trouver à Grodno, n'étoient pas bien

de grandes Commanderies de Malte, qu'il quitta dans la suite pour épouser une Fille d'honneur de la Reine.

disposés. Le Roi pressentant la situation des esprits avoit prié la Reine de remettre sa demande à un temps plus favorable. Celui-ci étoit celui de la Reine. Elle assistoit selon son usage à toutes les séances, non pas publiquement, ce qui auroit offensé la République; mais dans un lieu où, sans être vue, elle entendoit toutes les délibérations. C'est de-là que prenant son moment elle envoye son Chancelier au pied du Trône, pour prier le Roi de penser à elle. Le Roi avec un regard sévére & un geste de refus, congédie le Chancelier. Le Chancelier revient à la Reine, & retourne au Prince sur un second ordre. Le Prince impatienté s'échappe en propos durs contre une victime qui ne fait qu'obéir. Le Chancelier, homme d'Eglise, lui répond avec autant de fermeté que de respect. *Si Votre Majesté oublie que je suis Prêtre, qu'elle se souvienne du moins que je suis Gentilhomme.* " Il me suffit, reprend le Roi, ,, que vous soyez homme, je sens ,, mon tort, vous n'aurez plus à

Année 1681.

Année 1681. ,, vous plaindre de moi. ,, La Reine ſavoit à quoi s'en tenir en s'obſtinant ; elle avoit gagné des ſuffrages dont le Roi ne ſe doutoit pas. Elle eut le ſuccès qu'elle attendoit (*a*).

De toutes les vertus, celle dont le Roi ſe piquoit le plus, après le courage, c'étoit la clémence. Un de ces hommes qui, par la ſcélérateſſe & l'atrocité de leur ame, ſe rendent redoutables aux Dieux mêmes de la Terre, avoit vomi de ſa bouche impure mille blaſphêmes contre le Roi; & comme s'il eût voulut raſſurer ſa main pour le frapper, il s'étoit eſſayé ſur le portrait qu'il avoit percé d'une balle. Ce monſtre ſorti des flancs de la Nobleſſe fut interrogé dans la Diète & condamné à expier ſon forfait dans l'horreur des ſupplices. Les Loix avoient porté l'Arrêt de mort. Le Prince fit grace : *Je ne la ferois pas*, dit-il, *s'il avoit outragé la Patrie*. Le Parricide ne perdit que ſa liberté ; & même ce ne fut que pour un temps. Chacun diſoit : quel eſt le barbare qui oſeroit encore

(*a*) Zaluski, tom. 1, p. 704.

offenſer un Roi qui ſait pardonner ? Année 1681. Le coupable ne ceſſa de le bénir tout le reſte de ſa vie (*a*).

Il y eut pendant la tenue de la Diète un événement qui ſeroit indigne de la gravité de l'Hiſtoire, s'il n'étoit lié aux affaires publiques. Un *revenant* faiſoit grand bruit dans la maiſon d'un noble Polonois en Volhinie, & ce bruit retentiſſoit dans toutes les Provinces. Le *Mort* diſoit bien des choſes qui intéreſſoient la réputation des vivans & la gloire du Gouvernement. Il en ordonnoit de la part de Dieu qui déplaiſoient au Roi. Le Jéſuite *Gnievoſz*, Théologien du Grand-Général, avoit atteſté au pied du Trône la réalité du revenant. Le Roi envoya un Militaire adroit qui avoit quelque peine à ſe perſuader que la mort ſuſpendît ſes loix éternelles pour venir effrayer la Terre. C'étoit, comme c'eſt toujours, une pure comédie, qui cependant finit tragiquement, lorſque le Commiſſaire rendit compte. Le Prince,

(*a*) Zaluski, tom. 1, pag. 706.

Année 1681. en ce moment, étoit environné de Courtiſans : ſon Confeſſeur, autre Jéſuite qui avoit deja dirigé deux conſciences royales, *Pikarski*, étoit à ſes côtés. On écoutoit avidement le rapport & le tiſſu de la ſupercherie. Au dénouement, le Roi jettant un regard de colere ſur ſon Miniſtre de conſcience, lui adreſſa ces paroles : *Eh bien ! que dit à celæ votre fourbe Gnieroſz ?* Le Directeur qui prêchoit à tout le monde la patience & la fermeté Chrétienne, ne ſurvécut que huit jours à ce coup de foudre. Il perdit beaucoup pour ce monde. Le Roi, dont il avoit la confiance, lui deſtinoit l'Evêché de Kiovie & les Sceaux du Royaume. Jean regretta l'innocent, ſans punir le fourbe : on eût dit qu'il n'aimoit qu'à récompenſer (*a*).

Ce grief du Roi contre les Jéſuites avoit été précédé d'un autre qui tomboit ſur une diſcuſſion d'intérêt. Ces Religieux ont de grandes poſſeſſions à Jaroſlaw, Ville de la

(*a*) Zaluski, tom. 1, pag. 706.

Ruſſie Noire, ſur la riviere du *San*. La Reine y avoit auſſi des biens qu'elle vouloit conſerver. Les Religieux s'embrouillant dans leurs titres, anticipoient chaque jour ſur la Reine. Voilà encore un de ces petits faits que je ne rapporterois pas s'il ne ſervoit à montrer la douceur de Jean. Au lieu de joindre l'autorité à la Loi, il écrivit au Général des Jéſuites en ces termes : Année 1681.

" Je ne veux pas faire juger vos
" Freres de Jaroſlaw dans la Diète
" où j'aurois pour moi la juſtice & le
" reſpect qui m'eſt dû. Je craindrois
" encore d'envenimer la haine qu'on
" vous porte deja. Défiez-vous de
" ceux que vous prépoſez à vos
" Maiſons ; ils mettent leur gloire
" à en étendre les domaines par tou-
" tes ſortes de voies, ſans conſul-
" ter la juſtice ; ordonnez-leur de
" produire leurs titres à deux Com-
" miſſaires que je nommerai, afin
" que tout ſe termine paiſiblement
" & ſans ſcandale. Adieu. Souve-
" nez-vous que je ſuis Roi. " Les pieces furent enfin produites ; & on fit convenir les bons Religieux qu'ils

Année 1681. entendoient mieux les biens que les titres (*a*).

La Diète étoit ouverte depuis six mois ; les esprits se lassoient d'être tendus. Le Chevalier Lubomirski, qu'on venoit d'accuser, fut fait Maréchal de la Cour, sans opposition quelconque. On avoit encore bien des points à traiter ; & pour en hâter l'expédition, le Roi s'avisa dans une séance de faire allumer des chandelles, entreprise contre un usage passé en loi. Le Nonce *Prziemski*, gagné par la France, où il avoit servi en qualite de Mousquetaire, n'attendoit qu'un prétexte pour rompre la Diète ; il protesta & s'éloigna. Ceux qui connoissent le penchant des Rois vers le despotisme & la délicatesse de la liberté, ne savent s'ils doivent blâmer le Nonce : mais du moins il fut coupable pour s'être obstiné à ne pas rendre l'activité aux Etats ; & pour avoir entraîné dans sa faction une partie

(*a*) Ibid. tom. 2, pag. 775.

du Sénat & de l'Ordre Equestre (*a*).

La Pologne comptoit dejà cinq années de paix : la sixieme se passa dans un calme ténébreux qui annonçoit une tempête. L'orage se formoit à Constantinople, & on se figuroit à Vienne qu'il menaçoit la Pologne ; tandis qu'à Varsovie on étoit persuadé qu'il tomberoit sur Vienne. A tout événement Leopold & Jean penserent à unir leurs forces par un Traité défensif & offensif. L'Empereur s'obligeoit à entretenir une Armée de soixante mille hommes en Hongrie : le Roi de Pologne quarante mille pour être Année 1682.

(*a*) Pour connoître l'empire que cet homme avoit sur la multitude, il suffit d'un coup d'œil sur un temps bien postérieur à celui dont je parle. Quand il fut question de donner un successeur au Roi Jean, presque tous les Palatinats avoient déja crié, *vive Saxe*. « Quoi ! Mes Freres, cria » Prziemski, vous élisez un Hérétique ! » Qu'est devenu votre zèle pour la Reli» gion ? Ce n'est pas à nous que vous êtes » engagés, c'est à celui ci...... » en découvrant un Crucrifix qu'il avoit caché dans son sein. Aussi-tôt on cria, *vive Conti*.

Année 1682. employés où il conviendroit. Les deux Souverains devoient marcher au secours l'un de l'autre, selon le besoin, & celui des deux qui se trouveroit à l'armée, auroit le commandement général. Cette derniere convention le livroit tacitement à Jean. Leopold n'étoit pas guerrier.

Pour l'article des subsides, comme la guerre étoit instante, & que la Pologne ne pouvoit faire des levées d'argent que dans la Diète, qu'il n'étoit pas possible d'assembler sitôt, l'Empereur devoit lui avancer douze cens mille florins qui seroient remboursés par le Pape ; & il se chargeoit encore d'engager le Roi d'Espagne à obtenir des décimes dans ses Etats d'Italie pour être employées au profit de la République. De plus les deux Puissances combinées promettoient de faire tous leurs efforts pour étendre la ligue dont le Pape se déclaroit le chef. C'étoit *Odescalchi*, fils d'un Banquier du Milanois, né sous la domination Autrichienne, ayant même fait deux campagnes dans ses troupes ; ce qui lui laissoit un reste d'humeur guerriere.

Il gouvernoit l'Eglise sous le nom d'*Innocent XI.* Pontife sage, Théologien médiocre, Prince courageux, fier & magnifique, aimant les entreprises d'éclat, & les soutenant de son argent & de ses forces. Année 1682.

Les Papes ont de tout tems sonné le tocsin contre le Turc. Il ne faut pas croire que la Religion seule les ait animés. Tandis que les Puissances Chrétiennes se battent & s'épuisent pour arracher des Provinces aux Infideles, Rome étend sa domination spirituelle, & l'Italie reste plus à couvert.

Innocent XI n'ignoroit pas que Mahomet II après s'être emparé de Constantinople, que Constantin ne comptoit pas bâtir pour les Turcs, avoit couru jusqu'à Trieste aux portes de Venise, & arboré le Croissant au milieu de la Calabre, d'où il menaçoit Rome & toute l'Italie. Il savoit aussi qu'en dernier lieu le fameux Visir Cuprogli, après la conquête de Candie, avoit mis dans ses projets celui de renverser *le Saint Siege*. Ce Pontife dans la conjoncture présente crioit *aux Ar-*

Année 1682. *mes*, & il appelloit tous les Souverains de l'Europe. Quelques-uns écouterent, la plûpart furent sourds. Louis XIV fut de ces derniers ; sa fierté qui s'irritoit contre celle du Pape, cherchoit à le mortifier. Cette raison seule l'eût empêché d'entrer dans la ligue ; une vue politique l'en détournoit encore. Malgré la paix qu'il avoit signée à Nimégue en 1679, avec la Maison d'Autriche, il ne pouvoit goûter un Traité qui la soutenoit ; au contraire il intriguoit en Pologne pour en empêcher la consommation ; & ses Ambassadeurs à la Cour Othomane la pressoient de porter la guerre en Allemagne. Ce n'est pas ainsi qu'il pensoit en 1664, lorqu'il envoya six mille François qui partagerent le triomphe de la journée de Saint Gothard, où Montécuculi battit les Turcs. Louis n'avoit pas encore juré alors l'abbaissement de la Maison d'Autriche.

Mais si Louis manquoit à Léopold, Léopold se manquoit encore plus à lui-même. Il ne fut pas longtems sans découvrir que l'orage al-

loit fondre, non sur la Pologne, mais sur ses Etats. Mahomet lui dépêcha un courier pour l'avertir que Tékéli & les Hongrois, dans la vue d'éviter l'oppression, s'étoient soumis à l'Empire Othoman, dont ils étoient désormais les tributaires & les sujets ; qu'ainsi il eût à rappeller les troupes qu'il avoit envoyées contre eux, & à restituer les Places qu'il tenoit encore dans ce Royaume ; à moins qu'il ne voulût être regardé comme l'infracteur de la paix, & voir sa témérité punie (*a*). Léopold, malgré cette fatale certitude, refusoit le titre de Majesté au Roi Jean qui seul pouvoit le sauver. Il ne faut pas s'en étonner, puisque le prédécesseur de Léopold, *Ferdinand III*, dans les préliminaires de la paix de Westphalie, ne vouloit donner que le titre de *Sérénissime* au Roi Très-Chrétien, son vainqueur ; & la Cour de France ; à son tour, avoit eu de la peine à traiter de *Majesté* le grand Gus- Année 1682.

(*a*) Cantémir, tom. 2, pag. 82.

Année 1682. tave qui croyoit que le premier des Rois étoit celui qui battoit les autres. On eut donc dit dans ce moment critique que Léopold aimoit mieux s'ensevelir avec toute sa hauteur, que de voir une nouvelle Majesté en Europe. Jean fut ferme, & ne voulut traiter qu'à ce prix.

Que les Chrétiens apprennent quelques vertus des Turcs. L'Armement des Infidéles étoit prêt dès le mois d'Avril : mais la trève avec la Maison d'Autriche n'étoit pas expirée. Cette bonne foi Musulmane donna le tems aux deux Souverains de disputer ; & la dispute finit par la concession d'un titre qui auroit laissé de la reconnoissance dans le cœur de Jean, s'il eût été accordé de bonne grace (*a*).

Pendant que ce différend s'arrangeoit, le Comte *Albert Caprara*, Ambassadeur extraordinaire de Vienne, tâchoit d'appaiser le Sultan, qui ne voulut rien changer aux Loix qu'il avoit dictées, & il déclara la

(*a*) Zaluski, tom. 2, pag. 803.

guerre à l'Empereur vers la fin de l'Automne. Caprara vit les queues de cheval arborées au Serrail, & partit subitement dans la crainte d'être arrêté (*a*). Le caractere d'Ambassadeur à la Porte est difficile à soutenir à cause de la hauteur Turque. Cette Puissance est accoutumée à recevoir des Ambassadeurs ordinaires de toutes les Cours, & n'en envoye à personne. Elle regarde ces Ambassades perpétuelles comme un hommage que les Chrétiens rendent à sa supériorité. Elle marque plus d'égards à un Marchand qui se rend utile à l'Etat, qu'à un Ambassadeur. Louis XIV. qui se faisoit faire des réparations si éclatantes partout où l'on avoit manqué à sa Couronne dans la personne de ses Ministres, n'exigea rien des Turcs pour les indignes traitemens qu'ils avoient faits à M. de *la Haye*. L'Ambassadeur de Vienne n'auroit pas été plus ménagé. Il ne restoit à Léopold qu'à cimenter au plutôt le Traité de ligue. Ses Année 1682.

(*a*) Cantémir, tom. 2, pag. 82.

Plénipotentiaires arriverent en Pologne au mois de Janvier. Le Traité
Année 1683. ne fut juré que le 31 Mars à Varsovie & à Rome presqu'en même tems par les Cardinaux protecteurs, entre les mains du Pape. Une chose bien singuliere, & qui ne le paroissoit point alors, c'est que les deux Potentats s'engagerent expressément par un article séparé à ne point demander au Pape la permission de se parjurer en sureté de conscience (*a*). Il y avoit bien des siecles que cette fausse conscience infectoit le Christianisme. Philippe II, au tems de la révolte des Pays-Bas, avoit publié dans un Edit qu'il avoit violé sans crime le serment qu'il avoit fait aux Flamands, attendu que le Pape l'en avoit dispensé.

Mais, sans examiner ici la Religion du serment que les Barbares mêmes ont respectée, ni la paix signée par Jean lui-même avec le Turc à Zurawno, Jean étoit-il sage d'entrer dans cette ligue? Par le

(*a*) Zaluski, tom. 2, pag. 808.

Traité il s'obligeoit de porter ses troupes où Léopold en auroit besoin, au lieu qu'en ne prenant aucun engagement, & laissant Vienne aux prises avec Constantinople, il eût trouvé pendant ce tems-là toutes les facilités à reprendre Kaminieck, & tout ce que Mahomet avoit enlevé à la République. Si l'on en croit l'Auteur de l'Etat présent de la Pologne, il fut entraîné dans la ligue par le desir qu'avoit la Reine de se venger de la France, qui n'avoit pas voulu faire Duc & Pair le Marquis d'Arquien son Pere. La Reine avoit encore à venger une injure personnelle, le refus que la France avoit fait de la traiter en Reine dans le voyage qu'elle avoit projetté pour revoir sa Patrie. De moindres intérêts ont quelquefois produit des guerres sanglantes. Mais Léopold employa sur Jean des ressorts plus puissans. Il le flatta de faire épouser une Archiduchesse au Prince Jacques, de perpétuer la Couronne de Pologne dans sa Famille, en la rendant héréditaire de gré ou de force dans une Diète où l'autorité d'Inno-

cent XI interviendroit. Léopold, du fond de ſon Cabinet, tramoit & opéroit les plus grandes révolutions. On ſait qu'il a créé un Electeur & un Roi, & que les Hongrois ont perdu ſous lui le droit d'élire leur Prince.

Année 1683.

Jean ſe laiſſa donc aller à des offres ſi ſéduiſantes; & la ligue étant formée, il ne s'occupa plus que de l'exécution: mais chaque corde qu'il remuoit dans la République ſe roidiſſoit contre ſa main. Les Univerſaux publiés ſur le champ exciterent des murmures. Les Diétines ne parurent s'aſſembler que pour former des nuages. Les Palatinats proteſtoient qu'ils étoient épuiſés d'argent.

Les Généraux ne ſavoient où prendre un ſi grand nombre de troupes; & parmi les Sénateurs, ceux mêmes qui étoient les plus dévoués aux volontés du Roi, montroient de l'éloignement. La Lithuanie ordinairement moins prompte à s'armer que la Pologne, l'étoit encore moins dans cette conjoncture. Les Paç ſuſcitoient des difficultés en ſuivant

l'averſion naturelle qu'ils avoient toujours marquée pour le Prince. Ce Prince comptoit ſur les Sapieha, Maiſon qu'il avoit réſolu d'élever pour l'oppoſer à celle des Paç, qu'il vouloit abbattre. Les Sapieha étoient quatre freres fort riches, bien unis, pleins de cœur & de fierté. Jean leur avoit donné des places importantes: l'aîné étoit Petit-Général & Caſtellan de Wilna; le ſecond, Grand Tréſorier; le troiſieme, Grand-Ecuyer; le dernier, Grand-Maître de l'Artillerie & Tréſorier de la Cour. Revêtus de ces Charges, ils pouvoient beaucoup en Lithuanie; cependant leurs mouvemens étoient lents, & ils paroiſſoient oublier ce qu'ils devoient à leur bienfaiteur.

Année 1683.

Jean au milieu de tant de contrariétés chercha à en deviner la cauſe. Il ſurprit des lettres de l'Ambaſſadeur de France qui l'éclairerent. *Forbin*, alors Evêque de Marſeille, avoit montré, dans ſa premiere Ambaſſade en Pologne, qu'il étoit au moins auſſi propre aux intrigues d'Etat, qu'au gouvernement d'un Diocèſe. Il ſuivoit dans celle-ci le

Année 1683. plan du Marquis de Béthune pour traverſer Léopold.

Il ſe vantoit dans ſes lettres ,, de détruire la ligue avec l'Empe- ,, reur. Il diſoit qu'il ſavoit par le ,, Grand-Tréſorier *André Morſtyn*, ,, tous les Conſeils du Cabinet de ,, Varſovie ; qu'il avoit gagné, par ,, ſon moyen, le Grand-Tréſorier ,, de Lithuanie ; qu'il avoit attiré ,, les *Sapieha* au parti de la France; ,, qu'il avoit ébloui Jablonowski, ,, en lui faiſant entrevoir, de la ,, part de Louis XIV. la Couronne ,, de Pologne lorſqu'elle viendroit ,, à vaquer ; que les Diétines agiſ- ,, ſoient déjà ouvertement contre ,, les intentions de Jean ; que tout ,, cela n'avoit pû ſe faire ſans ar- ,, gent ; qu'il avoit déjà diſtribué ,, des penſions pour cinquante mille ,, Impériales (*a*), ſelon l'ordre de ,, ſon Maitre ; qu'il fourniſſoit auſſi ,, de l'argent à Tékéli pour ſoute- ,, nir ſon parti en Hongrie. Il ajou-

(*a*) L'Impériale, monnoie des Empereurs, valoit environ 3 liv. 15 ſ. de France.

,, toit qu'il n'avoit tenté de corrom- ,, pre la République qu'après avoir ,, attaqué inutilement la vertu du ,, Roi, qui, pour cette fois, avoit ,, non-ſeulement réſiſté à l'or, mais ,, encore à l'eſpérance qu'il lui don- ,, noit de faire élire, avant le tems, ,, par le crédit de la France, le ,, Prince Jacques ſon Fils pour lui ,, ſuccéder, pourvû que dans la criſe ,, préſente il voulût abandonner la ,, Maiſon d'Autriche aux coups de ,, la France; & qu'au ſurplus cette ,, infléxibilité du Roi n'avoit pro- ,, duit d'autres mauvais effets que ,, la néceſſité de répandre de plus ,, grandes ſommes dans une Nation ,, toute vénale, qui n'a ni honnê- ,, teté, ni bonne-foi ,,. C'eſt ainſi que l'or & l'intrigue entre les mains d'un Ambaſſadeur font ſouvent la deſtinée des Etats. Année 1683.

Jean muni de cette piéce en ordonne la lecture en plein Sénat. Parmi les Sénateurs, les uns montrent cet air d'embarras qui décéle le crime ; les autres cette indignation ſubite qui montre l'innocence. Tous ſe regardent; & le Roi les fixant

Année 1683. tous, leur parle en ces termes : „ J'ignore ce que vous pensez sur ces „ lettres. Je crois bien qu'un *Morstyn* & ses semblables se sont laissés „ corrompre par l'argent. Mais je ne „ saurois me persuader que les *Sapieha* aient vendu leur foi. Je crois „ encore moins que Jablonowski „ ait voulu se frayer un chemin au „ Trône, en trahissant sa Patrie & „ son Roi. Un Ambassadeur qui „ travaille dans les ténébres, & qui „ veut, à quelque prix que ce soit, „ se rendre agréable à son Maitre, „ se flatte aisément dans les complots „ qu'il forme. Il interpréte un geste, „ une parole équivoque en faveur „ de ses desseins; il va même jusqu'à enfler le nombre des conspirateurs pour se rendre plus important : sauf après, s'il en est besoin, à rejetter son erreur sur l'inconstance humaine. Quant à ce „ qu'il dit de moi, ce n'est pas une „ imposture. Il est vrai qu'il a osé „ me tenter par une profusion d'or; „ & encore plus par l'appas séducteur d'assurer le Trône à mon Fils. „ J'ai méprisé l'or; il m'a été plus

„ difficile de résister à la voix du sang : mais celle de la République a été plus forte; & si un „ autre Sobieski doit regner sur vous, „ il ne regnera que par la liberté „ de vos suffrages. L'Ambassadeur „ nous outrage tous en nous peignant „ comme une Nation vénale, sans „ foi & sans honnêteté. Ne justifions pas ces odieuses imputations par la rupture d'un Traité „ qui ne s'est pas conclu sans la „ participation de tous les Ordres, „ & qu'il faudroit négocier s'il n'étoit pas fait. Le Turc s'arme, vous „ le savez comme moi. Si *Vienne* „ tombe, quelle est la Puissance qui „ garantira *Varsovie* ? Montrons à la „ France & à l'Europe que nous „ avons des lumieres, de la bonne-foi & de l'honnêteté „.

Année 1683.

A ce discours plusieurs voix s'éleverent pour approfondir la corruption, démasquer les factieux & les traiter comme tels. Celui qui insistoit le plus étoit Jablonowski. Il se piquoit d'une vertu sans tache, & surtout de reconnoissance. Le Roi qui lui devoit beaucoup, avoit vou-

Année 1683.

lu s'acquitter en saisissant toutes les occasions de l'élever. Après lui avoir donné le Bâton de Petit-Général, il l'avoit fait Castellan de Cracovie, & en dernier lieu Grand-Général. Comme Grand-Général il n'auroit pû avoir place au Sénat : mais étant encore Castellan de Cracovie, il se trouvoit le premier Sénateur laïc, & tout ce qu'il disoit étoit d'un grand poids. *Jean* qui craignoit d'aigrir les plaies de la République en voulant les guérir, & qui voyoit qu'on alloit perdre en discussions dangéreuses un tems qui étoit si nécessaire à l'action, persuada au Sénat de laisser dans les ténébres ceux qui avoient voulu s'y envelopper ; ajoutant qu'ils trouveroient leur châtiment dans la crainte d'être découverts, & dans le succès du Traité. Il n'excepta de cette espéce d'amnistie que le Grand Trésorier *Morstyn*, qui se trouvoit convaincu par sa propre confession ; car on lut aussi une de ses Lettres où il professoit un dévouement total aux intérêts de la France, où il lui promettoit de lui ouvrir le Cabinet de Varso-

Année 1683.

vie, de troubler les Diétines, de renverser les projets du Sénat, de semer la défiance dans tous les Ordres, d'amener le Roi au point d'être obligé de choisir entre la rupture du Traité, ou l'abdication de la Couronne. De quels moyens devoit-il se servir ? Ils étoient peut-être contenus dans des chifres dont on n'avoit pas la clé (*a*). Son jugement fut renvoyé à la Diète.

Une mine éventée n'est plus à craindre. Aussitôt que les Diétines eurent connoissance de ce qui arrivoit, les avis changerent ; personne ne voulut passer pour s'être laissé corrompre. Les Nonces vinrent à la Diète avec des dispositions favorables. Le premier point qu'on mit en delibération fut le crime de *Morstyn*. Il y avoit longtems qu'il s'étoit rendu suspect par son attachement à la France où il avoit acheté des terres qui marquoient une envie d'y fixer sa fortune.

La Diète vouloit le juger som-

(*a*) Zaluski, tom. 2, pag. 281.

Année 1683. mairement, & à la rigueur, comme coupable de haute trahison. Le Roi modéra cette chaleur; & l'accusé entreprit de se justifier à la face de la République: mais ce ne fut que par des traits d'une éloquence vague, par des protestations de sa soumission respectueuse pour le Roi, à qui il recommandoit son honneur, sa fortune & sa vie. La Diète s'appercevant que le Roi inclinoit à la douceur, lui remit le jugement du coupable. On exigea de lui la clef des chiffres; on l'obligea à fournir à l'Armée une troupe qu'il entretiendroit à ses frais: l'entrée du Sénat & des Diètes lui fut interdite. Il fut dépouillé de sa charge de Grand-Trésorier, avec injontion de rendre ses comptes lorsque la République les demanderoit dans un tems plus commode.

Morstyn profita sans délai de la planche qui lui restoit après le naufrage. Il s'échappa pour chercher un asyle en France, où il finit ses jours dans un repos qu'il ne méritoit pas. On n'eut ni la clef des chiffres, ni la reddition des com-

ptes. Quand on alla au trésor public, on le trouva fort au-dessous de ce qu'on le croyoit. La République n'a rien oublié pour prévenir la dissipation de son trésor; mais il n'est point de précautions assez grandes, quand les mœurs manquent. César vola celui des Romains, & le bruit fut général que Morstyn avoit été en ce point un autre César. Il est certain du moins que le Roi le supposa dans une instruction qu'il donnoit à une Diétine (*a*). Année 1683.

Le fugitif ne laissa dans sa Patrie qu'un magnifique débris de sa grande fortune, un Palais situé dans un fauxbourg de Varsovie. Il n'avoit eu, en commençant, qu'une très-petite maison; & comme il étoit écrasé, bien des gens vouloient lui disputer jusqu'à sa Noblesse. On prétendoit l'avoir vû domestique dans la maison du Grand-Maréchal Lubomirski. En voulant trop prouver, on ne prouvoit rien; car en Pologne la plûpart des valets sont

(*a*) Zaluski, tom. 2, pag. 883.

Année 1683. Gentils-hommes ; & il en avoit eu lui-même de cette eſpèce dans ce beau Palais qu'il laiſſoit. Le Roi Auguſte II. l'acheta en 1726, avec les terreins voiſins, pour y établir ſa réſidence. Une ancienne conſtitution défendoit aux Rois d'acquérir dans un Etat où l'on ne veut d'autre puiſſance que la force publique. Auguſte eut beſoin du conſentement poſitif d'une Diète. Cette indulgence qui a frayé le chemin à d'autres, peut un jour être funeſte à la Pologne.

La Diète, après le jugement de Morſtyn, donna tous ſes ſoins aux moyens de remplir le Traité de ligue. L'argent du Pape qu'on venoit de recevoir ne ſuffiſoit pas. Le tréſor public étoit pillé : Jean ouvrit le ſien ; & alors ce qui avoit paru impoſſible, devint aiſé. Les cœurs étant changés, les eſprits jugeoient mieux. Cette révolution étoit dûe à la conduite de Jean. Si en uſant de toute la rigueur que la République & la Royauté pouvoient lui permettre, il eût pouſſé à bout le parti de la France, cette faction

n'ayant plus rien à ménager, ſe ſeroit portée aux derniers excès contre les volontés du Roi. Il n'y a que les Deſpotes qui puiſſent tout oſer ſur leurs eſclaves ; & encore malheur à eux ſi les eſclaves, après avoir blanchi le frein de leur écume, viennent à le rompre. Année 1683.

Jean s'étant rendu maître des Conſeils, ne s'occupa plus que de l'Armée. Il falloit un tems conſidérable pour l'aſſembler. Les vieilles troupes, avant la paix de Zurawno, étoient accoutumées à un brigandage inteſtin qui déſoloit le Payſan. Le Roi les avoit jettées ſur les frontiéres, où elles campoient dans le deſert de Podolie & dans une partie de l'Ukraine. Cette police étoit au-deſſus d'une victoire. Après la paix l'Armée de la Couronne avoit été réduite à douze mille hommes, & celle de Lithuanie à ſix. Ce nombre étoit bien inférieur au ſecours que Vienne attendoit. On travailloit ſans relâche aux recrues & aux nouvelles levées. Le Roi qui vouloit marcher en perſonne, montoit tous les jours à cheval quatre & cinq

Année 1683. heures de suite. L'Ambassadeur de France, qui le voyoit, mandoit pourtant à son Maître qu'il ne feroit pas la campagne, attendu qu'il étoit devenu trop pesant. Louis XIV. craignoit qu'il ne la fît avec trop de succès. On tâche toujours de dire des choses agréables aux Souverains.

Fin du cinquième Livre.



HISTOIRE DE JEAN SOBIESKI,

ROI DE POLOGNE.

LIVRE VI.



ON apprit, au commencement de Mai, que Mahomet avoit fait mettre *aux sept Tours*, (la Bastille de Constantinople), l'Envoyé de Pologne, le Chevalier *Troski*. C'est effectivement l'usage des Turcs de faire arrêter les Ministres des Princes ausquels ils déclarent la guerre; & voici comme ils s'excusent en violant le droit le plus sacré des Nations; Année 1683.

Année 1683. *Nous ne faisons jamais que des guerres justes*, disent-ils : *l'Ambassadeur, qui n'est qu'un espion honorable, est donc complice des infidélités de son Maître violateur des Traités.*

On apprit aussi que les forces Othomanes arrivoient de l'Asie & de l'Afrique dans les vastes & fertiles pleines d'Andrinople, leur rendez-vous ordinaire quand elles marchent contre les Chrétiens. Andrinople, que les Arabes & les Turcs nomment Adranah, fut autrefois le Siege du petit Empire de Théodore Lascaris ; & ensuite la capitale de l'Empire Turc avant la prise de Constantinople. Mahomet y vint établir sa Cour, afin d'être moins éloigné du théâtre de la guerre, & pour donner plus de mouvement à l'expédition. Il auroit pu attaquer l'Empire d'Allemagne, avant la paix de Nimégue, lorsque Léopold étoit aux prises avec Louis XIV, & alors l'Empire étoit perdu. La Porte a presque toujours mal pris son temps pour attaquer les Chrétiens, qui en se déchirant si souvent les uns les autres se livrent, pour ainsi dire, à ses coups.

Mais enfin si le danger étoit moins grand qu'avant la paix de Nimégue, il l'étoit encore trop. Année 1683.

Tékéli que Léopold n'avoit pas voulu vaincre par la bonté, & qu'il n'avoit pu réduire par la force, frayoit aux Turcs la route de Vienne. Il avoit reçu de Mahomet un Turban enrichi de pierreries, un drapeau, un sabre, des habits Royaux avec le titre de Roi de la haute Hongrie. La Porte donnoit alors quatre Couronnes à des Princes Chrétiens, celle-là, celle de *Transylvanie*, de la *Valaquie*, & de la *Moldavie*. On lisoit sur la monnoie que le nouveau Roi fit battre, *pro Deo, pro Patriâ & pro libertate* ; pour Dieu, pour la Patrie & pour la liberté. Les mécontens qu'il commandoit étoient animés de son esprit. Capara & Schulz, deux Généraux de l'Empereur, n'avoient pu les soumettre. Capara étoit bien plus humilié d'avoir été battu par les rebelles, que d'avoir fui devant Turenne en 1674.

Le Général des forces Othomanes étoit ce même Grand-Visir, *Kara-Mustapha*, qui s'étoit mesuré avec

Année 1683.

le Roi Jean à *Trembowla* & à *Léopol*. Toujours aimé de la Sultane Validé, après avoir gagné aussi le cœur de Mahomet, il avoit épousé sa fille. Le Sultan ne donne pas à tous les Visirs son *Chatischérif*; c'est-à-dire, un plein pouvoir. Celui-ci en étoit muni. Jamais l'ambition & l'orgueil, deux passions qui le dévoroient, ne trouverent un champ plus vaste : cent quarante mille hommes de troupes régulieres, Janissaires, Spahis, & autres; dix-huit mille, tant Valaques, Moldaves, que Tranlsyvains, conduits par leurs Princes respectifs; quinze mille Hongrois menés par Tékéli ; cinquante mille Tartares commandés par le Kan, *Sélim-Gérai*; & si l'on compte les volontaires, les préposés aux bagages & aux vivres, les ouvriers en tout genre, les domestiques, en tout plus de trois cens mille hommes, trente-un Bachas, cinq Souverains, trois cens pieces de canon sous ses ordres; & il marchoit à la conquête de l'Empire d'Occident (*a*).

(*a*) Journal du Siege de Vienne, p. 159.

Année 1683.

Mais qui croiroit, en jettant un coup d'œil sur ce nombre prodigieux de troupes, qu'il y avoit alors un Monarque en Europe qui pût le surpasser? Jamais l'Empire Turc, si puissant en Asie, en Afrique aussi bien qu'en Europe, n'a eu quatre cens cinquante mille hommes en armes comme Louis XIV, & en temps de paix il se garde avec quarante-cinq mille Janissaires & à peu près autant de Spahis. La raison de cette économie Turque, *c'est qu'il ne faut pas consumer légérement la substance du Peuple*.

Mahomet fit la revue de son Armée dans les plaines d'Andrinople; & s'arrêtant dans cette Ville, il confia sa gloire à la fortune de son Visir.

Le Duc de Lorraine Charles V. commandoit les Troupes Impériales. C'étoit ce même Prince Charles que nous avons vu disputer la Couronne de Pologne à Sobieski en 1674. Jeune alors, il avoit déjà laissé entrevoir l'ame d'un Héros. Depuis ce temps-là son nom étoit cité parmi ceux des grands Capitaines, & il étoit devenu beau-frere de l'Empe-

Année 1683. reur en épousant la Reine Douairiere de Pologne, Éléonore d'Autriche. Ces deux grandes Maisons sorties, dit-on, de la même tige, étoient faites pour s'allier l'une à l'autre, & finir par n'en faire plus qu'une. Le Généralat qu'on déféroit à la capacité de Charles beaucoup plus qu'à son rang, auroit effrayé tout autre que lui : il n'avoit que trente-sept mille combattans pour s'opposer à ce torrent d'Infideles qui alloit inonder l'Empire.

Le Visir s'avance par la rive droite du Danube, passe la Save & la Drave, pousse le Duc devant lui, fait mine d'en vouloir à Raab (*a*), tandis qu'il détache cinquante mille Tartares sur la route de Vienne. Le Duc s'étant apperçu de la feinte, se dérobe à son tour, essuye un échec à Pétronel, & à peine a-t-il le temps de gagner Vienne où il jette une partie de son Infanterie pour renforcer la garnison, en prenant poste

(*a*) Autrement *Javarin*, l'une des meilleures Places de la Hongrie, au confluent du Raab & du Danube.

dans l'Isle de Léopolstat, formée par le Danube au nord de la Ville. Année 1683.
Les Tartares arrivoient en même temps du côté du midi.

On vit un de ces spectacles qui sont faits pour instruire les Souverains & attendrir les Peuples, lors même que les Souverains n'ont pas mérité leur tendresse : Léopold, le plus puissant Empereur depuis Charles-Quint, fuyant de sa Capitale avec l'Impératrice sa belle-mere, l'Impératrice sa femme, les Archiducs, les Archiduchesses, une moitié des habitans suivant la Cour en désordre. La campagne n'offroit que des fugitifs, des équipages, des charriots chargés de meubles ; les derniers devenant la proie des Tartares jusqu'aux portes de Lintz (*a*). Lintz, où l'on portoit la frayeur, ne parut pas encore un asyle assuré. Il fallut se sauver a Passau [*b*]. On

(*a*) Capitale de la haute Autriche avec un pont sur le Danube. Elle est remarquable par la beauté de ses rues. Mais on est plus frappé de voir tout à la fois une Ville de Noblesse & de Commerce.

(*b*) Ville de Baviere, sur le Danube.

Année 1683. coucha la premiere nuit dans un bois où l'Impératrice, dans une grossesse avancée, apprit qu'on pouvoit reposer sur de la paille à côté de la terreur. Dans les horreurs de cette nuit on appercevoit la flamme qui consumoit la basse Hongrie, & s'avançoit vers l'Autriche. Les Turcs n'étoient à craindre que comme des Guerriers civilisés qui font des conquêtes par la valeur : mais les Tartares brûloient, égorgeoient, emmenoient en esclavage. L'antre le plus profond n'étoit point une retraite sûre ; des chiens dressés pour chasser les hommes, découvroient les victimes tremblantes, & Tékéli étoit en ce moment Tartare.

L'Empereur, dès les premiers momens de cette irruption, payoit bien cher ses violences contre la Hongrie, & le sang de ses Seigneurs qu'il avoit répandu. Il n'avoit pu se persuader que Kara-Mustapha laissant derriere lui plusieurs bonnes Places, telles que Raab & Comore (*a*), se portât sur Vienne. Jean mieux

(*a*) Comore, au confluent du Waage &

instruit, comme le sont toujours les Princes qui font la guerre par eux-mêmes, l'en avoit inutilement averti. Année 1683.

Vienne étoit devenue sous dix Empereurs consécutifs de la Maison d'Autriche, la Capitale de l'Empire Romain en Occident : mais bien différente de Rome pour la grandeur en tout genre & pour le nombre des Citoyens, elle n'en comptoit que cent mille, dont les deux tiers habitoient des fauxbourgs sans défense. Le grand Soliman avoit été le premier des Empereurs Turcs qu'on eût vu marcher à Vienne en 1529, après s'être fait couronner Roi de Perse dans Bagdat, faisant trembler à la fois l'Europe & l'Asie. Il avoit manqué Vienne pour n'oser se commettre avec la fortune de Charles-Quint, qui venoit au secours avec une Armée de quatre-vingt mille

du Danube. Cette Ville reçut ses premieres fortifications du fameux Mathias Corvin, qui eut la gloire de balancer les succès de Mahomet II, & d'humilier l'Empereur Frederic par la prise de Vienne.

Année 1683. hommes. Kara-Mustapha qui ne voyoit qu'une poignée d'ennemis, se flattoit d'être plus heureux ; & il commença le siége le 7 Juillet. Les Allemands sont braves sans doute ; mais ils ne se sont jamais présentés aux portes de Constantinople comme les Turcs à celles de Vienne.

Le corps de la Place, baigné par le Danube au septentrion, étoit fortifié de douze grands Bastions dans le reste de son enceinte. Les Courtines couvertes de bonnes demi-lunes, sans autres dehors ; le fossé partie plein d'eau, partie sec ; la Contrescarpe fort négligée. Le côté de la Ville que le fleuve baigne, n'avoit pour défenses que de fortes murailles, flanquées de grosses tours, le tout bien terrassé. Un cercle de montagnes qui commence au bord méridional du Danube, & s'en éloigne, renferme une plaine de trois lieues.

Ce fut là que le Visir assit son camp qui remplissoit toute cette étendue ; & il eut l'audace de ne point le défendre avec des lignes de circonvallation & de contrevallation. Ce ne fut pas la seule faute qu'il fit dans

le cours du siége, par un mépris Année
brutal pour les Chrétiens. Tout 1683.
abondoit dans son camp pour une si grande multitude : argent, munitions de guerre & de bouche de toute espece. Les différens quartiers offroient des Bachas aussi magnifiques que des Rois ; & cette magnificence étoit effacée par le faste du Visir qui nageoit dans le luxe. Un grand Visir a ordinairement à sa Cour deux mille Officiers & domestiques ; il avoit doublé ce nombre. Son parc, c'est-à-dire, l'enclos de ses tentes, proche le Palais de la Favorite, étoit aussi grand que la Ville assiégée. Les plus riches étoffes, l'or & les pierreries y contrastoient avec le fer. On y voyoit des bains, des jardins, des fontaines, des animaux rares pour l'amuser. Il s'enfermoit plus souvent avec ses jeunes Icoglans, qu'avec ses Officiers Généraux. L'Iman, c'est-à-dire, le Ministre sacré qui l'accompagnoit dans cette expédition, le menaçoit de la colere de Dieu. Il s'en moquoit au in de la débauche.

Cependant la mollesse du Géné-

Année 1683. ral ne diminuoit rien du courage des Janiſſaires, & l'Artillerie Turque n'en étoit pas moins formidable. Aucune Nation n'employe comme les Turcs des canons de ſoixante livres de balles. Des Écrivains les ont ſuppoſés pour cette occaſion de deux cens. La quantité de poudre qui eût été néceſſaire pour chaſſer de tels boulets, ne peut s'allumer à la fois. Le coup partiroit avant que la quatorziéme partie prît feu, & le boulet auroit très-peu d'effet.

Le Comte de Staremberg, homme de tête & d'expérience, Gouverneur de Vienne, après l'avoir été de ſon Maître, avoit mis le feu aux fauxbourgs; cruelle néceſſité, quand il faut brûler des Citoyens qu'on veut défendre. Il avoit une garniſon dont le fonds étoit de ſeize mille hommes; mais qui n'en compoſoit en effet que onze mille au plus. On arma les Bourgeois & l'Univerſité. Les Écoliers monterent la garde, & ils eurent un Médecin pour Major (a). Staremberg étoit ſecondé dans

(a) Journal du Siege.

le commandement par un de ces hommes que la ſcience, la vigilance, l'activité deſtinent à la premiere place. C'étoit le Comte de Capliers, Commiſſaire Général de l'Empereur. Année 1683.

Des gens de qualité que l'âge & les bleſſures avoient retirés du ſervice, & qui pouvoient abandonner Vienne à ſa fortune, voulurent périr ou ſe ſauver avec elle. L'Hiſtoire leur doit une place. C'étoient le Comte de Trautmanſdorff qui avoit fait la guerre dans les Pays-Bas, le Comte de Cinq-Egliſes que ſes intérêts perſonnels appelloient ailleurs, le Baron de Kielmanſegg, qui, s'étant logé dans un Baſtion avec quatre-vingt Chaſſeurs, incommoda beaucoup l'ennemi à ſa premiere apparition. C'étoient le Comte de Vignancourt que les armes & les Ambaſſades avoient illuſtré; le Comte de Colato Vénitien, qui paya de ſa perſonne comme s'il eût été au ſervice de l'Empereur. C'étoit encore un ancien Colonel Rumlingen, que la goutte empêchoit d'agir; mais ſa tête étoit toujours bonne. Ces braves gens qui connoiſſoient le véri-

Année 1683. table honneur, s'en firent un de commander des Compagnies Bourgeoises, après s'être fait remarquer dans des troupes réglées.

Il y avoit de beaux meubles dans le Palais des Empereurs ; mais il n'y avoit point d'argent. Le Comte de Kollonts, Président de la Hongrie & Évêque de Newstad, trouva cent mille écus. Le grand Écuyer de l'Impératrice mere, le Prince de Schwartzemberg, y joignit libéralement cinquante mille florins, & trois mille tonneaux de vin pour la garnison (*a*).

Les approches de la Place étoient faciles. La tranchée fut ouverte le 14 Juillet dans le Fauxbourg de St. Ulric, à cinquante pas de la contrescarpe. L'attaque se dirigeoit sur le *Bastion de la Cour* & celui de *Lebl.* Deux jours seulement avancerent les travaux jusqu'à la contrescarpe où le fossé étoit sec.

Le Duc de Lorraine, qui s'étoit

(*a*) Journal du Siege de Vienne, p. 37, 45 & 47.

porté

porté dans l'Isle de Léopolstat, faisant tous ses efforts pour y conserver une communication avec la Ville, se crut obligé de s'en retirer par les ponts qu'il avoit jettés sur le Danube, & qu'il fit rompre. Les maisons de plaisance dont l'Isle étoit semée, logerent les Turcs. On a regardé l'abandon de ce poste comme une grande faute : si c'en fut une, le Duc la répara bien par sa contenance durant tout le siége (*a*). Jamais Général ne fut dans une position plus désespérée. Ayant jetté une grande partie de son Infanterie dans Vienne, Raab & Comore, il ne lui restoit pas trente mille hommes pour tenir la campagne. Un petit secours lui arriva. Le Chevalier Lubomirski, le même qui fut accusé dans la Diète Polonoise de 1681, pour avoir fourni des Soldats à Tékéli, avoit abandonné ce Chef de parti, pour passer sous les drapeaux de l'Empereur, & il amenoit quatre mille chevaux, troupe Polonoise. Année 1683.

(*a*) Journal de Vienne, pag. 52.

Année 1683. On eût dit que c'étoit quatre mille victimes de plus pour Tékéli & le Visir.

Quand on se représente le Duc de Lorraine chargé de défendre avec si peu de monde, la Hongrie, la Moravie, la Silésie & la Bohême, allant sans cesse de l'une à l'autre, tantôt se couvrant de rivieres, tantôt les passant; continuellement aux prises avec Tékéli & le Bacha d'Agria, attendant toujours des secours qui n'arriverent que deux mois après; on tremble pour lui, & s'il ne succombe pas, c'est un Général.

Je ne rapporterai que deux actions qui feront juger des autres. Tékéli marchoit à Presbourg, Place de Hongrie sur la rive gauche du Danube. Cette Ville qui se lassoit depuis longtemps de la domination Autrichienne, avoit déjà reçu garnison ennemie. Le Château tenoit encore. Si Tékéli réussissoit, il jettoit un pont à Presbourg. Le Visir lui envoyoit un gros détachement. La Silésie, la Moravie & la Bohême se trouvoient exposées à tout. Le Duc poussé jusqu'à Krems (*a*), auroit perdu sa communication avec les secours de Pologne; & le pont de Presbourg auroit pu monter jusqu'à Vienne. Le Duc vola pour parer le coup. Il jetta quelques troupes dans le Château. Il somma la Ville qui se rendit, après avoir fait sauver la garnison ennemie. Le pont qui étoit commencé fut détruit. Tékéli & le Bacha d'Agria étoient à une demi-lieue. La réputation du Duc, & un peu de mésintelligence qui régnoit entr'eux, les fit penser à la retraite. Les Polonois & les Dragons de l'Empereur défirent l'arriere-garde. Le Duc, dans une lettre au Roi de Pologne, donne aux Polonois presque toute la gloire de cet avantage. Il admire le courage impétueux de leur Général Lubomirski. Personne effectivement n'étoit plus brillant

Année 1683.

(*a*) C'est un Bourg renommé par une ancienne Abbaye qui n'existeroit pas si le fils de Tassillon, Duc de Baviere, n'eût pas été déchiré par un Sanglier. Combien de Moines ont vécu de cette mort depuis le temps de Charlemagne!

Année 1683. dans l'action ; mais il avoit ſuivi les diſpoſitions du Duc.

Quelques tems après, dix mille hommes Turcs & Tartares s'avancent de la Morave (*a*) ſur les ponts de Vienne, gardés par quelques eſcadrons. Le Duc va au-devant de l'ennemi. Rien de plus impétueux que la Cavalerie Turque. Quatre mille Spahis fondent ſur l'Armée Impériale, enfoncent la premiere & la ſeconde ligne, paſſent dans les intervalles en ſabrant tout ce qu'ils rencontrent : tant de témérité ne devoit pas réuſſir. On revient de l'étourdiſſement, on les charge, on les chaſſe vers le Danube : un grand nombre abandonne armes & chevaux. Les Tartares qui n'ont oſé combattre, ſe retirent vers l'Armée de Tékéli.

Qu'on imagine la hardieſſe, la prudence, la célérité, les marches, les contremarches, les ruſes de guerre & tout ce que le foible met en œuvre

(*a*) Riviere que les Allemands appelle la *Marçk*, & qui ſe décharge dans le Danube.

contre le fort, c'eſt ce qu'employoit Année 1683. le Duc contre une Armée de trente mille hommes au moins, que la grande Armée rafraîchiſſoit ſans ceſſe.

Cependant le ſiege ſe pouſſoit avec vigueur. C'étoit chaque jour, de la part des Turcs, des terres élevées, des travaux avancés, de nouvelles batteries, un feu qui croiſſoit ; & du côté des Autrichiens tout ce qui pouvoit éloigner leur perte. Staremberg, qui, aux premieres approches, avoit été bleſſé d'un éclat de pierre détaché de la courtine par un boulet, à peine guéri, animoit toute la défenſe par ſes regards, ſes actions & ſon humanité. Il traitoit tous les Soldats de freres, il louoit, il récompenſoit tout ce qu'ils faiſoient de bien ; & non content d'être avec eux pendant le jour, il paſſoit la nuit ſur un matelas dans le corps-de-garde du Palais de l'Empereur. Ce Palais joignoit au baſtion de la cour, compris dans l'attaque (*a*).

(*a*) Journal du Siege, pag. 99.

Année 1683.

Dès le 22 Juillet les Assiégeans étoient à la palissade qu'on ne défendoit qu'à coups de main. On étoit si près les uns des autres, qu'à travers les pieux on s'accrochoit mutuellement pour s'arracher la vie. Le Comte de Daun, Officier Général d'un mérite distingué, fit attacher des faulx à de longues piques qui détruisirent beaucoup de Turcs (*a*).

On venoit de recevoir des nouvelles du Duc de Lorraine. Celui qui les apportoit avoit passé à la nage les quatre bras du Danube : elles annonçoient un prompt secours. Nouvelles fausses : mais il est des occasions où il faut tromper les hommes pour les servir. L'audacieux nageur, que les Romains auroient immortalisés, & dont on ne nous dit pas même le nom, retourna au Duc par le même chemin avec une lettre du Gouverneur. Il fut pris ; & la lettre fut renvoyée par les Turcs dans la Ville au bout d'une fleche qui portoit encore un billet

(*a*) Ibid. pag. 86.

Année 1683.

latin. Ce billet disoit que désormais toute lettre étoit inutile, que Dieu alloit livrer Vienne aux fideles Musulmans par une juste punition pour les Chrétiens qui se faisoient un jeu de violer les Traités (*a*). Ces Traités violés qu'ils reprochoient à l'Empereur, c'étoit la paix qui suivit la journée de Saint Gothard ; c'étoit les priviléges des Hongrois foulés aux pieds ; c'étoit deux trèves faites avec Tékéli & bien-tôt rompues. Quand à la Pologne, ils lui reprochoient de reprendre les armes contre la Porte sans être attaquée, & malgré les sermens faits à Boudchaz & à la derniere paix de Zurawno.

Dans cette confiance où étoient les Turcs sur la justice de leur cause, on en voyoit qui venoient faire des bravades pareilles à celles que nous lisons dans les anciennes guerres. Un champion d'une taille extraordinaire s'avança menaçant, insultant de la voix & du sabre. Un Soldat Chrétien ne put souffrir cet affront. Il accourt, il est blessé, il blesse, il

(*a*) Ibid. pag. 71 & 82.

Année 1683. désarme son ennemi, lui coupe la tête avec son propre cimetere, le dépouille & trouve cinquante pieces d'or cousues dans sa veste. Cette aisance plus ou moins grande du Soldat Turc l'attache à son métier & prévient la désertion. On croiroit que le champion Chrétien fut récompensé, il resta Soldat ; & son nom n'est point venu jusqu'à nous. Les Assiégés qui virent l'action du haut des remparts, en tirerent un bon augure (*a*), & le courage redoubloit.

L'ennemi ne s'empara de la contrescarpe que le 7 Août, après vingt-trois jours de combats, avec une grande effusion de sang de part & d'autre. Le Comte *Sérini* avoit retardé la prise de cet ouvrage par cent actions de bravoure : point de sortie où il ne se trouvât. L'ardeur qui l'emportoit l'empêcha un jour de sentir une flêche qu'il avoit reçue dans l'épaule. Il continuoit à combattre au moment qu'on la lui ar-

(*a*) Ibid. pag. 116.

rachoit [*a*]. Léopold avoit fait trancher la tête à son oncle le fameux Sérini dont nous avons parlé. Le Neveu exposoit tous les jours la sienne pour Léopold. Tel est le privilége des Souverains. Année 1683.

Les Turcs en étoient à la descente du fossé. Personne ne leur ressemble pour remuer la terre. La profondeur de leurs ouvrages étonnoit. La terre qu'ils en tiroient étoit relevée à la hauteur de neuf pieds, surmontée d'ais & de poutres en forme de planchers, sous lesquels ils travailloient en assurance. Leurs tranchées différent des nôtres par la forme : ce sont des coupures en croissant qui se couvrent les unes les autres, en conservant la communication, semblables à des écailles de poisson qui cachent un labyrinthe, d'où l'on tire sans incommoder ceux qui sont en avant ; & d'où il est presqu'impossible de les déloger. Quand les Janissaires y sont entrés, ils n'en sortent presque plus, leur feu devenoit toujours plus vif ; celui des

(*a*) Journal du Siege, pag. 79 & 84.

Année 1683. Aſſiégés ſe ralentiſſoit. On commençoit à ménager la poudre ; & les grenades manquoient. Le Baron de Kielmanſegg inventa un moulin à poudre & des grenades d'argile qui furent d'un grand ſecours. C'eſt ainſi que l'induſtrie ſert autant que le courage : cette derniere reſſource étoit la plus commune, ſurtout à ceux qui étoient chargés de donner l'exemple. Le Prince de Virtemberg, Colonel d'un Régiment de ſon nom, & qui ne connoiſſoit point les fauſſes délicateſſes, fut bleſſé en rempliſſant une fonction de Capitaine [a].

Cent autres avec des bleſſures encore ſaignantes, revenoient à la charge : mais l'eſpérance de tenir encore longtems diminuoit. Les mines de l'ennemi, ſes attaques continuelles, la garniſon qui ſe détruiſoit, les vivres qui s'épuiſoient, tout donnoit la plus vive inquiétude ; & avec tant de maux réels on s'en faiſoit d'imaginaires. Un bruit s'étoit répandu que des traîtres travailloient à des chemins ſouterrains pour introduire l'ennemi.

(a) Journal du Siege, pag. 147 & 138.

Chacun eut ordre de veiller dans ſa cave. Cette ſurfatigue ôtoit le ſommeil de la nuit. Année 1683. D'autres propos rouloient ſur des incendiaires à gage pour ſeconder les Turcs. Un jeune homme qu'on trouva dans une Egliſe qui commençoit à s'embraſer, fort innocent peut-être, fut mis en pieces par le peuple. L'artillerie Turque étoit plus à craindre que tous ces phantômes. On s'occupoit ſans ceſſe à éteindre le feu que les bombes & les boulets rouges portoient dans la Ville, tandis que les dehors tomboient en éclats. La demi-lune ſouffroit déjà beaucoup.

Le Duc de Lorraine écrivoit lettre ſur lettre au Roi Jean pour hâter ſa marche. Quelque diligence qu'il eût faite, ſon Armée ne put être raſſemblée que vers le milieu du mois d'Août. Le rendez-vous étoit à Tarnowits, premiere Ville de Siléſie ſur les confins de la Pologne. Il avoit fait partir les premiers corps arrivés ſous la conduite du Petit-Général Sienawski, Palatin de Volhinie ; & en attendant le gros de

Année 1683. l'Armée, il séjournoit à Cracovie où il ne perdit pas son tems. La chasse, le jeu, les fêtes ne lui plaisoient que lorsque la République étoit tranquille. Il examinoit les détails qu'il recevoit du siege. Il étudioit le terrein de Vienne sur une carte topographique. Il se représentoit la position des Turcs sous tous ses rapports. Il arrangeoit son ordre de bataillle; & il combinoit ses marches pour fixer ce grand jour.

Une proposition lui étoit venue dans une lettre du Duc, d'arriver du côté de Presbourg en remontant sur Vienne. Le Roi choisit un autre parti qu'il communiqua au Duc avec les raisons qui le déterminoient. Le Conseil de Guerre assemblé décida pour le Roi qui étoit à deux cens lieues du terrein. Le Duc se détacha de sa proposition, en applaudissant au plan du Roi. Ce trait fait honneur à tous deux.

Le Prince Jacques, âgé de 16 ans, avoit suivi son auguste Pere à Cracovie; & il sollicitoit la permission d'essayer des travaux de la guerre. Le Roi lui accorda sa demande.

En voulant trop ménager les Princes, on les perd. Année 1683.

La Reine resta à Cracovie, où le Roi établit un Conseil, auquel il remit toute son autorité pendant son absence. Ce Conseil avoit pour chef le Castellan même de Cracovie, l'illustre Potoçki, en qualité de premier Sénateur Laïc.

L'Ambassadeur de France voyoit à regret toutes ces dispositions pour le départ du Roi, & cherchoit encore à douter. Le Roi, en montant à cheval, lui dit : à présent, M. l'Ambassadeur, vous pouvez marquer à votre Maître que je pars. Il se rendit à Tarnowits, où il fit la revue de son Armée. Quand on traite avec la Pologne pour des troupes, il faut toujours s'attendre à rester au-dessous du Traité. L'Armée n'étoit que de vingt-cinq mille hommes. Au milieu de cette revûe, il reçut une lettre de l'Empereur, par les mains du Général Caraffa. Je ne la rapporterois pas, si elle ne servoit à montrer le pouvoir du malheur sur les ames les plus hautaines; & le retour de la hauteur, lorsque le danger est

Année 1683.

passé. " Nous savons, lui écrivoit „ l'Empereur, que par l'extrême „ éloignement de votre Armée, il „ est absolument impossible qu'elle „ puisse se trouver à temps pour contribuer au salut d'une Place qui est „ dans un péril des plus éminens. „ Ce ne sont donc plus vos troupes, *Sire*, que nous attendons; „ mais la présence de *Votre Majesté*, „ bien persuadés que nous sommes „ que si sa Royale Personne veut „ bien paroître à la tête de nos troupes; quoiqu'elles soient moins „ nombreuses que les leurs, son „ nom si redoutable à nos ennemis „ communs rendra seul leur défaite „ certaine. „

Il en coutoit surement à Léopold de faire cet aveu. Dès qu'il n'étoit plus question de troupes Polonoises, rien ne l'empêchoit de se mettre à la tête des siennes & de celles de l'Empire: mais le passé & le présent lui faisoient sentir la nécessité d'un autre Chef, auquel il ne disputoit plus ni le titre de Héros, ni celui de Majesté. Les Turcs depuis longtemps avoient pris sur les Allemands

Année 1683.

une supériorité qui annonce toujours aux vaincus de nouveaux malheurs. *Montécuculli* qui avoit arrêté leur succès à Saint Gothard, n'étoit plus. Jean se présentoit comme le seul Héros à leur opposer. Il connoissoit leur façon de combattre & celle de les vaincre.

L'Empereur finissoit sa lettre par un détail de toutes les troupes qu'il assembloit, & qui arriveroient incessamment au pont sur lequel elles devoient passer, assurant que ce pont étoit achevé. La suite montrera que l'Empereur changea bien-tôt de ton à l'égard de *Jean*; & qu'il étoit trompé sur les faits. Sa lettre existe encore dans les Archives de Pologne.

La situation critique des choses & la confiance de Léopold déterminerent Jean à un parti qui mettoit sa personne en danger. Laissant son Armée sous la conduite du Grand-Général Jablonowski, il résolut de la devancer, & même de combattre sans elle, si le salut de Vienne l'exigeoit. Pour pénétrer, il n'avoit point d'autre route à pren-

Année 1683. dre que de traverſer la Siléſie, la Moravie & la partie de l'Autriche qui eſt baignée par le Danube au Septentrion : trois Provinces infeſtées de Hongrois, de Turcs & de Tartares, que le Duc de Lorraine, avec toute ſa capacité & ſon courage, déſeſpéroit de contenir plus longtems. Jean, dans cette marche, n'avoit que deux mille chevaux. D'autres Rois ſe font garder dans une Armée, par une Armée. Son équipage étoit auſſi léger que celui des braves gens qui marchoient avec lui. Une chaiſe le ſuivoit. Le Prince Jacques même ne s'en ſervit pas. Le Cheval fut leur voiture. Il eſt vrai que le luxe & la molleſſe n'avoient point encore gagné les Armées. Louis XIV, le Monarque le plus pompeux de l'Europe, faiſoit tous ſes voyages de guerre à Cheval. Jean, pendant cette route de cent lieues à compter de Tarnowits au Danube, n'entra que dans deux Villes, campant toujours avec ſa troupe, voyant ſans ceſſe des ravages, des meurtres, & des incendies, préſage de ce qu'il pou-

voit attendre pour lui-même. Tous Année 1683. les Rois ne ſont pas faits pour être Héros : mais celui qui a cette belle ambition doit ſavoir marcher, ſouffrir & riſquer en ſoldat, lorſque l'occaſion le demande. Loin de marquer de la crainte, il raſſuroit tout le pays conſterné. Les Payſans qui n'avoient ſemé que pour ne pas moiſſonner, & qui regrettoient le ſort de leurs parens égorgés, accouroient de tous les hameaux pour voir leur Libérateur, & ſe regardoient déjà comme délivrés (*a*). La troupe qu'il conduiſoit à travers tant de périls avoit beſoin auſſi d'être encouragée. Il tiroit parti de tout. Un matin, à quelques lieues d'Olmuts, un Aigle vola ſur la droite. Les Polonois ont conſervé un reſte de foi pour les Augures. Il leur cita un trait de l'Hiſtoire Romaine. Le vol de l'Aigle fut un ſigne de victoire. Un autre jour, le Ciel étant ſerein, après un brouillard épais, un Arc-en-Ciel renverſé (phénomène rare, mais qui arrive

(*a*) Dupont.

Année 1683. enfin), parut ſur l'herbe d'une prairie. Le Soldat y vit du miracle, le Prince acheva de le perſuader (*a*).

Cette marche, au milieu de tant d'ennemis, ſans tirer le ſabre, a fait dire à des écrivains de ce tems-là, qu'il y avoit une convention ſecrette avec Tékéli, de n'être point attaqué. Si le fait eſt vrai, il falloit que Tékéli eût pour le Roi cette crainte reſpectueuſe que les Grands Hommes inſpirent toujours; & que preſſentant la défaite des Turcs, il voulût ſe ménager un Protecteur. Ce preſſentiment, s'il l'avoit, ne pouvoit être fondé que ſur l'inconduite de leur Général; car à examiner les forces, les Chrétiens devoient périr.

Jean arriva enfin au Danube. Le paſſage étoit impraticable par les ponts de Vienne, en préſence de l'ennemi. Il ſe rendit à Tuln, petite Ville ſur la rive droite du fleuve, à cinq lieues au-deſſus de Vienne. C'eſt là où fut inhumé le Comte de Habſbourg, devenu Empereur ſous le nom de *Rodolphe I.* pour avoir,

(*a*) Zaluski, tom. 2, pag. 836.

dit-on, prêté ſon cheval à un Curé. Sa fortune étoit ſinguliere par plus d'un endroit. Il avoit été Grand-Maître d'Hôtel d'*Ottocare*, Roi de Bohême. Dès qu'il fut ſur le Trône Impérial, il preſſa ce Roi de lui rendre hommage. Le Roi répondit qu'il ne lui devoit rien, qu'il lui avoit payé ſes gages. Léopold deſcendu de Rodolphe n'étoit pas ſûr en ce moment de conſerver l'Empire qu'il lui avoit laiſſé. Il avoit écrit à Jean que le pont de Tuln étoit achevé; on y travailloit. La même lettre lui diſoit qu'il trouveroit les troupes Allemandes arrivées; il n'y vit que la petite Armée du Duc de Lorraine, & deux bataillons qui gardoient la tête du pont. A cet aſpect il s'emporta: *l'Empereur me prend-il pour un Aventurier? Je quitte mon Armée, parce qu'il m'aſſure que la ſienne n'attend que moi. Eſt-ce pour moi ou pour lui que je viens combattre?*... Le Duc auſſi ſage que courageux, l'appaiſa (*a*). Année 1683.

(*a*) Dupont.

Année 1683. Croira-t-on que l'Armée Polonoise, laissée à une si grande distance, arriva la premiere ? La promptitude de cette marche fit beaucoup d'honneur au Grand-Général Jablonowski. Ce fut le cinq Septembre qu'il parut. Les Généraux Allemands, précédant leurs troupes, s'étoient rendus auprès du Roi. Ils lui marquerent de l'inquiétude sur la grande journée qui s'approchoit : *Pensez*, leur dit-il, *au Général que vous avez à combattre, & non à la multitude qu'il commande. Qui de vous à la tête de deux cents mille combattans auroit souffert la construction de ce pont à cinq lieues de son camp ? Cet homme est sans capacité* (a).

Déjà l'Armée Polonoise passoit le pont. La Cavalerie se faisoit admirer par les chevaux, l'habillement & la bonne mine. On eût dit qu'elle étoit équipée aux dépens de l'Infanterie. Il y avoit entr'autres un bataillon fort mal vêtu. Le Prince Lubomirski conseilloit au Roi, pour l'honneur de la Nation, de le faire

(a) Idem.

passer de nuit. Le Roi en jugea autrement ; & lorsque cette troupe fut sur le pont : *Regardez-la bien*, dit-il aux spectateurs ; *c'est une troupe invincible qui a fait serment de ne jamais porter que les habits de l'ennemi. Dans la derniere guerre ils étoient tous vêtus à la Turque.* Si ces paroles ne les habilloient pas, elles les cuirassoient. Année 1683.

Les Polonois, au sortir du pont, s'étendirent sur la droite, exposés pendant vingt-quatre heures à être taillés en pieces, si Kara-Mustapha eût su profiter de ses avantages. Enfin les troupes Allemandes arriverent d'une heure à l'autre, & tout fut rassemblé le 7. On voyoit le Duc de Lorraine avec cette Cavalerie Autrichienne qui avoit déjà tant versé de sang : ce Prince avoit fait le personnage de Léonidas aux Thermopyles, plus heureux que lui, puisqu'il vivoit pour combattre encore.

L'Electeur de Baviere, Maximilien-Emmanuel, à l'âge de dix-huit ans, entroit dans le champ de la gloire. Il amenoit douze mille hommes de belles troupes. Sa Cavalerie étoit supérieurement montée.

Année 1683. L'Electeur de Saxe, Jean-Georges III, après s'être signalé dans plusieurs guerres pour la Maison d'Autriche, venoit encore avec dix mille hommes épouser sa querelle.

Le Prince de Valdeck conduisoit les troupes des Cercles.

Toute l'Armée Chrétienne composoit environ soixante & quatorze mille hommes. On y comptoit quatre Souverains & vingt-six Princes de Maison Souveraine; trois d'Anhalt; deux de Hanovre; ttois de Saxe, trois de Neubourg; deux de Virtemberg, deux de Holstein; un de Hesse-Cassel; un de Hoenzollern; deux de Bade; un de Salm; le Chevalier de Savoie; le Prince de Saxe Lavembourg, de l'ancienne & malheureuse Maison d'Ascanie.

L'Empereur pour qui l'on se battoit, n'y étoit pas; & s'il est vrai, comme on le lit dans les Mémoires du Maréchal de Villars (*a*), que le Comte de Sintzendorff & d'autres Ministres le dissuaderent de s'y trou-

(*a*) Tome I, pag. 329.

ver, ils ont, par ce conseil timide, flétri sa mémoire. Année 1683.

Avant que le Roi de Pologne fût arrivé, tous les Princes qui amenoient des secours avoient des prétentions qui auroient perdu l'Empereur au lieu de le sauver. L'Electeur de Baviere vouloit le commandement; celui de Saxe le disputoit. Tout autre qui fournissoit quelques troupes ne vouloit point dépendre. C'étoient les Grecs divisés devant Troie. Agamemnon parut; & l'harmonie générale s'établit contre l'ennemi commun (*a*). On entendoit du camp de Tuln le bruit effroyable des batteries Turques. Vienne étoit aux abois. Quantité d'Officiers du premier mérite avoient perdu la vie: le Baron de Walteri, le Siléfien Kottolinski, Rumpler qui avoit défendu la place avec l'épée & le compas, le Comte de Souches, illustre Ftançois, qui avoit préparé la victoire de Saint Gothard à Montécuculli, Galenfels, le Comte de Leslé, Grand-Maître de l'Artillerie,

(*a*) Dupont.

Année 1683. dont il avoit fait un si grand usage ; avant que de périr il s'étoit vû arrosé du sang de son frere, jeune homme qui donnoit les plus grandes espérances. Le tombeau s'ouvroit pour ne point se refermer. Une maladie aussi meurtriere que le fer, la dyssenterie enlevoit jusqu'à soixante personnes par jour. Staremberg lui-même en étoit attaqué ; & Capliers étoit chargé du commandement. On ne comptoit plus que trois ou quatre Officiers par bataillon, la plûpart blessés ; presque tous les Chefs avoient disparu. Le Soldat miné par la fatigue & la mauvaise nourriture se traînoit aux brèches ; & celui que le feu de l'ennemi ne consumoit pas, expiroit de langueur. Le peuple, qui, au commencement, se livroit aux travaux du siége, ne connoissoit plus d'autre défense que la priere : il remplissoit les Eglises où la bombe & le boulet venoient porter la frayeur.

Dès le 22 Août, Capliers, qui pesoit si bien les forces, jugeoit qu'on ne pouvoit plus tenir que trois jours, si les ennemis livroient un assaut général

néral (*a*). Depuis cette époque, une ruine se précipitoit sur l'autre. La demi-lune étoit prise. Des brèches de dix & vingt toises ouvroient les deux bastions & la courtine : les Soldats servoient de murailles. Une mine s'avançoit sous le Palais de l'Empereur déjà écrasé de bombes & voisin du bastion de la cour. D'autres serpentoient çà & là. On en éventoit quelques-unes : mais les Mineurs Autrichiens, gens ramassés, ne vouloient plus rentrer dans la terre dès qu'une fois ils avoient entendu travailler l'ennemi. L'artillerie ne pouvoit plus répondre. La plûpart des canons étoient rompus ou démontés. Année 1683.

Le Duc de Lorraine venoit de recevoir une lettre de Staremberg, cet homme ferme & même avantageux, qui, au commencement du siége, avoit écrit : *Je ne rendrai la place qu'avec la derniere goutte de mon sang.* A peine en ce moment conservoit-il un rayon d'espérance. Sa lettre ne portoit que ces mots :

(*a*) Dupont.

Année 1683. *Plus de tems à perdre*, Monseigneur, *plus de tems à perdre* (*a*).

On ne conçoit pas la stupide inaction de Kara-Mustapha. Il est certain que, si dans ce moment il eût livré un assaut général, c'en étoit fait de Vienne. L'avarice éteignit la foudre dans sa main. Il s'étoit figuré que la résidence des Empereurs d'Allemagne devoit renfermer des trésors immenses; & il craignoit que le pillage, inévitable dans une Ville prise d'assaut, ne le privât de ces trésors imaginaires. Il aimoit mieux attendre que la place se rendît, événement dont il se flattoit à chaque minute. La présomption se joignoit à l'avarice pour l'aveugler. Il plaisantoit sur la foiblesse de l'Armée Chrétienne qu'il croyoit encore plus foible qu'elle n'étoit; & il ne lui supposoit pas assez de hardiesse pour venir l'attaquer. Il étoit si mal instruit, qu'il ignoroit encore que le Roi Jean eût marché en personne. Cette ignorance étoit d'ailleurs une suite de la fierté mal-entendue de

(*a*) Dupont.

la Porte. Elle reçoit tous les Ambassadeurs des Cours Chrétiennes, & n'y entretient pas un seul Agent. Cela fait que les Chrétiens pénétrent ses secrets, tandis qu'elle ignore souvent ce qui se passe publiquement chez eux. Le Visir, qui n'avoit qu'un soupçon de la marche de Jean, menoit avec lui l'Envoyé de Pologne, le Chevalier Troski les fers aux pieds & aux mains pour répondre de la conduite de son Maitre (*a*). De tous les Princes ligués c'étoit celui qu'il redoutoit le plus. On va voir s'il avoit raison. Année 1683.

Jean prêt à marcher délivra l'ordre de bataille écrit de sa propre main. Le voici tel qu'il a été trouvé dans ses manuscrits.

„ Le Corps de Bataille sera composé des Troupes Impériales auxquelles nous joindrons le Régiment de Cavalerie du Maréchal de la Cour, le Chevalier Lubomirski, & quatre ou cinq Escadrons de nos Gendarmes, à la

(*a*) Dupont, Journal du Siege.

Année 1683. „ place desquels on nous donnera „ des Dragons ou quelques autres „ Troupes Allemandes. Ce Corps „ sera commandé par Monsieur le „ Duc de Lorraine.

„ L'Armée Polonoise occupera „ l'aîle droite qui sera commandée „ par le Grand-Général, Jablo- „ nowski, & les autres Généraux „ de cette Nation.

„ Les Troupes de Messieurs les „ Electeurs de Baviere & de Saxe „ seront à l'aîle gauche, auxquelles „ nous donnerons aussi quelques „ Escadrons de nos Gendarmes & „ de notre autre Cavalerie Polo- „ noise, à la place desquels ils nous „ donneront des Dragons ou de „ l'Infanterie.

„ Les canons seront partagés, & „ en cas que Messieurs les Electeurs „ n'en ayent pas assez, Monsieur le „ Duc de Lorraine leur en four- „ nira. Cette aîle sera composée par „ Messieurs les Electeurs.

„ Les Troupes des Cercles de „ l'Empire s'étendront le long du „ Danube avec l'aîle gauche en se „ rabattant un peu sur leur droite;

„ & cela par deux raisons: la pre- „ miere, pour inquiéter les ennemis „ dans la crainte d'être chargés en „ flanc; & la seconde, pour être „ à portée de jetter un secours dans „ la Ville en cas que nous ne puis- „ sions pas pousser les ennemis aussi- „ tôt que nous l'espérons. Monsieur „ le Prince de Valdeck commandera „ ce Corps. Année 1683.

„ La premiere ligne ne sera que „ d'Infanterie avec des canons, sui- „ vie de près par une ligne de Ca- „ valerie. Si ces deux lignes étoient „ mêlées, elles s'embarasseroient sans „ doute dans les passages des défi- „ lés, bois & montagnes. Mais „ aussi-tôt qu'on sera entré dans la „ plaine, la Cavalerie prendra ses „ postes dans les intervalles des ba- „ taillons qui seront ménagés à cet „ effet; & sur-tout nos Gendarmes „ qui chargeront les premiers.

„ Si nous mettons toutes nos Ar- „ mées en trois lignes seulement, „ cela nous prendra plus d'une lieue „ & demie d'Allemagne, ce qui ne „ seroit pas à notre avantage; & „ il faudroit passer la petite riviere

Année 1683. „ de Vien qui doit nous demeurer „ à notre aîle droite. C'eſt pourquoi „ il faut faire quatre lignes ; & cette „ quatrieme ſervira de Corps de „ réſerve.

„ Pour une plus grande ſûreté „ de l'Infanterie, contre le premier „ effort de la Cavalerie Turque, „ qui eſt toujours fort vif, on ſe „ pourroit fort bien ſervir de *Span-„ chéraiſtres* ou *Chevaux-de-Frize*, „ mais fort légers pour les porter „ commodément, & à chaque alte „ les jetter à la tête des bataillons.

„ Je prie tous Meſſieurs les Géné-„ raux, qu'à meſure que les Armées „ ſeront deſcendues de la derniere „ montagne en entrant dans la plai-„ ne, chacune prenne ſon poſte, „ comme il eſt marqué dans ce pré-„ ſent ordre. „

On n'avoit que cinq lieues à faire pour arriver aux Turcs, dont on étoit ſéparé par une chaine de montagnes. Deux routes ſe préſentoient ; l'une par la partie la plus élevée : l'autre par le côté où les ſommets s'abbaiſſant, devenoient plus praticables. Le Conſeil de Guerre aſſem-

blé fut pour la derniere. Le Roi décida pour la premiere qui étoit beaucoup plus courte, & perſonne ne murmura, parce qu'il fit ſentir que le ſalut de Vienne dépendoit d'un moment, & qu'il étoit des cas où il falloit préférer l'activité à la prudence. Année 1683.

Le 9 Septembre toutes les troupes s'ébranlerent. Les Allemands, après pluſieurs tentatives pour monter leur canon, déſeſpérerent & le laiſſerent dans la plaine. Les Polonois furent plus entreprenans. Le Palatin de Kiovie, *Konſki*, Grand-Maître de l'Artillerie, en fit paſſer vingt-huit piéces, & ce furent les ſeules qui tirerent le jour de la bataille (*a*).

Cette marche toute hériſſée de difficultés dura trois jours. Il y en avoit deux que l'Armée Polonoiſe n'avoit vû ſon Roi ; elle le demandoit avec la derniere inquiétude. Il étoit parmi les troupes de l'Empire pour les encourager.

On approchoit de la derniere

(*a*) Dupont.

Année 1683. montagne appellée *Calemberg*. Il étoit encore tems pour le Visir de réparer ses fautes. Il n'avoit qu'à s'emparer de cette hauteur, masquer les défilés; il arrêtoit l'Armée Chrétienne.

Il ne le fit pas. C'est dans ce moment que les Janissaires indignés de tant de bévûes, s'écrioient: *Venez, Infideles, la seule vûe de vos chapeaux nous fera fuir.*

Ce sommet du Calemberg qui restoit libre, découvrit aux Chrétiens, une heure avant la nuit, un des plus beaux & des plus terribles spectacles de la puissance humaine; une vaste plaine & les Isles du Danube couvertes de pavillons, dont la magnificence ressembloit plûtôt à un Camp de plaisir qu'à la dureté de la guerre; une multitude innombrable de Chevaux, de Chameaux & de Busles (*a*); deux cents mille combattans en mouvement;

(*a*) Les Turcs employent les Busles à traîner l'artillerie. Les chevaux & les chameaux pour porter les équipages; car ils ne se servent point de charriots.

des essains de Tartares qui côtoyoient le pied de la montagne dans leur confusion ordinaire; le feu terrible des Assiégeans, & celui des Assiégés tel qu'il pouvoit être; une grande Ville qu'on ne distinguoit plus qu'à la pointe des clochers, au feu & à la fumée qui la couvroient. Année 1683.

Des signaux avertirent incontinent les Assiégés du secours qui leur arrivoit. Il faut avoir souffert toutes les extrémités d'un long siége, & se voir destiné avec sa femme & ses enfans au glaive du Vainqueur, ou à l'esclavage dans une terre infidele, pour sentir toute la joie que la Ville éprouva; mais la crainte reparoissoit aussi-tôt. Kara-Mustapha, avec tant de forces, pouvoit encore prétendre à un succès qu'il ne méritoit pas. Jean, qui examinoit ses dispositions, dit aux Généraux Allemands: *Cet homme est mal campé, c'est un ignorant, nous le battrons.* Il ne faut pas prendre ce mot pour un oracle hasardé dans la vue de donner de la confiance. On sait que le Maréchal de Villars, occupé sans gloire

Année 1683. dans les Cévennes, prophétisa la défaite de Tallard sur sa mauvaise position à la journée d'Hocshtet. Un Général qui ne sait pas prophétiser ainsi, doit quitter le commandement.

Le canon préluda de part & d'autre à la grande scène du lendemain. C'étoit le 12 Septembre, moment où il falloit décider si Vienne, sous Mahomet IV. auroit le sort de Constantinople sous Mahomet II. & si l'Empire d'Occident iroit se réunir à l'Empire d'Orient : peut-être encore si l'Europe resteroit Chrétienne.

Deux heures avant l'aurore, le Roi, le Duc de Lorraine & plusieurs Généraux firent un acte de Religion peu pratiqué de notre temps. Ils s'adresserent au Fils de Dieu, en le recevant dans l'Eucharistie ; tandis que les Turcs crioient au Dieu unique & solitaire d'Abraham, *Allah* ! *Allah* (*a*) !

(*a*) Mots Arabe qui répond à ceux d'E-*lohim*, d'*Adonaï*, & de *Tétragrammaton*. Tous ces mots signifient l'Etre par excellence, l'Essence Divine.

Ces cris redoublerent au lever du soleil, lorsque l'Armée Chrétienne descendit à pas lent & égal, pressant les rangs, roulant du canon devant elle, faisant alte au bout de trente ou quarante pas, pour tirer & recharger. Ce front s'élargissoit & prenoit de la profondeur, à mesure que l'espace augmentoit : vaste amphithéâtre où les Turcs dans le plus grand mouvement, considéroient leurs ennemis. Ce fut alors que le Kan des Tartares fit observer au Visir les lances ornées de banderolles dans la Gendarmerie Polonoise, en lui disant : *Le Roi est à la tête* ; parole qui le remplit d'inquiétude (*a*). Année 1683.

Sur le champ, après avoir donné ordre aux Tartares de mettre à mort tous leurs captifs au nombre de trente mille, boucherie digne d'un tel Chef, il fait marcher à la montagne, & en même temps il ordonne l'assaut général à la Place. Ce dernier ordre n'étoit plus de saison. Les Assiégés avoient repris courage, & les Janissaires irrités l'avoient perdu.

(*a*) Journal du Siege, page 79.

Année 1683. Cependant les Chrétiens continuoient à descendre, & les Turcs montoient. L'action s'engagea. La premiere ligne des Chrétiens, toute Infanterie, chargea avec tant d'impétuosité, qu'elle fit place à une ligne de Cavalerie qui prit poste dans les intervalles des bataillons. Le Roi, les Princes & les Généraux gagnant la tête, combattoient tantôt avec la Cavalerie, tantôt avec l'Infanterie. Les deux autres lignes pressoient les premieres. Konski, aussi savant dans l'Art Militaire, qu'intrépide dans l'action, dirigeoit l'Artillerie qui tiroit à cartouche & de fort près.

Le champ de ce premier choc, entre la plaine & la montagne, étoit coupé de vignes, de hauteurs & de petits vallons. L'ennemi ayant laissé son canon à l'entrée des vignes, souffroit beaucoup de celui des Chrétiens. Les Combattans répandus sur ce terrein inégal, se le disputerent avec acharnement jusques sur le midi. Le Comte de Maligni, frere de la Reine de Pologne, venoit de s'établir sur une hauteur qui prenoit les Turcs en flanc; ceux-ci chassés

de collines en collines, se retirerent dans la plaine en bordant leur camp. Année 1683.

L'Armée Chrétienne, l'aîle gauche sur-tout, s'emportant & criant victoire, voulut les pousser sans relâche. Cette ardeur étoit belle; mais le Roi la jugea dangereuse. La Cavalerie Allemande, montée pesamment, se seroit bien-tôt mise hors d'haleine dans l'espace qu'il falloit parcourir. Une autre raison plus forte encore, c'est que tous les Corps ayant combattu, tantôt sur des hauteurs, tantôt dans des fonds, avoient doublé nécessairement les uns sur les autres, & dérangé l'ordre de bataille. On donna quelque temps à le rétablir, & la plaine devint le théâtre d'un triomphe que la postérité aura toujours peine à croire. Soixante & dix mille hommes alloient se heurter contre deux cens mille. Dans l'Armée Turque, le Bacha de Diarbekir commandoit l'aîle droite; celui de Bude, la gauche; le Visir étoit au centre, ayant à ses côtés l'Aga des Janissaires & le Général des Spahis.

Les deux Armées resterent immo-

Année 1683. biles quelque temps : les Chrétiens dans le ſilence ; les Turcs & les Tartares redoublant leurs cris au ſon des clairons. Dans ce moment terrible, un pavillon rouge s'éleva du milieu des Infideles, & à côté le grand Étendard de Mahomet conſacré par la Foi Muſulmane. Cette eſpece de *Labarum* ou d'*Oriflamme*, ce preſtige qui leur donne quelquefois autant de courage, que la vérité en inſpire aux Chrétiens, ne joua pas ſon rôle dans cette grande occaſion. Le Viſir lui avoit ôté toute ſa vertu.

Jean ordonne la charge. La Cavalerie Polonoiſe, le ſabre à la main, pouſſe droit au Viſir, endroit marqué par l'Étendard. Elle enfonce les premiers rangs, elle perce juſqu'aux nombreux eſcadrons qui environnent le Viſir. Ce Corps de Spahis diſpute la victoire ; mais tous les autres, les Valaques, les Moldaves, les Tranſylvains, les Tartares, les Janiſſaires même ne marquent point de volonté : effet funeſte de la haine & du mépris qu'on a pour le Général. Il veut rétablir la confiance en montrant du cou-

rage & de la bonté ; il n'eſt plus temps. Il s'adreſſe au Bacha de Bude & à d'autres Chefs, qui ne répondent que par un ſilence déſeſpérant. *Et toi*, dit-il au Prince Tartare, *ne veux-tu pas me ſecourir ?* Le Kan ne voit plus de ſalut que dans la fuite. Les Spahis en ſont à leurs derniers efforts. La Cavalerie Polonoiſe les ouvre, les renverſe. Le grand Étendard diſparoit. Le Viſir tourne le dos, & répand la crainte en fuyant. Le découragement s'étend du centre vers les aîles, que tous les Corps de l'Armée Chrétienne preſſent à la fois : Jablonowski la gauche, les Electeurs la droite, pendant que le Duc de Lorraine tombe ſur le centre, le Roi animant tout par l'action & le commandement. La terreur ôte la réflexion & les forces à cette multitude, qui, ſous un bon Chef, auroit dû, dans une vaſte plaine, envelopper ſon ennemi ; & ſans la nuit qui vint couvrir les combattans, ç'eût été une déroute totale ; ce n'eſt qu'une retraite précipitée (*a*).

Année 1683.

(*a*) Journal du Siege, page 79.

Année 1683. Jean tourne rapidement contre les Janiſſaires qui ſont reſtés dans les travaux du ſiége. On ne les trouve plus, & Vienne eſt libre. Le Soldat victorieux veut ſe jetter dans le camp des vaincus, où tant de richeſſes abandonnées l'appellent, tentation dangereuſe pour le moment. Les vaincus, à la faveur de l'obſcurité, pouvoient revenir ſur leurs pas, & tailler en piéces une Armée que le pillage auroit laiſſée ſans défenſe. Un ordre, ſous peine de la vie, la retint toute la nuit ſous les armes. Jean auroit peut-être mieux employé le temps à pourſuivre l'ennemi, comme le vouloit le Duc de Lorraine; mais les grands Hommes font des fautes, parce qu'ils ſont hommes; & ceux qui ont voulu le juſtifier, diſent que les Polonois, après une ſi longue marche, étoient accablés de fatigues, & ſans bagage qui ne pouvoit arriver de trois jours. Les autres qui ont cherché à le noircir, ont prétendu que l'envie de s'aſſurer le choix du butin y entroit pour beaucoup.

Parmi un grand nombre de priſonniers, on amena au Roi un Écuyer Arabe, avec un cheval armé & caparaçonné comme au temps des Amadis, pour un tournois. L'Écuyer donna la généalogie de ce cheval qui appartenoit au Viſir. Les Arabes qui comptent pour rien la nobleſſe des hommes, font grande attention à celle des chevaux, dont les races ne dégénérent jamais lorſqu'on les ſoigne, & qu'elles ſont ſans mélange.

Année 1683.

On amena auſſi quelques transfuges Polonois qui, touchés de repentir, revenoient à leurs Drapeaux. L'un d'eux qui avoit trouvé de l'emploi dans la maiſon même du Viſir, apportoit un étrier de vermeil que ſon Maître avoit perdu en changeant de cheval dans ſa fuite. *Prenez cet étrier*, dit le Roi à un de ſes Officiers, *portez-le à la Reine, & vous lui direz que celui qui s'en ſervoit eſt vaincu*. La Reine aimoit la gloire & les préſens; celui-ci n'avoit pas de quoi l'éblouir: le temps amena tout.

Sur les ſix heures du matin le camp ennemi fut ouvert au Soldat,

Année 1683. dont l'avidité fut d'abord ſuſpendue par un ſpectacle terrible. Des meres égorgées çà & là : quelques-unes avoient encore leurs enfans attachés à leurs mammelles. Ces femmes ne reſſembloient pas à celles qui ſuivent les Armées Chrétiennes, courtiſannes auſſi funeſtes à la ſanté qu'à la vertu. C'étoient des épouſes que les Turcs avoient mieux aimé ſacrifier que de les proſtituer aux Chrétiens. Ils avoient épargné les enfans. On en recueillit cinq à ſix cens, que le bon Evêque de Newſtatd, celui à qui Vienne devoit déjà beaucoup, fit nourrir & élever dans la Religion des Vainqueurs (*a*).

Quand on entra dans les tentes du Viſir un autre objet de douleur & de joie fit oublier le pillage pour le moment. C'étoit l'Envoyé de Pologne chargé de fers. Le Viſir lui avoit dit plus d'une fois : *Si ton Maître marche, je te ferai trancher la tête.* Heureuſement le Viſir ne fut inſtruit qu'au moment de la bataille;

(*a*) Journal du Siege, page 187.

& il avoit trop d'affaires pour penſer à tenir ſa parole. Mais l'infortuné Troski avoit vu pendant deux mois le ſabre levé ſur lui. Les Souverains ſentent-ils aſſez d'auſſi grands ſacrifices ? Année 1683.

Jamais butin ne fut plus abondant. Les Turcs économes dans la paix, ſont magnifiques à la guerre; point de tables, encore moins de jeux. Ils ont un proverbe, que *celui qui tue un joueur de dez, eſt béni par le Seigneur* : mais riches harnois, habits & meubles de prix, armes décorées, pavillons ſomptueux, & une foule de Marchands qui étalent dans une foire guerriere le luxe de l'Aſie. Les Allemands & les Polonois s'enrichirent de ces dépouilles. Les Généraux mêmes ne s'oublierent pas. Les mœurs des différentes Nations doivent jetter de la différence dans nos jugemens ſur les Guerriers. Nous liſons dans Homere que les Héros Grecs, après la victoire, partageoint le butin; & ſans recourir à l'antiquité Grecque, on ſait qu'au temps de Charlemagne les dépouilles des Sarrazins en Eſ-

Année 1683. pagne furent partagées entre le Roi, les Officiers & les Soldats. Le Héros du jour eut ici sa part. Il écrivit à la Reine que " le Grand Visir l'a-
,, voit fait son héritier, & qu'il avoit
,, trouvé dans ses tentes la valeur de
,, plusieurs millions de ducats. Ainsi,
,, ajoute-t-il, vous ne direz pas de
,, moi ce que disent les femmes
,, Tartares quand elles voient rentrer
,, leurs maris les mains vuides : vous
,, n'êtes pas des hommes, puisque
,, vous revenez sans butin. ,,

Parmi tant de choses qu'on s'approprioit, il y en eut deux qui fixerent les regards sans irriter la convoitise. Un grand Etendard qu'une joie précipitée fit prendre pour celui de Mahomet. On se trompa. Les grandes précautions des Turcs ont toujours prévenu cette calamité. Il est enfermé dans une Arche d'or avec l'Alcoran & la robe du Prophête. Cette Arche est portée sur un chameau qui marche devant le Sultan ou le Visir; & lorsque dans une bataille on déploie l'Etendard, il y a un Officier de la race de Mahomet, le

Naikbul-Eschret, qui veille au succès du combat; & pour peu que la victoire panche du côté de l'ennemi, il se sauve au plus vîte avec le sacré dépôt. Le Visir, en cette occasion, accompagna cette fuite (*a*). Mais les Chrétiens qui aimoient à se tromper sur ce fait, ont toujours cru posséder le fameux Etendard; & les Historiens, les uns après les autres, sans en excepter le célébre Auteur des Annales de l'Empire, ont nourri l'erreur. L'autre dépouille sacrée, c'étoit un tableau de la Vierge, trouvé dans la tente du Visir avec cette inscription latine: Année 1683.

Per hanc Imaginem victor eris, Joannes;
Per hanc Imaginem victor ero Joannes.

Jean, par cette Image, tu vaincras.

Et Jean répond:

Par cette Image, je vaincrai.

Imitation du signe que Constantin vit en l'air, lorsqu'il alloit combattre Maxence.

(*a*) Cantémir, tom. 2, pag. 154.

Année 1683. L'Image donna beaucoup à parler. Les uns trouvoient fort singulier que le Visir eût dans sa tente un monument qui prophétisoit sa ruine, & qui auroit plutôt dû être déposé entre les mains de Jean. D'autres soutenoient qu'en fait de miracles, la critique doit être extrêmement circonspecte. L'Image fut placée dans une magnifique Chapelle que la Reine de Pologne fit bâtir, & le prétendu Etendard de Mahomet fut envoyé au Pape pour en faire hommage au Dieu des Armées. Tout le canon resta à l'Empereur, & l'Empire aussi. Le Visir s'étoit bien flatté de lui faire la loi. Il avoit apporté toute la décoration qu'il destinoit à son entrée triomphale dans Vienne. Il avoit amené en magasins, en artillerie, en ouvriers de toute espece, tout ce qu'il falloit pour ravitailler & fortifier une Place où il comptoit de résider jusqu'à la campagne suivante, qu'il regardoit comme la fin du regne de Leopold. Vienne prise, il enfermoit l'Italie par un double croissant; il n'y avoit jusqu'au Rhin aucune Place de résistance, & on ne

voyoit plus que la fortune de Louis XIV. capable de l'arrêter. Avec des projets si vastes & des forces aussi grandes, il falloit avoir d'autres mœurs & une autre tête. Il n'avoit fait qu'une action de vigueur, sa marche rapide sur Vienne, feignant d'en vouloir à Raab. Année 1683.

Au reste, jamais journée aussi décisive ne fut moins meurtriere. Un Secretaire Italien, *Talenti*, que le Roi de Pologne renvoya au Pape, débita sur toute sa route, & au Pontife même, qu'il avoit marché durant quatre lieues sur des corps morts. Cette fable étoit bonne pour amuser Rome; mais si le Secretaire exageroit sans pudeur, un Auteur célébre qui par l'universalité de ses connoissances & la beauté de ses ouvrages, a bien acquis le droit de faire des fautes, diminue sans vraisemblance. Il estime la perte des Chrétiens à deux cens hommes seulement, & celle des Turcs au-dessous de mille (*a*). Le Jésuite d'Avrigny, dans ses

(*a*) Annales de l'Empire, tom. 2, p. 147.

Année 1683. Mémoires, ouvrage fort estimable d'ailleurs, croit rencontrer plus juste en poussant la perte des Chrétiens jusqu'à six cens (*a*). C'est ainsi que les erreurs se perpétuent. Du côté des Chrétiens, un seul escadron Polonois perdit vingt-deux Gendarmes. Tous les escadrons donnerent, & plus de cent Officiers furent tués. Or on sait qu'il faut compter au moins dix Soldats pour un Officier. Les Allemands ne resterent pas les bras croisés, & dès qu'on porte des coups, on en reçoit quelques-uns. Les Polonois regretterent Zbaski, Maczinski, le Castellan Urbanski, le jeune Potoçki, chef d'une grande Maison, l'intrépide Mondreoski, que la journée de Choczin avoit tant illustré, le Lieutenant-Général Assuerus, & beaucoup d'autres dont les têtes furent trouvées au pied du pavillon rouge qui marquoit la place du Visir. Les Impériaux donnerent des larmes au Prince de Croy, comme ils en avoient donné un peu

(*a*) Tome 3, page 417.

avant

avant dans la malheureuse affaire de Pétronel au jeune Prince d'Aremberg, & au Chevalier de Sovoye, frere aîné du Prince Eugène. La mort de ce dernier eut quelque chose de bien déplorable; un Tartare, après l'avoir blessé d'un coup de sabre, le chargea sur son cheval, en le serrant de telle force qu'il lui écrasa l'estomach. Le malheureux Prince fut dégagé pour mourir à Vienne le troisiéme jour. Quant aux Turcs qui perdirent beaucoup de drapeaux, on sait qu'on ne les rend qu'avec beaucoup de sang; & à jetter un coup d'œil rapide sur les deux Armées qui d'abord se disputent pied à pied pendant six heures un terrein coupé de hauteurs & de vignes, & qui ensuite viennent à un engagement général; tout cela ne se fait pas sans une perte considérable, mais qui paroîtra toujours légere, & qui le fut en effet pour une si grande victoire. Année 1683.

Jean se fit un plaisir, malin peut-être, d'en donner avis à Louis XIV. Sa lettre portoit, *qu'il croyoit devoir se réjouir par préférence d'un succès si avantageux à toute la Chrétienté,*

Année 1683. *avec le Fils Aîné de l'Eglise.* La puissance & les victoires du Monarque François remplissoient l'Europe. Jean n'avoit pu se défendre d'un peu de jalousie. Il la marqua même l'année suivante dans une de ces occasions où les Rois comme les Sujets disent franchement ce qu'ils pensent. La nouvelle de la prise de Luxembourg arriva à Varsovie : nouveau triomphe pour les armes de Louis. Un Chirurgien François qui servoit le Roi de Pologne, & alors dans sa chambre, s'écria : Ah ! c'est un Roi, celui-là. . . . . *Et moi*, interrompit le Roi avec colere, *qui suis-je donc ?* . . . Annoncer à Louis la délivrance de Vienne & de l'Empire, un si grand exploit avec si peu de forces, c'étoit lui faire sentir qu'il n'étoit pas *le seul Grand.*

Le lendemain d'une victoire est encore un beau jour. Staremberg vint saluer le Libérateur de Vienne. Le Héros crut pouvoir y triompher sans blesser l'Empereur. Il y entra par des ruines au milieu des acclamations. Son cheval avoit peine à percer une foule qui se prosternoit,

qui vouloit baiser ses pieds, qui l'appelloit son pere, son sauveur, le plus grand des Princes. Vienne oublioit en ce moment qu'elle avoit un Maître jaloux. Le plaisir de délivrer des malheureux, & leur reconnoissance qui n'étoit point commandée, attendrirent Jean jusqu'aux larmes. Il avoua que le Trône n'avoit rien d'aussi flatteur. Les cris de joie le conduisoient jusqu'à la Cathédrale, où il vouloit remercier le Dieu des Batailles. Il apperçut sur ce Temple un monument d'ignominie que le Grand Soliman y avoit fait placer (*a*), c'étoit *le Croissant.* Il le fit abattre, & fouler aux pieds par le Peuple. Il entonna lui-même le *Te Deum* qui fut chanté. Dans cette cérémonie on ne vit aucun Magistrat. Les personnes même distinguées dans la Ville ne s'y trouverent qu'en petit nombre, tandis que le Peuple, sans politique, chantoit les louanges de

(*a*) Condition sous laquelle il leva le Siege de Vienne, qui commençoit à l'inquiéter, tandis que la Place étoit encore plus inquéte.

Année 1683.

Dieu & celles du Vainqueur. Le Sermon qu'on entendit avoit pour texte : *Il fut un homme envoyé de Dieu nommé* JEAN. Ç'avoit été l'exclamation du Pape Pie V. un siécle auparavant, lorsqu'il apprit la fameuse bataille de Lépante, que le célébre Bâtard de Charles-Quint, Dom Juan d'Autriche, gagna contre la Flotte du Sultan Sélim. Il y avoit pourtant une grande différence entre cette victoire & celle de Jean Sobieski. La Chrétienté ne tira presqu'aucun fruit de la premiere. Celle de Vienne a sauvé l'Empire & la Religion. Vienne prise, on eût vu, comme à Constantinople, les Eglises Chrétiennes se changer en Mosquées; & qui sait où le Mahométisme, qui couvre déja tant de terres, eût fini?

Léopold qui comptoit triompher dans sa Capitale, sans avoir combattu, arrivoit par le Danube, osant à peine jetter les yeux sur les ruines encore fumantes de tant de hâmeaux, de villages, de jardins, de maisons de plaisance, ruines si vastes qu'il fallut faire une nouvelle carte topographique : les lieux marqués dans

Année 1683.

celle de *Vischer* ne subsistoient plus (*a*). A mesure qu'il approchoit, il entendit des salves de canon qui n'étoient pas pour lui. Son cœur fut profondement blessé ; & en se tournant vers le Comte de Sintzendorf, il lui dit : *La foiblesse des conseils où vous avez eu part, cause la honte que je reçois aujourd'hui.* Ces paroles dites avec ce ton de Maître qui écrase toujours le Courtisan, causerent au Ministre un saisissement dont il mourut le lendemain (*b*). Un Ministre qui expireroit de douleur pour avoir conseillé le malheur du peuple, mériteroit des larmes.

L'Empereur, pour n'être pas spectateur du triomphe de Jean, suspendit sa marche. Une difficulté de cérémonial l'arrêtoit aussi : il s'agissoit de savoir si jamais un Roi électif s'étoit trouvé avec un Empereur, & comment il avoit été reçu. Le Duc de Lorraine qui n'en-

(*a*) Journal du Siege, pag. *26*.
(*b*) Mémoires du Duc de Villars, tom. 1, page *329*.

Année 1683. tendoit en ce moment que le cri de la reconnoissance, repondit : *A bras ouverts, s'il a sauvé l'Empire.* L'Empereur n'écoutoit que la dignité impériale, & il fit savoir à Jean qu'il ne lui donneroit pas la main qu'il prétendoit en qualité de Souverain. Après bien des chicanes, il fut réglé qu'on se verroit en pleine campagne. L'Empereur, en s'acheminant, passa devant les Bavarois. L'Electeur étoit à leur tête. Il avoit reçu de Léopold une épée enrichie de diamans, dont il venoit de faire un bon usage : cela ne l'empêcha pas d'éprouver dans la suite toute la rigueur de la Maison d'Autriche.

Le moment de l'entrevue arriva. Le Roi de Pologne avec un bonnet à la Polonoise & une aigrette terminée par une grosse perle flotante, armé comme le jour de la bataille, avec un bouclier à la Romaine où étoit gravées, non les actions de ses ayeux, mais les siennes ; monté sur un cheval superbe & magnifiquement harnaché, aborda l'Empereur avec ce port hé-

roïque dont la nature lui avoit fait présent, & cet air que donne la victoire. L'Empereur vétu comme il l'étoit dans sa Cour, assez simplement, & monté de même, ne l'entretint que des services reçus en tout tems par les Polonois de l'amitié & de la protection des Empereurs. Il lâcha pourtant le mot de reconnoissance pour la délivrance de Vienne. A ce mot le Roi tournant bride, lui dit : *Mon frere, je suis bien aise de vous avoir rendu ce petit service.* Il alloit finir l'entretien qui devenoit gênant : mais il apperçut le Prince Jacques son fils qui mettoit pied à terre pour saluer l'Empereur. *C'est un Prince*, lui dit-il, *que j'éleve pour le service de la Chrétienté.* L'Empereur, sans dire mot, fit un signe de tête : c'étoit pourtant ce jeune Prince dont il avoit promis de faire son gendre. A quoi devoit s'attendre les Palatins qui énvironnoient leur Roi ? L'un deux s'avança pour baiser la botte de Sa Majesté Impériale : mais il s'attira une réprimande de la part de son Maître : *Palatin ! point de*

Année 1683. *bassesse*; & on se quitta. Personne ne fut plus blessé des procédés de Léopold pour le Libérateur de Vienne que le Duc de Lorraine. On a dû s'appercevoir, dans le cours de l'expédition, des égards, de la déférence, de la vénération du Duc pour le Roi Jean; & si on se rappelle que Jean lui avoit disputé & enlevé la Couronne de Pologne, on conviendra qu'il falloit être bien grand pour traiter ainsi un rival.

Jean mécontent de l'Empereur, après avoir sauvé l'Empire, devoit naturellement penser à retourner dans ses Etats. C'étoit l'intention de la République & le vœu de la Reine. L'Empereur lui-même le souhaitoit, pour une raison qu'il se gardoit de manifester. Il savoit que les mécontens de Hongrie, ne comptant plus assez sur la fortune de Tékéli, avoient fait offrir leur Couronne à Jean pour le Prince Jacques son fils. Ces mécontens étoient en armes; & Léopold ne voyoit pas tranquillement à leur portée un Roi victorieux qui, en acceptant cette Couronne, pouvoit lui vendre cherement le

service qu'il lui avoit rendu. Cette ambition que Jean auroit pû justifier par les suffrages d'un peuple qui reprenoit sa liberté pour en disposer, n'entroit point dans son ame; il ne pensoit qu'à la cause commune de la Chrétienté & à l'intérêt particulier de la Pologne en continuant d'humilier l'Empire Othoman. Il se flattoit même encore, malgré les procédés de Léopold, de lui voir accomplir ses promesses. Le mariage d'une Archiduchesse avec son fils, l'hérédité absolue de la Couronne de Pologne dans sa Maison: cette double espérance le soutenoit contre la hauteur impériale. Année 1683.

Lorsque le Conseil de Vienne eut pénétré ses sentimens, il résolut de profiter encore des forces Polonoises pour enlever *Neuhausel* aux Turcs. Cette place dont le Duc de Lorraine avoit été obligé de lever le siége au commencement de la campagne est située au Nord du Danube. Ce siége fournissoit le moyen de revoir les Turcs qu'on se repentoit d'avoir laissé échapper avec si peu de perte.

Kara-Mustapha, après sa défaite,

Année 1683. s'étoit retiré à Bude, (*a*) où il attendoit son sort. Sa qualité de gendre de Mahomet le servit, & encore plus la Sultane Validé. Les Sultans ont un respect tout particulier pour leur mere, au-delà même de ce que la nature prescrit. Si, sans la consulter, ils partageoient leur lit avec une Sultane, l'Alcoran & la Cour en murmureroient. Ils lui abandonnent une partie de la police du Serrail ; ils lui permettent d'entrer dans les Conseils d'Etat ; elle délibere à face voilée, avec le Visir & le Mouphti (*b*). Mahomet étoit pénétré de ce respect filial pour sa Mere. Elle suborna des témoins qui cherchoient à s'avancer par une com-

(*a*) Capitale du Royaume de Hongrie. On dispute si c'est l'ancienne *Aquineum* où étoit la seconde Légion Romaine *Adjutrix*. Antonin, dans l'exemplaire du Vatican, a écrit *Aquineo*. Cette *Aquineo* ou *Aquineum*, n'est-ce point plutôt *Cépol* sur le Danube ? D'autres encore prétendent que ce n'est ni Bude, ni Cépol, mais *Strigonie*. Ample matiere pour une belle dissertation qui ne prouvera rien.

(*b*) Cantémir, tom. 2, pag. 151.

plaisance assez ordinaire dans les Cours. Elle rejetta le désastre de Vienne sur des têtes bien moins criminelles que celle de son Favori. Le Bacha de Bude fut étranglé & regretté de tout l'Empire. Il avoit fait des prodiges au siége de Candie, appaisé une révolte en Egypte, augmenté le tribut de ce royaume, sans fouler le peuple, mérité la confiance du grand Cuprogli. Il est vrai que dans l'occasion présente il avoit livré le Visir aux armes des Chrétiens, défection qui n'arrive presque jamais qu'à un Général méprisé ou détesté : faute pourtant inexcusable ; il la payoit de sa tête. Trois autres Bachas expirerent avec lui. Le Kan des Tartares fut déposé : déposition qu'il n'auroit pas méritée sous un autre Visir. Année 1683.

Le même Courier qui étoit chargé de ces ordres cruels, apportoit au vrai coupable des marques éclatantes d'une faveur continuée ; mais à condition de réparer son malheur. Tout vaincu qu'il étoit, il avoit encore une Armée bien supérieure à celle des vainqueurs. La lice se r'ouvroit.

Année 1683. Le Roi de Pologne étoit en marche dès le 17 Septembre, pour achever la destruction de l'ennemi; car il croyoit n'avoir rien fait, tant qu'il restoit quelque chose à faire. L'Armée Allemande le suivoit, non pas aussi nombreuse qu'elle étoit à l'affaire de Vienne. Waldeck pensoit à ramener les troupes des Cercles. L'Electeur de Baviere étoit malade, & son Corps d'Armée attendoit sa guérison. L'Electeur de Saxe s'étoit retiré tout-à-fait pour entrer dans le juste ressentiment d'un Prince de sa maison. Si dans la même carriere il se trouve deux sujets d'un mérite éclatant, il est aussi dangereux de n'en récompenser qu'un que de les oublier tous deux. Staremberg, outre une grande somme d'argent, avoit reçu la Toison d'or & le bâton de Feld-Maréchal. Ce denier honneur auroit contenté le Prince de Saxe-Lawembourg qui l'avoit mérité en servant l'Empereur. Il lui fut refusé, & il refusa ses services en même tems que l'Electeur reprenoit ses troupes. La Garnison de Vienne & quelques autres Régimens, rem-

plirent une partie du vuide. L'Armée Chrétienne se trouvoit encore forte de cinquante mille hommes. Elle passa le Danube au-dessous de Presbourg, sous le canon de Comore faisant face à Neuhausel. Année 1683.

Tous les Généraux Allemands n'avoient pas pour Jean la même déférence que le Duc de Lorraine. Staremberg, qui commandoit l'infanterie, dépositaire de la faveur & des intentions de Léopold, ne se concilioit pas toujours avec les dispositions de Jean. Un événement augmenta cette mésintelligence. Tékéli, depuis la défaite des Turcs, voyoit un précipice s'ouvrir sous ses pas. Il cherchoit un accommodement avec l'Empereur sous la protection de Jean. Ses Envoyés furent écoutés dans un Conseil. Leurs propositions se réduisoient à six articles: la conservation de leurs privileges, la liberté de conscience, la restitution de leurs biens, la convocation d'une Diète libre, une suspension d'armes pendant la négociation, & pour Tékéli leur Chef, la Souveraineté de quelques Comtés

Année 1683. qu'on lui avoit promis l'année précédente. A peine eurent-ils achevé, que Staremberg les interrompit en ne parlant que d'échafauds & de bourreaux. Jean parla en Prince clément, puiſſant & armé, faiſant ſentir le reſpect qu'on devoit à la Médiation de celui qui venoit de ſauver l'Empire. Les Impériaux répondirent avec aigreur qu'ils n'avoient pas été ſimples ſpectateurs de cette grande journée. Jean dès ce moment réſolut de leur apprendre qu'il pouvoit vaincre ſans eux, quoique pour eux.

Un Corps de ſix à ſept mille Turcs, tout cavalerie, avoit paſſé le Danube ſur le pont de Strigonie pour en garder la tête. C'eſt-là où eſt le Fort de Barcan, ouvrage en terre, fraiſé & paliſſadé, peu conſidérable en lui-même, mais devenu fameux par les actions qui s'y paſſerent.

Cette Cavalerie Turque étoit commandée par un jeune homme qui avoit vû étrangler le Bacha de Bude, & ne craignoit point d'occuper ſa place. Ce jeune Bacha, *Kara-Méhémed*, né pour la guerre, plein de feu, de courage & d'ambition, vouloit mériter ſa fortune.

Année 1683.

L'Armée Polonoiſe campoit toujours en avant. Jean ſe flatta d'écraſer cette poignée de Turcs & d'enlever le Fort de Barcan. Mais il ne vouloit pas que les Allemands euſſent part à cette victoire. Il leur déroba ſa marche. Cependant des eſpions revenant à lui rapportoient que les ennemis étoient en grand nombre : *Ne nous informons pas*, dit-il, *combien ils ſont, mais où ils ſont.* Il les trouva trop tôt, quoique le nombre en fût réellement petit.

Le 7 Octobre fut un jour de ſang. Les Turcs s'étoient couverts d'un rideau. L'avant-garde Polonoiſe ne s'en croyoit pas ſi près. Ils fondent ſur elle ſans lui donner le tems de ſe mettre en bataille. Le trouble & la confuſion s'emparent des eſprits. L'Officier ne commande plus ou commande mal. On fait mettre pied à terre à des Dragons dans une plaine. Les Coſaques ſont renverſés ; les Pancernes ne tiennent

Année 1683. plus ; les Dragons du Grand-Général ne remontent à cheval que pour se sauver. Ceux du Roi n'en ont pas le tems & sont taillés en piéces. On ne voit que des gens qui fuyent & des têtes qui tombent sous le sabre.

Jean arrive au milieu de ce désordre avec le gros de sa Cavalerie. Sa présence n'arrête pas le Vainqueur. Le jeune Bacha redouble d'activité. A peine Jean a-t-il le tems de se ranger sur une ligne. Il reçoit les Turcs avec fermeté, il les charge même à son tour. Mais les Turcs se développant pour envelopper toute la ligne Polonoise, & poussés par cette fureur qui animoit les Mahométans sous les premiers Califes, font plier la gauche, enfoncent la droite, ouvrent le centre. Ce n'étoient plus ces intrépides Towarisz qui, dans le siécle passé, avoient dit à leur Roi : *Qu'as-tu à craindre avec vingt mille lances ? Quand le Ciel tomberoit, nous le soutiendrions de leurs pointes.*

Dans ce trouble universel où chaque instant entassoit des mourans

sur des morts, où la retraite devenoit aussi dangereuse que la resistance, le grand Jablonowski pria le Roi de s'échapper avec son fils qui combattoit à côté de lui, ajoûtant qu'avec quelques escadrons ralliés il tâcheroit de tenir encore quelques momens pour couvrir sa personne sacrée. Le Roi savoit qu'il n'étoit sacré que pour s'immoler à la République. Il continua le combat jusqu'à ce qu'il fût entraîné, lui & son fils, par la foule des fuyards. Jamais terreur plus grande. Les Houssards jettoient leurs lances, les Cornettes leurs étendards ; on voyoit tout cela pêle-mêle dans les sillons avec les tymbales. Que personne ne se vante d'être toujours brave, & toujours prêt à prodiguer sa vie pour conserver son Prince. Les Officiers, ces braves de profession, abandonnoient le leur à la merci de l'ennemi. Des Généraux vouloient les retenir en leur montrant le Roi ; ils répondoient que leur vie étoit leur premiere affaire ; & que si le Roi étoit pris ou tué ils en feroient un autre. Vouloit-on user de la force :

Année 1683.

Année 1683. ils menaçoient de ſabrer. Le Comte de Maligny, Frere de la Reine, vit le fer Polonois levé ſur ſa tête. L'inégalité du terrein augmentoit encore le carnage. Des ſillons fort creux culbutoient le Cavalier pour être écraſé par les ſiens ou décapité par l'ennemi. Le jeune Lubomirski renverſé par terre offroit dix mille ducats à celui qui lui ſauveroit la vie. Un palfrenier les gagna en lui cédant un cheval de main. Le Palatin de Poméranie, d'Hénoff, n'eut pas le même bonheur. Démonté, percé d'une balle, il arroſoit un ſillon de ſon ſang. Un Turc lui coupa la tête.

Le Roi emporté par ſon Cheval, ne voyoit plus ſon fils. Il le demandoit avec la derniere inquiétude. D'autres yeux prétendoient le voir, & le montroient. On le trompoit pour le calmer. Le feu de la pourſuite s'enflammoit toujours davantage, & la fuite ſe précipitoit à meſure. Chacun ſe trouvoit chargé de ſa propre conſervation, le Roi comme les autres. Deux Turcs le joignirent, il ſe met en défenſe.

L'un d'eux levoit le ſabre ſur cette tête ſi précieuſe à la Pologne, & ſi odieuſe à l'Empire Othoman. Un Réitre de la Garde Royale prévient l'Infidele & le renverſe d'un coup de mouſqueton. Ce garde n'eut pas le tems de jouir de la reconnoiſſance de ſon Prince. L'autre Turc venge ſon camarade & pouſſe au Roi. Le Grand-Ecuyer, *Mateinski*, lui fait un bouclier de ſon corps, en préſentant le piſtolet au Turc qu'il vient à bout d'écarter par cette contenance ferme. Cette terrible ſcène ſe paſſoit plus vîte qu'on ne peut la raconter, la fuite n'en étoit pas ſuſpendue. Année 1683.

La foule des fuyards qui croiſſoit autour du Roi, rendoit ſa ſituation plus cruelle. Froiſſé continuellement par les chevaux & par les armes, les bras meurtris, les cuiſſes briſées, embarraſſé de ſa taille puiſſante, hors d'haleine, preſque ſuffoqué, il eut beſoin de ſecours. Mateinski le ſoutenoit d'un côté, & un premier venu de l'autre, tandis que ſon cheval, la bride ſur le col, redoubloit de vigueur. Revenu à lui,

Année 1683. il apperçut à travers un nuage de poussiere un jeune homme qu'un Turc arrêtoit par le manteau. . . . . C'étoit son fils qui se débarrassa en abandonnant son vêtement, & fut poussé vers un bois où il trouva un asyle.

Il y avoit près d'une heure que la déroute duroit, & que la plaine se couvroit de morts: encore quelques minutes, & la Pologne perdoit en un jour ce qu'elle avoit de plus précieux, son Roi, ses Généraux & toute sa cavalerie. L'Infanterie s'avançoit à grands pas. L'Armée Impériale la suivoit, l'artillerie se disposoit. Les Turcs, en trop petit nombre pour affronter de si grandes forces, retournerent sur le champ de bataille, dont ils resterent maîtres.

C'étoient ces mêmes Turcs qui avoient fui devant Vienne. Il leur manquoit un Chef. Ils l'avoient trouvé dans la plaine de Barcan. On avoit vû pendant toute l'action le jeune Bacha marquant les mouvemens, bravant la mort, & apprenant aux autres à la mépriser. Un

peu plus d'expérience & il devenoit un des plus grands Capitaines. Année 1683.

On n'a jamais su au juste la perte des Polonois. Ils saisirent les premiers momens pour enterrer leurs morts, afin d'en dérober la connoissance.

Lorsque cette tempête de sang eut cessé, le calme avoit quelque chose de bien triste encore. Le Roi accablé de lassitude & de chagrin s'étoit jetté sur du foin. On lui amena son fils qu'il ne comptoit pas instruire par le malheur, leçon utile, puisqu'il lui apprenoit à le supporter. Des Seigneurs Polonois échappés au carnage, les yeux baissés, l'air abattu, environnoient leur Maître dans un morne silence. Les Généraux Allemands composoient leur visage pour la tristesse. Jean lisoit au fond de leurs cœurs: *Messieurs*, leur dit-il, avec cette candeur qui ne se trouve que dans les grandes ames, *j'avoue que j'ai voulu vaincre sans vous pour la gloire de ma Nation : j'en suis puni, j'ai été bien battu : mais je prendrai ma revanche avec vous & pour vous. C'est*

Année 1683. *de quoi il faut s'occuper.* Cette éloquence du cœur est peut-être au-dessus de toutes les harangues de Tite-Live.

Le jeune Bacha fier d'avoir triomphé d'un si Grand Roi avec des forces inférieures, pensoit de son côté à de nouveaux lauriers. Il dépêcha la nuit même à Bude, pour y porter la nouvelle de sa victoire. Le Grand Visir, sans perdre un moment, fit marcher un Corps de vingt mille chevaux qui arriva le lendemain par le pont de Strigonie, la distance n'étant que de six lieues. Il écrivit en même tems à *Tékéli* qui attendoit les événemens à la tête de trente mille hommes : " que s'il ,, avoit eu des raisons pour ménager le Roi de Pologne, elles cessoient à présent ; que son Armée ,, étoit entiérement détruite, & lui ,, tué ou pris ; qu'il n'étoit plus ,, question que des Allemands, dont ,, on auroit bon marché ; & qu'il ,, devoit faire la plus grande diligence pour se rendre à Barcan où ,, il assureroit sa Couronne, en méritant la protection de l'Empire

,, Othoman, & en partageant sa ,, gloire ,,. Année 1683.

C'est ainsi que Kara-Mustapha projettoit d'effacer sa honte, sans venir en personne prendre part aux dangers.

Jean, à qui le repos de la nuit avoit rendu des forces, donna toute la journée du huit à rassembler son Armée dispersée, à la consoler du malheur de la veille, à l'animer à la vengeance, à la combiner avec les Impériaux, & à régler l'ordre de bataille du lendemain. Sa lettre à la Reine, datée de ce jour, en lui apprenant son désastre, étoit glaçante. Il lui disoit qu'*il marchoit aux ennemis, & qu'elle devoit s'attendre à leur défaite ou à un éternel adieu.*

Tékéli n'étoit point arrivé le matin du 9, lorsque l'action s'engagea. Tout autre que le jeune Bacha auroit évité l'engagement, ou du moins ne l'auroit pas cherché. On aura peine à croire que vingt-six mille Turcs, tous Cavalerie & sans canons, aient osé défier cinquante mille Chrétiens qui ne manquoient

Année 1683. d'aucune force, Infanterie, Cavalerie, Artillerie. Si c'étoit témérité, le jeune Bacha fit encore une faute plus considérable. Il se mit en bataille dans un cul-de-sac, le Danube à sa gauche, une chaîne de montagnes à sa droite, la riviere de Gran derriere lui, n'ayant pour toute retraite que son pont de Strigonie, protégé par le Fort de Barcan. C'étoit dire à ses Soldats, il faut vaincre ou périr. Ce beau désespoir a réussi quelquefois : la prudence vaut mieux. Il ne forma qu'une ligne assez profonde avec des intervalles médiocres : mais elle étoit soutenue de trois colomnes de quinze Escadrons chacune, l'un à la queue de l'autre. Les Turcs prétendent que ces colomnes sont difficiles à rompre, se rallient aisément, fort propres à envelopper l'ennemi. Les Polonois venoient de l'éprouver bien cruellement.

Deux Bachas, celui de Silistrie & celui de Caramanie, menoient les aîles. Le Général que la victoire avoit rendu plus brillant, & qui s'en

s'en promettoit un autre, étoit au centre. Année 1683.

L'Armée Chrétienne débordoit les Turcs de toute la moitié de son front, mêlée par distribution égale de troupes Allemandes & Polonoises, afin que les deux Nations pussent partager les dangers, & la gloire, s'il y en avoit à vaincre avec tant de supériorité. Le Roi étoit à la droite, Jablonowski à la gauche, le Duc de Lorraine au centre.

Les Chrétiens s'ébranloient pour charger : les Turcs plus prompts arriverent sur eux avec des hurlemens & une impétuosité qu'on ne peut décrire. Un torrent qui se précipite d'une montagne, n'est ni plus bruyant, ni plus rapide. On les reçoit avec une fermeté qui laisse chacun dans sa place, & avec un feu épouvantable qui fait tomber hommes & chevaux. Ils font volte-face pour respirer un moment, & reviennent avec plus de fureur. Sans les chevaux de Frise qui couvroient les bataillons Chrétiens, ils les enfonçoient. Dix fois ils sont au mo-

Année 1683. ment de réussir, & dix fois on les repousse. Jamais Escadrons ne manœuvrerent avec plus de légéreté & de promptitude. C'est-là que l'on connut bien l'excellence des chevaux Turcs.

Après tant de tentatives aussi audacieuses qu'inutiles, ils changent l'ordre de l'attaque. Jusqu'à ce moment ils n'ont chargé que la gauche; ils entreprennent également sur le centre & sur la droite; & si un Corps est repoussé, l'autre qui a repris haleine se signale par des efforts au-dessus de la valeur ordinaire. Ce n'est point par le feu, c'est par l'arme blanche dans une mêlée complette qu'ils prétendent vaincre. Si Tékéli eût parû en ce moment, comme il le pouvoit, l'Armée Chrétienne eût couru de grands risques.

Le Bacha de Silistrie perce dans la gauche; son cheval est tué sous lui. Un gros de Cavalerie l'enveloppe. Il se défend à terre, soutenu de quarante de ses domestiques qui descendent de cheval pour le

couvrir de leurs sabres. Jablonowski Année 1683. touché de cet héroïsme, crie, *qu'on sauve ces braves gens*. Les Allemands les mettent en piéces. Le malheureux Bacha livré à la fureur du Soldat, regarde Jablonowski & se rend à lui. Le Bacha de Caramanie couvert de sang est pris au même endroit.

Le Général privé, pour ainsi dire, de ses deux bras, fait encore tout ce qu'on peut attendre du courage le plus décidé. Il se fait jour dans le centre: mais enfin blessé de deux coups de sabre; & sentant l'épuisement de ses Troupes, il pense à la retraite.

Jean, qui en apperçoit les premieres dispositions, ne lui en donne pas le tems. Il s'avance à la tête de sa Cavalerie pour le prendre en flanc & lui couper sa retraite. On voyoit déjà sur le pont les premiers qui se retiroient. L'Armée Chrétienne poussant de grands cris à son tour, double le pas, se déploie en croissant, atteint l'ennemi.

Ce n'est plus qu'un amas de fou-

Année 1683. dres qui tombent ſur des gens qui cherchent à fuir. Les uns gagnent le pont : mais ce pont de batteaux, balayé par le canon, & ſurchargé, s'enfonce ſous le poids. Les autres courent vers le Fort : mais le Fort regorge & les repouſſe. On en voit ſe jetter à la nage dans le Danube qui ſe couvre d'hommes & de chevaux ; le feu les atteint encore & le fleuve les engloutit. Dix-huit mille qui n'oſent tenter ce chemin dangereux, reſtent ſur le bord dans un danger plus grand. Il faut que l'homme n'ait qu'une certaine meſure de courage comme de force. Ces Lions qui vouloient tout dévorer il n'y a qu'un moment, ſe laiſſent égorger comme un troupeau ſans défenſe. Tenant encore leurs armes, ils ne font pas le moindre effort pour vendre leur vie : on les croiroit frappés du Ciel. Ils crioient *amman*, pardon ; & ils recevoient la mort. La plume tombe des mains, quand on voit comment les hommes en uſent avec les hommes.

Les Janiſſaires du Fort regar-

doient cette boucherie en attendant leur deſtinée. Ils faiſoient tous les ſignes d'un ennemi qui ſe rend. Ils arboroient le drapeau blanc ; & dans la crainte qu'on ne l'apperçût pas, ils déchiroient les manches de leurs chemiſes qu'ils préſentoient au bout de leurs armes. Ce jour n'étoit pas fait pour la pitié. Leur mort étoit écrite ſur leurs paliſſades, au-deſſus deſquelles les Soldats Polonois voyoient les têtes ſanglantes de leurs Freres. La rage qui les ſaiſit leur coûta de nouvelles larmes qu'ils auroient dû s'épargner. Les Janiſſaires ſur le point d'être forcés lorſqu'ils offroient de ſe rendre, firent une décharge fort meurtriere. Ce fut un coup de déſeſpoir & leur dernier moment. L'Hiſtorien de la vie du Duc de Lorraine dit que ce Prince avoit reçu leur capitulation. Si le fait eſt vrai, tout ſe réunit, en ce jour, pour noircir les Chrétiens. Ceux qui commandent ont beau rejetter ſur le Soldat les cruautés inutiles. Quand le Soldat eſt bien diſcipliné, il n'eſt que brave. Des Année 1683.

Année 1683. vingt-six mille Turcs qui combattirent, deux mille seulement se sauverent avant la rupture du pont. Le jeune Bacha qui auroit mérité la seconde victoire, si la valeur suffisoit, étoit du nombre.

Tékéli se présenta sur une hauteur lorsque le sang cessoit de couler, parce qu'il n'y en avoit plus à répandre. Il auroit pû arriver à tems. Il disparut. Il n'étoit ni assez Chrétien, ni assez Turc : moyen sûr pour être tôt ou tard la victime de l'un ou de l'autre parti.

Dans cette journée la plus sanglante du siécle, tout étonnoit : un jeune Guerrier qui, sans avoir jamais commandé, osoit se commettre avec d'anciens Généraux, & défier le Héros du temps. Vingt-six mille Infideles en bataille rangée contre cinquante mille Chrétiens qui se virent au moment d'être battus. Ces mêmes Infideles, plus que des hommes au commencement de l'action, & moins que des femmes à la fin. Des Chrétiens qui se baignent, après la victoire, dans le

sang de dix-huit mille hommes qui demandent grace : vérité que je voudrois supprimer, si la fidélité de l'Histoire le permettoit. Année 1683.

Cette victoire qui donnoit aux Chrétiens le Fort de Barcan, fit changer le plan des opérations. On devoit assiéger Neuhausel ; on se décida pour Strigonie qui se trouvoit affoiblie par la prise du Fort. Cette Ville que les Allemands appellent Gran, baignée par la rive droite du Danube, a sa citadelle sur un rocher très-élevé. Staremberg, pour reconnoître la Place, en fit deux fois le tour au petit pas, à travers les boulets qui le couvroient de terre. On le loua beaucoup pour cette intrépidité : on ne dit pas un mot des Ingénieurs qui l'accompagnoient. Strigonie étoit abondamment pourvue ; & on s'attendoit à une longue résistance. Point de Nations qui soutiennent un siege avec plus d'opiniâtreté que les Turcs ; parce qu'ordinairement il y va de la vie du Bacha qui se rend. Si cette pratique s'établissoit dans l'Europe

Année 1683. Chrétienne, on n'y verroit pas des conquêtes si rapides. Cette loi sévere ne produisit pourtant pas son effet dans cette conjoncture. Le Bacha brûla les Fauxbourgs & la Basse-Ville, & au bout de quatre jours il battit la chamade, mettant dans ses conditions qu'il ne rendroit Strigonie qu'au Roi de Pologne, & qu'il seroit conduit à Bude, lui & sa garnison.

Le Roi entra dans la Place le jour de la Toussaints, & la remit au Duc de Lorraine. Il voulut engager le Bacha à le suivre en Pologne pour mettre sa tête en sûreté. Le Musulman répondit que sa vie étoit entre les mains de Dieu & du Grand-Seigneur, & qu'il aimoit mieux mourir par leur ordre que de vivre parmi des Infideles. Cette résignation n'étoit pas difficile. On a cru que le Visir n'ayant pas le courage de secourir la Place, lui avoit commandé de la rendre. Il y avoit cent quarante-trois ans que le Grand Soliman en avoit fait la conquête sur l'Empereur Ferdinand I. frere

de Charles-Quint. Elle revenoit à ses Maîtres. Année 1683.

La saison s'avançoit, & le Danube avoit fait périr plus de Polonois que la guerre n'en avoit détruit dans trois batailles. Les eaux de ce fleuve dont Charlemagne se plaignoit déjà, donnent la dyssenterie aux Etrangers. Cette maladie enleva le Palatin de Volhynie, Sieniawski. C'est lui qui avoit marché le premier au secours de Vienne. Grand-Enseigne de la Couronne, & Petit-Général, il périt au milieu d'une belle carriere. Son fils, avec les années, parvint au Grand-Généralat qu'il auroit mérité lui-même; & ce fils eut le bonheur de trouver une épouse digne de lui. Elle avoit une si grande considération en Pologne, que Louis XIV. entretenoit une correspondance avec elle.

La prise de Strigonie termina la campagne, & les Armées se séparerent. Les Polonois, pour revoir leur Patrie, avoient cent lieues à faire par un Pays coupé de rivieres

Année 1683. & de montagnes, infesté des mécontens de Hongrie, semé de Villes qui leur appartenoient, ou aux Turcs; & la derniere chaîne de montagnes qui sépare la haute Hongrie & la Pologne, ne présentoit en cette saison que des neiges, des glaces & des torrens, à travers lesquels il falloit se chercher un chemin. Ces montagnes que les Anciens appelloient *Carpates*, les gens du pays les nomment *Krapack*. On en étoit encore bien éloigné, & jusqu'à ce qu'on y parvînt, les difficultés s'accumuloient.

Le troisieme jour de la marche, le Comte de Forgaste, Seigneur Hongrois, du parti de Tekeli, suivi de quatre cens chevaux de ses propres troupes, vint se rendre à Jean, en le suppliant de solliciter sa grace auprès de l'Empereur : Jean l'obtint. Forgaste voulut la mériter dans l'occasion même. Il suivit l'Armée jusqu'aux monts Carpates, courant sans cesse sur ses Compatriotes. Ceux-ci plus irrités contre lui que contre l'Empereur même, lui dresserent

une ambuscade, où toute sa troupe fut taillée en pieces. Le Chef qu'une double trahison avoit rendu si odieux, n'eut pas le courage de périr les armes à la main : il se sauva. Année 1683.

Si Jean n'avoit voulu faire que sa route, il se seroit épargné d'être harcelé continuellement comme il le fut. Tekeli qui vouloit toujours le ménager, auroit aisément contenu ses Hongrois; mais il vouloit marcher en conquerant, & soumettre à l'Empereur toutes les Villes qui se trouvoient sur son passage. Epéries se défendit trois jours; Sabine un peu plus. Lévochi ouvrit ses portes. Zetchin, Place Turque, capitula dès qu'elle vit le canon. Jean laissoit des garnisons dans toutes. L'exemple de Forgaste rentré en grace, séduisoit beaucoup de Seigneurs Hongrois. Le Comte d'Humanaï, beau-frere de Tekeli, fut du nombre. Jean obtenoit enfin quelque chose pour eux de la Cour de Vienne, parce qu'il y auroit eu du danger à lui tout refuser. Et dans le fait, le service qu'il rendoit à l'Empereur

Année 1683. par la force & la douceur de ſa médiation, étoit bien plus grand que s'il lui eût livré les Rebelles ; leur ſang, que Vienne étoit toujours diſpoſée à répandre, auroit nourri la révolte, & l'eût fortifiée des armes du déſeſpoir.

La grace que le Comte Humanaï & quelques autres transfuges venoient d'obtenir, leur ſervit peu. Ils retomberent entre les mains de Tekeli qui leur fit trancher la tête, ſans épargner ſon beau-frere.

Jean traverſa les Carpates au mois de Décembre, c'eſt-à-dire, au tems des plus grandes horreurs dont ces montagnes ſont hériſſées, & il rentra en Pologne vers les Fêtes de Noël. Il trouva ſur les frontieres l'Armée de Lithuanie qui marchoit au ſecours de Vienne dès le mois de Juillet; étrange diſſonnance, lorſque dans un même Etat il y a deux Corps d'Armée qui n'obéiſſent pas au même Chef. La Reine attendoit ſon auguſte Epoux à Cracovie : la victoire & l'amour conjugal, en l'embraſſant, terminerent ſes allarmes.

Ainſi finit cette fameuſe campagne, le ſalut de Vienne & de l'Empire. Dans cette grande ſcène qui fixa les yeux de l'Europe & de l'Aſie, quelques-uns des premiers acteurs, au moment même de leurs ſervices, ou dans la ſuite, eurent à ſe plaindre de l'ingratitude de Leopold. Année 1683.

Il refuſa durement à l'Electeur de Saxe un honneur militaire pour un Prince de ſa Maiſon. Il abandonna le fils, Auguſte II. Roi de Pologne, aux armes triomphantes de Charles XII.

Sur la fin de ſon regne il penſoit à mettre au ban de l'Empire l'Electeur de Baviere; ſon Succeſſeur le fit.

Il ne voulut pas permettre que le premier Sénateur de Pologne, *Potoçki*, fît élever une Pyramide à ſon fils ſur le terrein de Vienne, que ce jeune Héros avoit arroſé de ſon ſang.

Nous avons vu avec quelle hauteur il traita le Roi de Pologne lui-même, qui venoit de lui rendre ſa Capitale. Il lui diſputa encore quel-

Année 1683. ques canons Turcs parmi le grand nombre que les Polonois avoient pris : ces braves gens ne purent obtenir des quartiers d'hyver dans un Pays qu'ils avoient ſauvé.

Rome dévouée aux Empereurs, toutes les fois que ſon intérêt le demande, entra dans l'ingratitude de Leopold. Innocent XI. né ſon ſujet, inſtitua une Fête, où l'on voyoit ſur un Drapeau la figure de l'Empereur & la ſienne : mais tout le monde ne parloit que de celle qu'on ne voyoit pas. La Reine Chriſtine, alors à Rome, écrivoit au Vainqueur " qu'il lui avoit fait ſentir „ pour la premiere fois la paſſion de „ l'envie ; qu'elle lui envioit le titre „ glorieux de Libérateur de la Chrétienté. „

La ſcène finit tragiquement du côté des Turcs. Le Kan des Tartares dépoſé, quatre Bachas ſacrifiés d'abord après la journée de Vienne, ne ſuffiſoient pas pour appaiſer les cris de l'Empire Othoman. Tekeli fut envoyé, les fers aux pieds & aux mains, à Conſtantinople.

Kara-Muſtapha, chargé principalement des malheurs publics, accuſé même d'avoir voulu ſe former dans Vienne & dans la Hongrie, un Empire indépendant du Sultan, reçut ſon Arrêt à Belgrade. La réſignation Muſulmane étonne toutes les Religions, excepté la Japonoiſe. Il eſt écrit dans l'Alcoran, qu'*il n'y a point de martyre plus glorieux que celui de mourir de la main, ou par l'ordre du Prince des Croyans*. Kara-Muſtapha ſe proſterna devant cet ordre de mort, le baiſa, embraſſa le Kiahia qui l'apportoit, tira de ſon ſein le Sceau de l'Empire qu'il remit à l'Aga des Janiſſaires, & tendit le cou à quatre bourreaux qui l'étranglerent. Sa tête fut portée à Conſtantinople. Que ceux que la faveur éleve jettent les yeux ſur ce Viſir, & qu'ils tremblent d'être heureux. Année 1683.

Tout le profit de l'expédition fut pour Leopold. La Pologne n'y gagna que de la gloire & un titre. Les Têtes couronnées, en lui écrivant, dans les interregnes, adreſſoient, *inclytæ Reipublicæ*, à la célébre République.

Année 1683. La Cour de Vienne ſur-tout étoit rigoureuſe ſur ce point. La République, depuis la journée de Vienne, eſt devenue *Séréniſſime*, mot vuide de ſens, qui ne vaut certainement pas la célébrité : mais les mots dans l'étiquette des Cours ſont au-deſſus des choſes.

Fin du ſixième Livre.



HISTOIRE DE JEAN SOBIESKI, *ROI DE POLOGNE.*

LIVRE VII.

JEAN paſſa l'hyver à Cracovie, où il reçut les félicitations de l'Europe. Mais aux yeux de la République il n'avoit rien fait, s'il ne reprenoit Kaminieck. C'étoit le vœu général dans toutes les Diètes. La conjoncture paroiſſoit favorable. Les Turcs étoient occupés en Hongrie avec les Année 1684.

Année 1684. Impériaux qui venoient de mettre le ſiege devant Bude; & il leur naiſſoit de nouveaux ennemis. Les Moſcovites & les Vénitiens demandoient à entrer dans la ligue. La Moſcovie avoit fait, en différens temps, des pertes conſidérables en ſe meſurant avec les forces Othomanes. Veniſe ſe plaignoit auſſi. Cette République qui, au commencement du cinquieme ſiecle, n'étoit qu'une retraite de Pêcheurs & de quelques fugitifs, avoit fondé ſa grandeur par terre & par mer ſur ſon commerce, & au temps des Croiſades, au lieu de ſe conſumer dans cette maladie épidémique, elle s'étoit enrichie par la conquête de l'Iſle de Candie, du Péloponèſe & des meilleurs pays de la Gréce. La Patrie des *Periclès*, des *Sophocle* & des *Platon* auroit pu recouvrer quelque luſtre: mais le Turc en chaſſant les Vénitiens, l'avoit replongée dans la barbarie. Un autre grief tout récent des Vénitiens, étoit que leurs vaiſſeaux, pendant le ſiege de Vienne, avoient été inſultés dans le Port de Conſtantinople. Ils eſpéroient donc,

ainſi que les Moſcovites, réparer leurs pertes, en s'alliant avec Jean, dont la conduite & la valeur paroiſſoient enchaîner les ſuccès. Leurs Ambaſſadeurs arrivés à Varſovie, traiterent avec lui, & en même tems avec l'Empereur qui ſembloit prédeſtiné à cueillir les principaux fruits de la ligue. Année 1684.

L'Armée Polonoiſe s'étoit affoiblie par ſes victoires. Le Grand-Général Jablonowski n'avoit rien oublié pour la rétablir: mais malgré ſes ſoins, elle reſtoit moins forte que dans la campagne de Vienne. Elle regrettoit encore le Petit-Général *Sieniawski*. Celui qui prit ſa place, André Potoçki, Caſtellan de Cracovie, la conſola. Ce premier perſonnage dans le Sénat, ſe diſpoſoit à devenir le premier dans l'Armée. Les Polonois joignirent les Lithuaniens ſur la fin de Juillet. Ceux-ci n'avoient plus à leur tête le Grand-Général Paç. La mort avoit fini ſon Généralat, & il laiſſoit à la Pologne des regrets que le Roi ne partageoit pas. On connoiſſoit d'autres *Paç*, parmi leſquels on au-

Année 1684. rolt pu lui choifir un fucceffeur; mais Jean avoit réfolu d'abaiffer cette Maifon. L'aîné des Sapieha fut revêtu du fuprême Commandement, & en même temps du Palatinat de Wilna.

Jean avoit toutes fortes de raifons apparentes pour fe difpenfer de faire cette campagne. Les travaux éclatans de la derniere & de tant d'autres, fembloient lui permettre un repos honorable. Le fuccès du fiége qu'on alloit former avec des forces médiocres, étoit très-incertain. Les Maîtres du monde choififfent ordinairement leur temps pour marcher à la gloire. Celle qui fe préfentoit, n'offroit rien d'affez éblouiffant. Ce n'étoit plus contre Mahomet en perfonne, comme en 1672, que Jean alloit combattre. Ce n'étoit pas même contre un Grand-Vifir, revêtu de toute la puiffance du Sultan. C'étoit contre un fimple Séraskier qui commandoit plus de Tartares que de Turcs. Un tel adverfaire ne flattoit point l'orgueil du Trône; & enfin le Roi pouvoit confier l'expédition au Grand-Général Jablonowski, dont il connoiffoit les talens, & qui auroit bien voulu faire quelque chofe fans fon Roi.

Année 1684.

Tous ces motifs ne purent le retenir dans les plaifirs de Varfovie. Il fe mit à la tête de l'Armée, & s'avança fur Jaflowiecz. C'étoit la feconde Ville de la Podolie, avant que les Turcs fe fuffent emparés de cette belle Province. Ils avoient brûlé la ville, ne confervant que le château, château de défenfe extrêmement maffif, compofé de huit groffes tours, fitué fur un rocher, dont la riviere de Janowf fait une prefqu'ifle. Au pied du rocher on voyoit une enceinte de murailles peu élevées, avec plufieurs tours quarrées de la même hauteur. Ce fut principalement la bombe qui emporta ce Fort, où il y avoit cinq cens trente Janiffaites & treize piéces de canon. Les objets hors de la vue groffiffent au gré de l'imagination. Le bruit de cet exploit retentit dans toute l'Europe. A peine en eût-on parlé, fans le grand appareil qui l'environnoit: toutes les forces de la République en mouve-

Année 1684. ment, la préſence du Roi & de ſa Cour ; la Reine elle-même, témoin de ce premier ſuccès, croyoit en partager la gloire. Son ame s'allumoit au feu guerrier de ſon époux. La campagne finit là pour elle.

Il s'agiſſoit de Kaminieck ; ce n'étoit plus un amuſement de Reine. Le Roi, continuant ſa marche, cotoya le Nieſter, dans le deſſein d'y jetter un pont, d'entrer dans la Moldavie, pour couper toute communication des Turcs avec Kaminiek, & d'hiverner dans cette Province, au cas que la Place fit toute la défenſe dont elle étoit capable. Ce projet, qui ôtoit à la Place tout moyen de ſe rafraîchir, l'auroit tenue bloquée pour la réduire à ſe rendre dans ſix mois ſans effuſion de ſang : manœuvre trop humaine pour être glorieuſe.

La grande diligence de l'ennemi dérangea tout le plan. A peine commençoit-on à travailler au pont, que vingt mille Turcs, & un plus grand nombre de Tartares parurent ſur l'autre bord du fleuve. Mahomet avoit perdu dans la campagne

de Vienne dix-ſept Bachas de mérite, il ne lui en reſtoit que trois de réputation. *Soliman* en étoit un ; né en Boſnie, Province qui nourrit des gens de tête, il cherchoit à ſe ſignaler pour monter au Viſiriat que la ſuite des événemens lui donna. Au premier bruit de la marche du Roi, il s'étoit avancé dans la Moldavie & la Valaquie, où les deux Cantacuzénes regnoient, *Démetrius* & *Serban*. On les avoient vûs Jouailliers à Conſtantinople, où un de leurs ancêtres avoit porté la Couronne impériale. Serban avoit des qualités, mais il entretenoit des correſpondances ſuſpectes avec Vienne & Moſcou : *je ſais tout*, lui dit Soliman, *tu ſeras obſervé*. L'autre, indigne de ſon nom, étoit un Prince foîble, ſans talens & peu propre à commander dans un tems de criſe ; il le dépoſa & donna la Couronne de Moldavie à Cantémir qu'il croyoit attaché aux intérêts de la porte ; c'étoit ce brave qui avoit ſauvé les Sultanes devant Kaminieck. Après cet arrangement il ſe préſentoit au Nieſter lorſqu'on l'en croyoit encore bien

Année 1684. éloigné, & cette célérité fut soutenue d'une contenance ferme.

Il ne fut pas possible de jetter un pont en sa présence. Les Tartares n'en eurent pas besoin pour venir aux Polonois. Cette Nation que rien n'arrête, qui vit de peu, & qui sait tout souffrir, seroit encore la plus rédoutable de la terre, si elle avoit la discpiline Européenne. Telle que elle est, on craint plus ses ravages que ses armes. La Hongrie, en ce moment, se trouvoit très-heureuse d'en être débarrassée. Ils envelopperent l'Armée Polonoise, en la harcelant de tout côtés, sans vouloir engager une action, aussi prompts à fuir qu'à se présenter, toujours prêts à repasser le fleuve, s'ils s'y trouvoient forcés.

On voyoit parmi eux une Horde qui se distinguoit par l'audace & l'acharnement; c'étoit de ces Tartares *Lipka* qui avoient vécu sous les Loix de la Pologne en Lithuanie, & qui étoient retournés à leur origine par la paix de Zurawno. Cet article du traité fut plus funeste à la Pologne, qu'il ne lui parut d'abord. Elle perdoit des cultivateurs

vateurs & des Soldats qu'elle avoit inquiétés sur la Religion Mahométane; car malgré la Loi de tolérance établie dans la République, il se trouve quelquefois des zélés puissans qui abusent de leur pouvoir. Les persécutés devinrent ses ennemis les plus dangereux. Ils joignirent la ruse à la haine & au courage. Habitués en Lithuanie depuis trois siécles, rien ne les distinguoit plus des Polonois. Ils en conservoient l'habillement, les armes & la langue. Ils n'avoient perdu que ce qui auroit pû servir à les faire reconnoître, cette laideur naturelle aux Tartares, ces petits yeux, ce nez écrasé, ce teint basané, fruits du climat d'où ils étoient sortis. Polonois en tout, excepté dans le cœur, ils avoient surpris le Fort *Mienzibow*, d'où ils étendoient leur course dans la Russie Noire. Ils se glissoient avec facilité dans les Villages, dans les Châteaux de la Noblesse, dans les Maisons Religieuses, faisoient partout des grands dégâts & beaucoup d'esclaves. L'occasion présente augmentoit leur ardeur. Ils entroient dans le camp Polonois de Année 1684.

Année 1684. nuit & quelquefois de jour; ils enlevoient des équipages, ils se mêloient aux Fourageurs & les sabroient. Il étoit défendu de leur faire quartier: mais on se trouvoit rarement dans le cas de cette sévérité.

Pendant cette petite guerre qui ne laissoit pas de fatiguer les Polonois, les Turcs, sur le bord opposé du fleuve, se contentoient d'empêcher le passage. Les deux Armées se regardoient sans décider. Un Tartare distingué qui avoit été autrefois à la Cour de Pologne pour traiter de la rançon de son frere, cria qu'il souhaitoit de voir encore le grand Roi. Jean fit répondre qu'il lui enverroit non-seulement une escorte, mais des ôtages. Le Tartare répliqua que sa seule parole valoit mieux que tous les ôtages, & qu'il viendroit le lendemain. On a ignoré ce qui rompit cette entrevue.

Cependant Kaminieck, l'objet de cette campagne, restoit à couvert; & l'Armée Polonoise souffroit beaucoup dans un pays entierement désert. Lorsque Cuprogli, en 1672, avoit conqnis la Podolie, Province si belle & si féconde alors, il avoit permis aux Polonois de se retirer avec tout ce qu'ils pourroient emporter avec eux. Ce n'étoit pas un ordre; mais il ne vouloit point de mécontens sous les loix de la Porte. La Noblesse, le Clergé, & les Maisons Religieuses, donnerent l'exemple de la retraite; le peuple suivit: conduite peu sage pour une Province qui pouvoit espérer de rentrer un jour sous la domination Polonoise. Les Vainqueurs brûlerent donc les Villes & les Villages désormais inutiles, & toute la Podolie n'existoit plus que dans la seule Ville de Kaminieck. Un seul terrein cultivé s'étendoit l'espace de trois lieues, depuis les glacis de la place jusqu'aux ruines de Zwanieck, Ville autrefois considérable. L'Armée Polonoise consomma tout ce qu'elle put; le feu détruisit le reste jusqu'aux portes de Kaminieck. C'étoit faire du mal à l'ennemi: mais ce n'étoit pas le soumettre.

Un siége en forme d'une Place aussi forte, où il y avoit une garnison de dix mille hommes, & en

Année 1684. présence d'une Armée supérieure, devenoit impossible.

Jean voulut du moins élever une citadelle contre Kaminieck pour en préparer la chûte dans un tems plus favorable. Il choisit à une lieue de distance, un rocher isolé, baigné par la même riviere qui passe à Kaminieck, & peu éloigné du Niester. Il occupa son Infanterie & ses Dragons à le fortifier. Les Turcs ne virent pas ces travaux d'un œil tranquille; ils passerent le Niester pour les troubler. C'est ce que Jean souhaitoit, dans l'espérance d'amener une bataille, mais le Séraskier n'étoit pas de cet avis. Il se contenta d'escarmoucher sans cesse avec la Cavalerie Polonoise. Jean alloit souvent à lui : mais le Séraskier se retiroit incontinent sous le canon de la Place. Le Fort de la Trinité, (ce fut le nom de l'ouvrage qui s'élevoit,) s'acheva en six semaines. Ce Fort où l'on mit une garnison, incommoda beaucoup la Place tout le tems qu'elle resta encore au pouvoir de l'ennemi. Elle ne pouvoit plus recevoir ses convois qu'en tirant le sabre.

La saison s'avançoit. Jean prit le parti de se rapprocher de Léopol où la Reine l'attendoit; mais en se retirant, toujours assiégés par les Tartares, il tâcha de les attirer dans quelque piége où il pût les battre. Il les tenoit dans une gorge : mais les Généraux objecterent la fatigue de la marche & l'approche de la nuit. Ils proposerent un Conseil de Guerre au moment précieux qu'il falloit charger. Quelque grand qu'un Roi de Pologne soit dans la Guerre, il n'y est jamais absolu. Les Tartares échapperent, & frémissant du danger qu'ils avoient couru, ils ralentirent leur poursuite. Année 1684.

Cette campagne des Armées Chrétiennes ne ressembloit pas à la précédente qui avoit été couronnée par la Victoire. Les Moscovites & les Vénitiens n'avoient encore rien tenté, & tandis que les Polonois manquoient Kaminieck, les Impériaux levoient le siége de Bude, après y avoir perdu vingt-huit mille hommes & cinq cents des meilleurs Officiers. Les assiégés, au milieu de leur joye, pleuroient leur

Année 1684. Gouverneur tué ſur la brêche, ce jeune Bacha qui avoit eu la gloire ſinguliere de battre le Roi Jean dans la plaine de Barcan. Il y avoit un mois que le ſiége étoit levé, lorſque Valſtein, Ambaſſadeur de Vienne, débitoit à la Cour de Pologne qu'on avoit ſeulement renvoyé les malades & les bleſſés, fauſſe politique qui ſe démaſque bien vîte, & qui ne ſert communément qu'à ôter la confiance des Alliés pour la ſuite d'une guerre. Le Duc de Lorraine & le Roi Jean venoient d'apprendre qu'avec de grands talens, on n'eſt pas toujours heureux; c'étoit le Viſir *Ibrahim* & le Séraskier de l'Armée de Kaminieck, *Soliman*, qui emportoient toute la gloire de cette campagne. Ce dernier préférant la prudence à l'éclat des batailles, avoit barré tous les projets de Jean.

Si on ſe rappelle que Kaminieck, outre le droit de conquête, droit ſi ſacré dans le code des Souverains, avoit encore été aſſurée aux Turcs par le traité de Zurawno, on ſent que la juſtice étoit de leur côté. Le ſuccès y fut auſſi; exemple ſur

lequel on ne doit pas toujours compter. Année 1684.

Jean, peu content de ſon expédition, penſa du moins à faire jouir la Pologne des biens de la paix, au milieu d'une guerre dont on ne prévoyoit pas la fin. Au lieu d'aller aux amuſemens de la capitale, il n'abandonna plus les frontrieres; & pendant qu'il contenoit les Tartares, milice toujours prête aux incurſions, le Noble jouiſſoit de ſa fortune, le Marchand faiſoit ſon commerce, les terres étoient cultivées, & le Payſan vivoit. La Cour regrettant peut-être les délices de Varſovie, tâchoit de ſe conformer au Prince dans cette vie guerriere. Les Ambaſſadeurs le trouvoient toujours botté. Il en arriva un ſous un habit Religieux. Un Religieux, ſujet peu digne de l'Hiſtoire, peut cependant y trouver place, lorſqu'il entre dans les affaires d'Etat. C'étoit le Jéſuite *Votà*, Savoyard de naiſſance, Autrichien d'inclination. Sans avoir le caractère d'Ambaſſadeur, il en apportoit l'eſprit. Il ſe couvroit du titre ſpécieux de Miſ-

Année 1684. sionnaire député par l'Empereur en Moscovie pour la réunion des Schismatiques. Il en revenoit, en disant que le Czar n'avoit pas voulu écouter la premiere ouverture : mais qu'il se flattoit que le Ciel lui désilleroit les yeux dans un autre voyage. On eût dit qu'il ne faisoit que passer à la Cour de Pologne. Il étoit tout propre à s'y faire retenir.

Les Rois qui regnent ont besoin de délassement plus que les Sujets. Jean n'avoit pas le talent de s'amuser des historiettes de Cour, ni de ce jargon élégant qui se joue sur des riens, en laissant l'ame toujours vuide. Il falloit à la sienne des nourritures substantielles. Au milieu des travaux de la guerre, il aimoit les Arts de la paix, la Musique, la Peinture, la Poësie, l'Eloquence. La Pologne peut-être auroit eu des *Lully*, des *le Brun*, des *Corneilles* & des *Bossuet*, si son regne avoit été moins agité de factions & de guerres. Il se reposoit dans le sein de l'Histoire & des Sciences. En lisant, il avoit toujours le crayon à

la main, & tous ses coups de crayon sur les marges étoient autant de traits de génie ou des remarques utiles. Qu'on me cite un grand homme qui n'ait pas aimé & protégé les Lettres, on l'aura trouvé dans les annales des Tartares ou des Goths. Parlant cinq à six langues dès sa jeunesse, il avoit encore appris l'Espagnol à cinquante ans. Tant de discours qu'il faisoit au Sénat ou dans les Diètes, la plûpart étoient en Latin, & le moyen dont on se servit pour engager Charles XII. enfant, à l'apprendre, fut de lui dire que le Héros de la Pologne le sçavoit. Année 1684.

Le Jésuite Vota, comme lui, outre les langues savantes, s'énonçoit facilement en François, en Allemand & en Italien. La Philosophie ancienne & moderne, la connoissance des tems, des lieux, & des Empires, les Religions, les Généalogies, mille anecdotes piquantes, gravées dans une mémoire heureuse, tout cela à quoi l'on fait peu d'attention dans la plûpart des Cours, le rendoit intéressant aux yeux d'un

Année 1684. Prince éclairé. Léopold avoit voulu le donner pour précepteur à son fils, l'Archiduc Joseph: mais il l'avoit jugé plus nécessaire dans la négociation. Jean, mécontent de la Cour de Vienne, se refroidissoit dans la ligue; il falloit l'y conserver. C'étoit le véritable objet de la mission du Jésuite: succès plus facile que la conversion des Russes. Un Négociateur sans caractère a les coudées bien plus franches. Vota n'exigeoit rien & se prêtoit à tout, même aux plaisanteries des Courtisans. Avide du commerce des Grands & de leurs caresses, il ne paroissoit point fâché lorsqu'elles lui manquoient. Avide sur-tout de la confiance du Maître qui devenoit sujet à des insomnies, on l'a vû cent fois coucher sur le parquet d'une antichambre pour être toujours à portée de charmer ses ennuis. Souple & instruit, nourri dans la politique Italienne, savant dans les manéges du Négociateur, il apportoit des talens. Il commença par être agréable, il finit par se rendre nécessaire au point que les Ambas-

sadeurs & les Ministres de Pologne ne perçoient dans le Cabinet de Jean que lorsqu'il leur en ouvroit la porte. Le Grand Chambellan même qui, sans être en Pologne une des six grandes charges, a la belle prérogative d'entrer à toute heure, n'entroit plus avec la même facilité. Rien n'irrite plus les Grands, & ne jette plus de mépris sur le gouvernement, que lorsqu'on voit le Cloître en crédit à la Cour. Un Palatin, Martin Matczinski, fit faire un tableau qui représentoit une longue Procession, dont la marche étoit fermée par un Jésuite qui battoit la mesure. Ce Religieux étoit suivi d'un Roi: deux autres Jésuites tenoient devant lui un Livre de Musique sur lequel il paroissoit fort attentif. Année 1684.

Vota n'indisposoit pas seulement les Polonois. Il donna des ombrages à Versailles; car si Léopold vouloit retenir Jean dans la ligue, Louis XIV. aspiroit à l'en détacher. Le Marquis de Béthune arriva, non plus avec le titre d'Ambassadeur, comme autrefois, mais sous prétexte

Année 1684. de venir faire sa cour à la Reine sa belle-sœur. Il venoit pour détruire ce que le Jésuite édifioit.

Il y avoit long-tems que la Pologne n'avoit vû la Cour de ses Rois aussi brillante : des Seigneurs étrangers qui voyageoient pour la connoître, des Ambassadeurs extraordinaires qui venoient former des alliances, de jeunes Princes qui vouloient apprendre la guerre sous un Héros, des Savans même qui cherchent toujours les Rois instruits. Jean étoit digne de les entendre : c'étoit sur tout à sa table. Il aimoit tous les plaisirs de la société, mais assaisonnés par la saine Philosophie, sans laquelle la société n'a point de charmes durables. L'instruction en tout genre avoit coûté à Jean beaucoup d'application, de réflexions & de veilles. Il en cueilloit les fruits dont la douceur étoit souvent mêlée d'amertume. C'est la condition des choses humaines, quel que soit le rôle que l'on joue.

Année 1685. La Diète dont je vais rendre compte, l'aigrit à l'excès. Il l'indiqua à Varsovie pour le mois de Fe-

vrier. La Loi la vouloit à Grodno en Lithuanie. Jean avoit expliqué dans les Universaux la raison de cette infraction, fondée sur le grand éloignement de Grodno aux frontieres, où il seroit impossible d'arriver à tems pour entrer en campagne. Les Lithuaniens peu touchés de cette raison, s'assemblerent entr'eux à Grodno, créerent un Sénat & une Chambre des Nonces, tandis que les Polonois se rendoient à Varsovie. Ce schisme pouvoit déchirer la République. Il y eut un mois de négociation. Jean fit proposer a l'assemblée de Grodno de faire élire un Lithuanien pour Maréchal de la Diète ; & de donner le nom de Diète de Grodno au Conseil de la Nation tenu à Varsovie. Les Lithuaniens consentirent. C'est ainsi que la politique concilie quelquefois les hommes par des mots en place des choses. Année 1685.

La Diète de Grodno s'ouvrit donc à Varsovie, mais la paix n'y regna pas. Le Grand Chancelier de Lithuanie, *Paç*, étoit mort depuis peu.

Année 1685. Un autre Paç (*a*), qui avoit déjà vû le Grand-Généralat ſortir de ſa Maiſon pour honorer celle des *Sapieha*, s'étoit flatté du moins d'obtenir cette autre dépouille. Il eſt vrai que Jean qui commençoit à craindre de trop élever les Sapieha les avoit oubliés en cette occaſion : mais ce n'étoit point en faveur de Paç. Il avoit nommé à cette place éminente *Oginski*, Palatin de Troki ; & cela dans un Conſeil Privé à Javorow, lieu de plaiſance qui lui appartenoit dans la Ruſſie Rouge. Cette nomination étoit illégale. Elle auroit dû ſe faire en pleine Diète ; uſage ſalutaire, parce qu'un Roi craint bien plus de faire un mauvais choix en face de la Nation, que vis-à-vis de ſes Complaiſans & de ſes Miniſtres.

Cette diſcuſſion fermenta parmi les Lithuaniens. Les uns rejettant Oginski, demandoient un autre Chancelier. Tous vouloient du moins

(*a*) Paul-Michel, Staroſte de Samogitie, le ſeul Staroſte qui ait place au Sénat.

une nouvelle nomination du même ; & qu'il prêtât ſerment à la Diète, afin de conſerver le reſpect qui étoit dû à la Loi. Paç comme le plus intéreſſé, fut le plus véhément. Son éloquence fut ſi audacieuſe, que le Roi s'oubliant encore plus que lui, porta la main ſur la poignée de ſon ſabre, & le tirant à moitié, lui dit : *Ne m'obligez pas à vous faire ſentir la peſanteur de mon bras.* Paç, le moins patient des hommes & le plus haut, répondit par un geſte pareil, qu'il accompagna de ces paroles : *Souvenez-vous qu'au tems de notre égalité vous avez ſenti vous-même ce que je ſavois faire en ce genre.* Réponſe qui faiſoit alluſion à un combat ſingulier où ils s'étoient meſurés dans leur jeuneſſe, ou peut-être à quelque Diétine où ils avoient argumenté à coups de ſabre. Année 1685.

Quand on ſe repréſente cette ſcène publique entre le Roi & le ſujet, on frémit de l'audace du ſujet : malheur aux Nations libres qui ne ſavent pas diſtinguer la liberté de la licence !

La Séance continua ; & toujours

Année 1685. dans la même obstination des esprits contre la volonté du Roi. Il eût bien voulu ne s'être pas tant avancé. On lui opposoit le bouclier de la Loi avec lequel il avoit fait reculer autrefois le Roi Michel son prédécesseur: mais emporté par le pouvoir Souverain, il ne pouvoit se résoudre à reculer lui-même. Ce n'est pas qu'il ne connût les Loix, & ordinairement il les respectoit. C'étoit la Reine qui, abusant de la tendresse conjugale, l'avoit jetté dans ce précipice. Elle imagina un moyen de l'en tirer. Elle fit demander aux Nonces Lithuaniens par quelle autorité leurs Diétines préliminaires à la Diète avoient été convoquées; & comme ils ne purent disconvenir que c'étoit par l'autorité de ce même Grand-Chancelier dont ils contestoient la nomination, on leur intima qu'ils n'étoient pas Nonces si ce Magistrat, n'étoit pas légitime. Les Nonces vouloient rester Nonces. Quand on prend les hommes par leur intérêt, on est sûr de réussir. La contestation alloit finir à la satisfaction du Roi: mais Oginski

saisissant ce moment où les volontés se rapprochoient, voulut, pour rendre sa nomination plus stable, prêter un nouveau serment à la République; ce qui déplut à la Cour. Année 1685.

La Reine montra encore dans cette Diète, ce que peut la ruse où la force manque. La charge de Vice-Chancelier du Royaume étoit vacante; elle vouloit en revêtir l'Evêque de Varmie (*a*), *Radziowski*, parent du Roi. Les deux places étoient incompatibles, selon les Loix. Elle fit déclarer l'Evêché vacant; & Radziowski, quelques jours après, se retrouva Evêque de Varmie & Vice-Chancelier. La Loi étoit éludée. Mais tout cela indisposoit une Nation qui aime mieux ses Loix que ses Rois. Au reste, la place dont il étoit question, seroit à peine regardée par un homme de qualité

(*a*) Varmie est une Province enclavée dans la Prusse. La Ville Episcopale est Hiersberg. L'Evêque prend le nom de la Province dont il est Prince Souverain, comme chef du Chapitre dans lequel réside la Souveraineté.

Année 1685. dans d'autres Etats de l'Europe. Radziowski étoit cependant proche parent du Roi ; c'eſt qu'en Pologne tout ce qui a rapport à la grande adminiſtration publique n'eſt au-deſſous de perſonne.

Il y avoit une négociation épineuſe avec la France qu'il falloit enfin terminer. Son Ambaſſadeur en Pologne, le Marquis de Vitry, avoit été inſulté dans ſon Hôtel. Des Domeſtiques qu'on voulut faire paſſer pour yvres, (ils l'étoient peut-être) y avoient tiré quelques coups de piſtolet. Jean ne ſe preſſoit pas de réparer l'outrage. Louis XIV. qui, pour de pareilles inſultes, avoit obligé l'Eſpagne, Rome, & la République de Gènes à des ſatisfactions ſolemnelles, en vouloit une de la Pologne. Le Marquis de Béthune, chargé ſecrettement de la pourſuivre, eut beaucoup à travailler. Il avoit affaire à des Républicains. Point de Grand qui voulût ſe prêter au perſonnage de l'excuſe. Il s'en trouva un enfin. Ce fut le Grand-Chancelier de la Couronne, *Wielopolsky*, qui avoit épouſé une

Sœur de la Reine. Il fut reçu à Fontainebleau avec pompe, comblé de marques d'eſtime, & il emporta dans ſa Patrie le portrait du Monarque François enrichi de diamans. Tout cela donnoit du goût pour l'excuſe à quelques Particuliers : mais la République ſe croyoit humiliée. Année 1685.

La campagne qui s'ouvroit, fit diverſion à ce mécontentement. Jean dans un Conſeil reprit le projet de l'année précédenme ; c'eſt-à-dire, d'entrer dans la Moldavie pour forcer le Hoſpodar à ſe déclarer en faveur de la Pologne, & ſe ſervir avantageuſemenr de lui pour ſoumettre Kaminieck. Le recouvrement de ce boulevard auroit fait oublier à la Nation tous les maux d'une guerre ſi longue. L'Armée s'aſſembloit déjà. Une maladie arrêta le Roi. La Cour de Vienne y trouva du myſtère. Elle crut que le Marquis de Béthune l'emportoit ſur ſon Jéſuite ; & que Jean vouloit rendre ſa diverſion moins redoutable aux Turcs en ne ſe mettant pas à la tête des troupes. Vienne ſe trompa, la maladie étoit réelle.

Année 1685. Le Grand-Général Jablonowski se chargea volontiers des événemens ; car toutes les fois qu'un Roi, tel que Jean, commandoit, il étoit tout naturel à l'Europe de ne voir que lui, & les Généraux s'étoient plaints plus d'une fois qu'il leur ôtoit tout l'honneur des expéditions.

Tandis que l'Armée marchoit, Jean reçut une nouvelle qui le consterna. L'Archiducheſſe promiſe par Léopold au Prince Jacques, épouſoit L'Electeur de Baviere ; & il auguroit de-là ce qu'il devoit attendre de l'autre promeſſe qui regardoit l'aſſurance de la Couronne de Pologne dans ſa Maiſon par les intrigues, l'argent & la puiſſance de la Cour de Vienne. Naturellement vif & bouillant il ſe fit violence pour diſſimuler juſqu'à la fin de la campagne, & prendre ſon parti ſelon le tems. Jablonowski avoit dans ſon Armée quelques François qui venoient apprendre le métier de la Guerre. Le Marquis de Souvré, ſecond fils de M. de Louvois, en étoit un. L'apprentiſſage fut dur. Le Grand-Général, au lieu de ten-

ter le paſſage du Nieſter à la hauteur de Choczin, comme le Roi avoit fait dans la campagne derniere, ſans y pouvoir réuſſir, paſſa le fleuve en remontant vers la ſource à Halicz (a) ; & il entra par la Pokucie dans la Bucovine, forêt de trente lieues de longueur ſur autant de largeur, depuis les monts Carpates, juſqu'au Nieſter. Avant les guerres des Turcs & des Polonois, elle étoit peuplée & cultivée dans les vuides que l'on voit encore. Si on y joint la Pokucie & la Podolie, Provinces limitrophes, on a près de cent lieues de ruines, monumens déplorables de la fureur des hommes qui ne peuvent ſe ſouffrir ſur une terre où ils ont ſi peu de tems à reſter. Une branche détachée des Carpates s'avance dans la Bucovine & y verſe des eaux abondantes. Les rivieres, les marais & la montagne y forment des défilés extrêmement difficiles.

(a) Cette Ville autrefois conſidérable & Capitale du Royaume d'Halicz, eſt à préſent très petite avec un Château fort ſur le Fleuve.

Année 1685. L'Armée avoit déjà franchi les deux tiers de la forêt, & campoit ſur un terrein découvert, lorſque les coureurs vinrent annoncer que l'ennemi paroiſſoit. On entendit bientôt les gros tambours des Janiſſaires, doubles des nôtres en tout ſens. Ils les battent par les deux bouts de la main droite avec la baguette ordinaire, & de la gauche avec une houſſine. Des jeunes gens accompagnent avec deux eſpeces d'aſſiete d'un métal fort ſonore, qu'ils frappent en cadence l'une contre l'autre. Ce mélange forme un bruit de guerre très-éclatant.

Les deux Armées ſe mirent en bataille, un défilé entre deux. La partie n'étoit pas égale. Quarante mille Turcs & autant de Tartares devoient écraſer trente mille Polonois. Ceux-ci n'oſoient paſſer le défilé devant cette multitude ; mais ils ſouhaitoient qu'elle le paſsât pour en venir aux mains. Le Séraskier Soliman avoit un autre projet. Il éleva des redoutes ſur le bord du défilé avec des lignes pour joindre les ouvrages. Il détacha trente mille

Tartares pour s'emparer des derrieres par où les Polonois pouvoient ſe retirer. Des abbatis d'arbres embarraſſerent tous ces paſſages déjà très-difficiles par eux-mêmes. Les Tartares s'étoient dérobés inſenſiblement à la faveur des bois & de la nuit ; en ſorte que les Polonois ne s'apperçurent de leur ſituation qu'au moment du déſeſpoir. Une Armée en face, une autre derriere, une riviere bordée de rochers ſur la droite, [le Pruth], des marais & un côteau fort élevé ſur la gauche, côteau que l'ennemi occcupoit : c'étoient des *Fourches Caudines* où Soliman comptoit bien les faire paſſer ſous le joug. Chaque jour conſumoit les vivres & augmentoit la terreur. Quelques Soldats encore plus effrayés que les autres, paſſerent le Pruth, gagnerent à toutes jambes la frontiere, où ils répandirent l'allarme, en criant que tout étoit perdu. La conſternation fut générale. On voyoit déjà les Tartares où ils n'étoient pas. Les habitans de la campagne ſe ſauvoient dans les villes, & les villes s'atten-

Année 1685.

doient à être forcées. Ce bruit grossissant comme un torrent, parvint jusqu'au Roi qui rétablissoit sa santé à Zolkiew, non loin de la frontiere. Encore foible il se mit à la tête de la Noblesse des Provinces voisines & de quelques troupes Lithuaniennes qui, venant de fort loin, n'avoient pu joindre l'Armée. Il n'eut pas le temps d'arriver à la catastrophe.

Jablonowski, après quinze jours, sentant encore plus toute l'horreur de sa situation, tant de braves gens qui n'avoient à choisir que la mort ou l'esclavage; sa Patrie sans Armée, son nom sans gloire, fit un mouvement qui mit un grand bois entre l'ennemi & lui. Ce n'étoit encore rien. Dans cette nouvelle position, il imagina une retraite qui paroissoit impraticable. Il avoit à dos un bois d'aunes, dont le fond étoit un marais tout propre à engloutir hommes & chevaux. Il fit prendre la coignée; les arbres tomberent à côté les uns des autres, les branchages par-dessus; deux ponts s'établirent à passer cinq charriots de front. Les

Année 1685.

Les équipages commencerent à défiler à l'entrée de la nuit du 8 au 9 Octobre. La Cavalerie les suivit de près. Il n'en restoit que quinze escadrons à passer lorsque le jour parut. L'Infanterie & les Dragons avec une partie du canon, fermoient la retraite. Cette arriere-garde étoit commandée par un homme qu'on ne surprenoit jamais. C'étoit Konski, ce Général d'Artillerie que la bataille de Vienne avoit déjà tant illustré. Il avoit tenu son Infanterie & ses Dragons en bataille toute la nuit.

Les Turcs déboucherent du grand bois qui faisoit face aux Polonois. Ce fut d'abord de la Cavalerie qui vint charger avec son impétuosité ordinaire; mais elle fut si maltraitée qu'elle rentra dans le bois pour laisser le champ de bataille à d'autres escadrons tout frais. Ces charges de Cavalerie, réiterées dix à douze fois, se succédoient si rapidement, qu'à peine les Polonois avoient-ils le temps de recharger. Les hommes & les chevaux tomboient de part & d'autre, & le carnage ne faisoit que

Année 1685. commencer. Les combattans avoient peut-être besoin d'une ame plus ferme que dans un pays découvert. L'éloignement des terres habitées, la forêt qui obscurcissoit le jour, les cris des Tartares & des Turcs mêlés au bruit du canon, que la nature du lieu enfloit & multiplioit, tout redoubloit l'horreur de cette vaste solitude où les bêtes sauvages étoient moins cruelles que les hommes.

Il y eut quelques minutes d'inaction. Les Janissaires qui n'avoient pas encore combattu, se flattoient de terminer en se baignant dans le sang. La Cavalerie qui les soutenoit, frémissoit de tant de résistance de la part d'une petite troupe. C'est ici où les Polonois invoquerent le désespoir, souvent plus actif que la gloire même. L'arme à feu n'étoit plus comptée. Le sabre du côté des Turcs & la hache-d'armes dans les mains Polonoises, alloient décider. La Cavalerie de la République, comme celle de toutes les Nations, se sert du sabre. L'Infanterie & les Dragons se battoient avec la hache-

d'armes : les Romains en faisoient usage; fer extrêmement tranchant, avec un manche long de cinq pieds : non-seulement tranchant, mais pointant. Jamais peut-être on inventa une arme plus meurtriere dans une mêlée. Le Soldat s'en servant à deux mains, faisoit sauter autant de bras & de têtes qu'il en pouvoit atteindre. La tête même d'un cheval se partageoit sous le coup. On dit que dans la fameuse victoire que *Procope le rasé*, successeur de Zisca, gagna contre l'Empereur Sigismond au quinzieme siecle, ses Soldats se servirent de ces sortes de haches, nouveauté qui leur donna la victoire. Ce fut aussi avec cette arme que les Polonois triompherent. Il y eut de part & d'autre autant de fureur que de bravoure : plus de conduite du côté des Polonois. Les Janissaires, perdant plus qu'eux, furent enfin obligés de regagner le bois, & le combat finit. Onze à douze mille hommes s'étoient battus pendant dix heures contre quarante mille. Année 1685.

Sans parler du courage, trois choses avoient sauvé la petite Armée.

Année 1685. D'abord le terrein qui ne permit pas aux Turcs de présenter un front plus étendu que celui des Polonois : ensuite la mal-adresse du Général de l'Artillerie Turque, qui, au lieu d'amener son canon sur le bord du bois d'où il auroit foudroyé l'ennemi, s'avisa de le placer sur un côteau fort élevé. Le canon pointé du haut en bas, si le boulet touchoit, il entroit d'abord en terre & ne faisoit aucun bond; mais ces avantages devenoient inutiles, sans la capacité de Konski. Il avoit couvert ses bataillons de chevaux-de-frise; il s'étoit fait un rempart de charriots; il avoit placé son canon au point du plus grand effet. Tous les Corps se soutenoient les uns les autres, comme les bastions d'une forteresse mobile. On eût dit que toute cette arriere-garde n'étoit qu'un seul bataillon qui faisoit des évolutions dans un camp de plaisir. Le peu de Cavalerie qui se trouvoit-la, sans être sous ses ordres, s'y livra d'aussi bonne grace que l'Infanterie & les Dragons. Jamais personne n'eut une valeur plus froide. L'Officier

& le Soldat lui crioient de se ménager pour le salut général : *Je ne suis pas blessé*, répondoit-il, *& j'en vois parmi vous qui combattent avec des blessures*. Cette journée laissa dans la Nation une si haute idée de lui, qu'à la mort du Roi *Jean*, elle le mit au rang des Candidats pour le Trône, où ses vertus civiles le portoient aussi. Il se contenta de vivre & de mourir premier Sénateur. Les lauriers dont il venoit de se couronner ne se flêtriront jamais. Année 1685.

La nuit approchoit. L'ennemi ne reparoissant plus, la retraite s'acheva. On rejoignit la Cavalerie qui pendant toute l'action, s'étoit tenue en bataille dans une petite plaine au-delà du bois d'aunes. Toujours exposée à être attaquée par les Tartares qui l'observoient. Au reste, si Konski avoit l'honneur de cette fameuse retraite, Jablonowski avoit celui de l'avoir imaginée, lorsqu'elle paroissoit impossible.

L'Armée en se retirant trouva d'abord devant elle ce fossé si connu, que l'Empereur Trajan fit creuser

Année 1685. lorsqu'il soumit les Daces (*a*). L'ouvrage s'étend depuis les Carpates jusqu'au Niester, en traversant la Bucovine. C'étoit une borne de l'Empire Romain du côté des Sarmates, & Trajan sembloit dire à ses Successeurs : *Ne la passez pas.*

A peine fut-on au-delà, que l'ennemi reparut, comme pour tenter une action décisive. Les Polonois, encouragés par le succès, revinrent au fossé, & se formerent en bataille. Ils n'eurent à essuyer que du canon, auquel ils répondirent par le leur. Tous les jours que l'on employa encore à sortir de la Bucovine ressemblerent, ou peu s'en fallut, à celui-là. On alloit de défilé en défilé, suivi, harcelé sans cesse, mais sans être battu. La fin de la forêt termina la poursuite.

Néanmoins Jablonowski tint encore la campagne pendant trois semaines pour empêcher les incursions des Tartares qui durent être fort

(*a*) Aujourd'hui Hongrois, Valaques & Moldaves.

mécontens. Le butin est l'unique solde qu'ils reçoivent du Grand-Seigneur ; ils retournerent les mains vuides pour être traités par leurs femmes de lâches, d'hommes efféminés & indignes de porter les armes : humiliation domestique qu'ils redoutent plus que les dangers de la guerre. Année 1685.

Les Armes Polonoises remportoient beaucoup de gloire : mais nul avantage. Le Moldave n'étoit point soumis. Kaminieck restoit aux Turcs. Tout l'objet de l'armement étoit manqué.

Il n'en alloit pas de même des autres Puissances de la Ligue Chrétienne : tandis que la Pologne occupoit une partie des forces Othomanes, le célébre *Francesco Morosini* attaquoit l'ennemi commun dans la Gréce. On l'avoit accusé en plein Sénat d'avoir trahi Venise, en capitulant pour la ville de Candie. Ces accusations, quelquefois injustes, conservoient les Grecs & les Romains dans la vertu. L'accusé avoit été défendu avec véhémence, & il se justigoit encore mieux en pre-

Année 1685. nant la Morée, ce pays autrefois si fameux sous le nom de Péloponèse, lorsque Corinthe, Argos, Sparte produisoient des hommes. Venise, à l'imitation des vrais Romains, appella son Héros *le Péloponésiaque.*

Vienne gagnoit encore plus que Venise. Le Duc de Lorraine avoit battu devant Strigonie le Visir Ibrahim, Général d'un plus grand mérite que son prédécesseur Kara-Mustapha, sans être plus heureux. Neuhausel, l'un des boulevarts de l'Empire Turc en Hongrie, fut emporté d'assaut. Il s'y passa des excès de barbarie que les Turcs reprocheront éternellement aux Chrétiens. De toute cette malheureuse ville il ne resta qu'une trentaine de Janissaires qui s'étoient cachés lorsqu'ils virent que tout étoit perdu. Le Kiaïa qui les commandoit fut mené à Vienne, où après avoir tenté sans succès de forcer sa garde, il se tua d'un coup de pistolet. Sur la fin de l'assaut, que la Ville ne repoussoit plus, on n'épargna pas même les Esclaves Chrétiens que les Assiegés avoient

forcés à prendre les armes. Les premiers Guerriers qui s'aviserent d'avaler leur or ont occasionné bien des forfaits pour la suite des siecles. Année 1685.
On voyoit les femmes de l'Armée Allemande éventrer des Turcs encore palpitans pour chercher la fortune dans leurs entrailles. Des Princes François (*a*), qui s'étoient échappés de la Cour de Louis XIV. pour faire cette campagne, en remporterent autant d'horreur que de gloire. L'Abbé de Savoie, qui renonçoit à la France, ne revint pas avec eux. Il commençoit alors cette belle carriere qui l'a immortalisé sous le nom de Prince Eugene.

Jean achevoit de rétablir sa santé à Zolkiew, non en s'abandonnant à ces ménagemens outrés qui entretiennent la foiblesse; mais en se livrant à l'exercice de la chasse. On a toujours dit que la chasse est l'image de la guerre. Cette image en Europe est assez généralement pe-

(*a*) Les Princes de Conti, de la Roche-sur-Yon, & de Turenne celui qui fut tué à la bataille de Steinkerque.

Année 1685. tite. La Pologne l'aggrandit à l'exemple de l'Asie, où les Souverains chassent avec une Armée. Jean entretenoit cinq cens Janissaires, vrais Turcs, pris dans les combats, conservant leurs armes & leurs vêtemens. On leur marquoit une enceinte dans une forêt; ils tendoient les filets en laissant une ouverture qui répondoit à la plaine. Des chiens tenus en lesse formoient un croissant à une assez grande distance. Derriere eux, le Roi, les Veneurs & les curieux décrivoient une même ligne. Le signal donné, d'autres chiens perçoient dans la forêt & chassoient indifféremment tout ce qui se rencontroit. Bien-tôt on voyoit sortir des cerfs, des élants, des *aurox*, taureaux sauvages d'une beauté, d'une force & d'une fierté singuliere, des loups-cerviers, des sangliers, des ours, & chaque espece de chiens attaquoit la bête qui lui étoit propre. La bête ne pouvoit ni rentrer dans la forêt, ni s'arrêter aux filets, parce que les Janissaires y veilloient. Les Veneurs ne se mêloient du combat que lorsque les chiens étoient

trop foibles. Cette multitude d'hommes, de chevaux, de chiens & d'animaux sauvages, le bruit des cors, la variété des combats, tout cet appareil de guerre, orné d'une magnificence convenable, étonnoit les curieux du Midi; & la République ne murmuroit point de cette dépense, parce qu'elle n'étoit point à sa charge. Année 1685.

La chasse ne fut pas le seul amusement du Prince. Comme la Nation ne s'assembloit pas cette année, & qu'il étoit incertain si elle reprendroit les armes, il avoit du loisir. Année 1686. Une Nation jouit, lorsqu'un Roi laborieux se délasse. Il se livra au plaisir de bâtir. Il choisit une situation charmante sur les bords de la Vistule, à deux lieues de Varsovie. Villanow sortit de terre, & l'Architecture de l'Italie vint embellir le Nord. Jean se plaisoit à voir élever cet édifice, sans oublier son ressentiment contre Leopold. Il éclata, prêt à quitter la ligue. Leopold sentit qu'il falloit lui présenter quelque nouvel appas pour l'y retenir. Il lui fit proposer la conquête de la Mol-

Année 1686. davie & de la Valaquie, pour en mettre la Souveraineté dans sa Maison, lui promettant un Corps de Troupes Allemandes, qui s'avanceroit des bords du Danube pour lui prêter la main. Ces deux Provinces Chrétiennes, autrefois dépendantes du Royaume de Hongrie, sont devenues de véritables fiefs de l'Empire Turc sous le victorieux Soliman. Ses successeurs en vendent la Principauté au plus offrant. Le Hospodar Duca, qui est mort prisonnier en Pologne, avoit été domestique d'un Marchand d'Yassi, avant que d'être assez riche pour se faire Prince. La Valaquie a eu aussi des Hospodars dont la naissance ne valoit pas mieux. Cette double Couronne tentoit Jean.

D'un autre côté, Mahomet qui essuyoit perte sur perte, lui fit offrir, pour le détacher de la ligue, la restitution de Kaminieck, avec des sommes considerables pour dédommager la Pologne des frais d'une guerre si longue.

Jean, placé entre la République & sa Maison, ne fut pas assez grand

pour faire un bon choix. Entraîné Année 1686. par les insinuations du Jésuite Vota, par les sollicitations de la Reine, & par la voix du sang, il se détermina pour sa Maison, laissant à la fortune les intérêts de la Pologne. Il colora pourtant son expédition du beau prétexte de ne conquerir que pour elle, & de lui rendre Kaminieck avec plus de gloire, en coupant tous les secours que la Place ne recevoit que par la Moldavie.

Il y avoit long-temps que la Pologne n'avoit vu une Armée aussi belle & aussi nombreuse. Elle approchoit de quarante mille combattans. Les Généraux avoient bien servi le Roi, ce qui ne leur arrive pas toujours. Le Prince Jacques regardant déjà un Trône qu'il falloit mériter, tâchoit de se faire un nom, en partageant les travaux de la guerre, & c'étoit pour lui qu'on alloit conquerir : projet qui n'étoit sçu que de peu de personnes ; car la multitude, Officiers ou Soldats, ignore toujours pourquoi elle se bat, & ne s'en bat pas moins bien.

Les difficultés effrayantes qu'on

Année 1686. avoit éprouvées dans la derniere campagne, dont celle-ci étoit une répétition, n'empêcherent pas de reprendre la même route. La seule difference que Jean y mit, ce fut d'établir en marchant des postes fortifiés de distance en distance, depuis la frontiere de Pologne, jusqu'à la Capitale de la Moldavie. Ces Forts avoient pour objet d'assurer les couriers & les convois qui devoient arriver de si loin.

Quand l'Armée traversa la Bucovine, où elle s'étoit vue au moment de périr dans la campagne précédente, on jetta des ponts sur tous les passages qui pouvoient retarder la marche ou empêcher le retour. On se trouva sur ce théâtre de sang où Konski avoit si bien mérité de la République; & où il reçut encore les remercimens du Roi & de l'Armée. On y voyoit encore des tas d'ossemens qui rappelloient à l'un son ami, à l'autre son frére ou son pere; & qui faisoient souhaiter l'occasion de les venger. Le Roi s'assura de ce défilé par une redoute bien palissadée & garnie de troupes. De-

là, poursuivant sa marche en cotoyant le Pruth, il entra dans les vastes plaines de la Moldavie. C'étoit au mois de Juillet. L'Armée y souffrit excessivement de la chaleur. Le Ciel, depuis trois ans, refusoit de la pluie à ce climat, dejà chaud par lui-même. Les étangs & les lacs étoient presque à sec. Le Bahilouf, riviere grande comme la Marne, n'avoit plus de cours. Les terreins marécageux montroient des crevasses qu'on auroit prises pour des goufres. Mais un phénomène étonnoit. La terre, malgré cette aridité, étoit couverte d'une herbe haute de deux pieds, très-épaisse & excellente. On n'y appercevoit point de troupeaux. Il y en avoit eu autrefois parce qu'il y avoit eu des hommes : mais la guerre, ce métier si glorieux, avoit tout détruit. On ne trouvoit que des Villes dont les ruines hérissées de chardons & d'orties, servoient de retraite aux serpens. Telles étoient *Perérita*, *Chocava*, *Sorock*, *Stefanouf*, *Felki*, *Gallacz* & beaucoup d'autres. La plûpart devinrent des Places d'Armes pour favoriser l'ex-

Dies ist ungerecht

Année 1686. pédition. On comprend quelle devoit être la difficulté de vivre dans un Pays ſans habitans & ſans culture. Les Armées du cœur de l'Europe devroient demander à celles du Nord comment elles font pour ſubſiſter par-tout. Cela ſuppoſe un grand ordre dans les convois, une grande ſobriété dans l'Officier & le Soldat, beaucoup de modeſtie dans les équipages qui embarraſſent & affament une Armée. Entre deux Nations qui ſe font la guerre, il y a tout à parier pour celle qui pratique la frugalité.

Si toute la Moldavie eût reſſemblé à la partie Orientale qu'on traverſoit, on eût marché à la conquête d'un déſert. Mais la partie Occidentale étoit bien peuplée & bien cultivée; terre excellente que le Laboureur ne fait que remuer une fois ſans aucun engrais pour voir croître la plus belle moiſſon.

Le Prince de Moldavie ſe nommoit *Conſtantin Cantémir*, celui que Soliman avoit ſubſtitué en 1684 au foible *Cantacuzéne*. C'étoit l'ayeul de ce Prince Cantémir, que nous

avons vu Ambaſſadeur de Ruſſie en France, après l'avoir été en Angleterre. Il n'attendit pas que l'Armée fût aux portes de ſa capitale pour ſe ſoumettre. On ſortoit à peine de la Bucovine, lorſqu'on vit arriver un Seigneur de ſa Cour. Cet Envoyé dit à Jean, que ſon Maître s'applaudiſſoit de ſe voir bien-tôt délivré du joug Othoman pour paſſer ſous les loix de la Pologne, qu'il étoit fâché de ne pas venir lui-même ſaluer un ſi grand Roi; & que s'il avoit pris le parti de l'attendre dans ſa capitale, c'étoit pour empêcher le peuple de fuir. Année 1686.

Jean, charmé de conquérir ſans faire verſer des pleurs, précipita ſa marche juſqu'à la pleine de Cetzora, où il s'arrêta. Cette plaine lui montroit le ſang & les lauriers de ſon ayeul maternel : les retranchemens où le fameux Zolkiewski avec trente mille Polonois, avoit repouſſé une Armée de cent mille Turcs & Tartares : la pyramide encore ſubſiſtante où les mânes de ce Héros diſoient aux paſſans : *Apprenez de moi combien il eſt doux & glorieux de mourir*

Année 1686. *pour la Patrie.* Cette maxime étoit gravée dans le cœur de Jean dès sa plus tendre jeunesse. On ne compte que six lieues de la plaine à la capitale : un détachement de huit mille hommes en alla prendre possession sans la moindre résistance ; les moissons étoient sur pied : tenir l'Armée dans l'éloignement, c'étoit ménager la Ville.

Yassi, riche par son commerce avec l'Asie, est une grande Ville toute ouverte, sans porte & sans murailles ; mais on y voit une douzaine de vastes Châteaux bien fermés, & flanqués de tours terrassées. Tous ont du canon & des magasins d'armes pour se défendre. Ce sont autant de Monasteres, où des Moines Grecs font leur salut sous la protection du Turc. Le Christianisme n'a point de Moines aussi anciens. Saint Basile fut leur Patriarche au quatrieme siecle ; mais il y avoit long-tems que les Perses & les Indiens, au sein de l'idolâtrie, avoient des Moines. L'Occident s'est livré plus tard à l'inaction de la vie contemplative. C'est dans ces Forteresses

Basiliennes que le Peuple cherche un asyle, lorsque les Tartares viennent à passer. On ne voit peut-être nulle part autant de Moines rassemblés ; car le même spectacle se montre sur un côteau en face de la Ville. Cette grande quantité d'hommes qui consomment & ne produisent rien, diminue les richesses de la Ville & les revenus du Hospodar. L'ignorance où ils vivent doit moins s'attribuer à leur paresse, ou aux bornes de leur esprit, qu'à l'esclavage, & on s'apperçoit en général qu'on tireroit un grand parti des Moldaves du côté des Armes, des Arts & des Sciences, si on les mettoit en liberté. Comme le Prince qui les gouverne achete cette Souveraineté, c'est ensuite au Peuple à rembourser l'Acquereur. Yassi avoit donc à gagner en changeant de domination. Année 1686.

Jean, s'approchant en personne, vit venir au-devant de lui l'Evêque, le Clergé, les premiers de la Ville & le Peuple : mais il fut étonné de ne pas voir le Hospodar. La situation de Cantémir étoit des plus critiques. Il avoit un fils en ôtage à Constan-

Année 1686. tinople avec quatre Barons du Pays, pour répondre de sa fidélité ; & il voyoit une Armée Chrétienne prête à fondre sur lui, sans rien esperer, pour le moment, de l'Armée Turque, encore trop éloignée pour le défendre. Il prit le parti d'une soumission apparente, afin d'engager le Vainqueur à ménager ses Etats ; & pour se disculper auprès de la Porte, il se sauva avec sa famille & ses richesses dans l'Armée Turque, qui campoit vers les bouches du Danube. Sa fuite ne déplut pas à Jean. Il se trouvoit débarrassé d'un personnage incommode dans une conquête qu'il vouloit garder ; mais il étoit fâché qu'il eût conduit ses troupes à l'ennemi. Il apprit des Moldaves mêmes, que c'étoit le plus méchant Prince qui les eût dominés depuis long-temps ; qu'ayant payé sa Couronne fort cher, il exerçoit l'usure avec une dureté excessive ; & que le moment de sa fuite avoit été marqué par des exactions qui surpassoient ses brigandages ordinaires. Jean trouva dans son Palais d'assez beaux appartemens peints en mosaïque. Il

menagea la Ville comme son bien propre. Les boutiques resterent ouvertes, les marchés libres ; & tout fut payé par le Vainqueur comme par le Bourgeois. Les soldats dispersés dans les Monasteres, n'en troublerent point l'ordre ; & les femmes Moldaves, aussi piquantes par l'ajustement que par les graces, furent respectées. Année 1686.

Pendant que cela se passoit, les Valaques n'étoient pas tranquilles. La crainte, & encore plus l'humanité du Conquérant, dont la renommée faisoit grand bruit, les soumit. Ils obligerent leur Hospodar à lui faire une députation pour lui déclarer que leurs portes étoient ouvertes. Sans doute Serban Cantacuzène, à qui Soliman avoit conservé la Principauté, malgré les soupçons qu'il avoit sur sa conduite, ne s'étoit pas corrigé. Un autre occupoit sa place : c'étoit *Constantin Brancovan*, qui ne se prêtoit à cette soumission apparente que pour éloigner le danger présent.

Jean se voyant maître de la Moldavie & de la Valaquie, étendit ses

Année 1686.

vues. Il avoit devant lui l'ancienne Beſſarabie, aujourd'hui la Budziac (*a*), & tout ce vaſte Pays qui eſt renfermé entre le Danube & le Nieſter juſqu'à la Mer Noire. La Crimée même piquoit ſon ambition. Il ſe faiſoit un plaiſir de châtier les Tartares ſur leur propre terrein, & ſembloit vouloir s'ouvrir un paſſage juſqu'à Conſtantinople, par des chemins qu'on jugeoit impraticables. Il reprit donc ſa marche ſans s'éloigner du Pruth, dont les eaux lui étoient ſi néceſſaires au milieu d'une ſécheresse ſi grande, eaux ſalutaires d'ailleurs, qui calmoient une maladie dont les troupes étoient attaquées. Le ſoldat brûlé par la chaleur ſe jettoit ſur des concombres, des melons & d'autres fruits qui portoient la

(*a*) Les Tartares de Budziac ſont une branche des Tartares de Crimée Ils obéiſſent juſqu'à un certain point à leurs *Murſes*, c'eſt-à-dire, aux Chefs de leurs différentes Hordes. Quoique la Porte les appelle ſes Eſclaves, la Terre n'a point de peuple plus libre. Ils ſont dans un État de guerre preſque continuelle, & tandis qu'on les traite de Brigands, ils ſe nomment Guerriers.

Année 1686.

dyſſenterie dans les entrailles. L'eau du Pruth en étoit le remede. La néceſſité de le ſuivre dans ſes ſinuoſités doubloit la fatigue. On étoit dejà fort avancé & aucun ennemi ne paroiſſoit encore ni Turc ni Tartare.

Mahomet apprenant la marche de Jean dans une contrée ſi éloignée de la Pologne, avoit donné ordre à ſon Général de ne point ſortir des Iſles du Danube & aux Tartares de ne pas ſe préſenter en deçà du Nieſter juſqu'à ce que l'Armée Polonoiſe fût fort enfoncée dans le Pays. Son deſſein étoit de la faire périr dans ces mêmes plaines où Darius I, Empereur des Perſes, s'étoit repenti d'avoir apporté la guerre pour punir les Scythes, Ancêtres des Tartares que Jean venoit chercher dans leurs foyers.

Le danger augmentoit avec la marche. Quand on fut à Gallacz, ville peu éloignée de l'embouchure du Pruth dans le Danube, la plaine ſe couvrit de Tartares en confuſion; & les Turcs parurent bien-tôt en bon ordre. Jean regardoit du côté du

Année 1686. Danube, d'où il attendoit le secours que l'Empereur lui avoit promis : mais Leopold ne pensant qu'à lui-même, poussoit ses succès en Hongrie. Jean se voyant trompé sentit tout le danger où il s'étoit jetté. Il y avoit trois mois qu'il marchoit ; & il falloit passer sur le ventre à des troupes fraîches, supérieures en nombre de plus de moitié. Le seul parti qui lui restoit c'étoit celui de la retraite ; & quelle retraite encore ? Une tempête qui pouvoit durer deux mois avant que de regagner le port. Voilà de ces occasions où un Roi qui ne seroit pas Général, ne verroit plus qu'un abîme pour s'y précipiter avec les compagnons de ses travaux. Le soldat regardoit son Roi & se rassuroit. Il jetta un pont sur le Pruth qu'il mit entre l'ennemi & lui. Heureusement les fourages étoient également abondans sur cette autre rive ; & le bois n'y manquoit pas. Le Pruth vit disputer ses eaux par deux Armées pendant vingt jours. On n'en puisoit qu'en répandant du sang. C'étoit, de part & d'autre, une révolution journaliere de campemens

mens & de décampemens à la même hauteur ; & le canon ne reposoit pas. Année 1686.

Cependant les Tartares passerent le Pruth à la nage pour gagner les devants de l'Armée Polonoise ; & ils entreprirent de la détruire sans l'approcher. Ils s'étoient apperçus que les herbes qui couvroient la plaine, desséchées par le Soleil, s'enflammoient aisément, ils y mirent le feu ; & on ne voyoit plus que des flammes à traverser. Cette Armée d'incendiaires donnoit plusieurs inquiétudes à la fois. Elle consumoit les fourages ; elle obligeoit une partie de la Cavalerie Polonoise d'être à cheval la nuit aussi bien que le jour, pour écarter les boute-feux. Elle retardoit la marche parce qu'il falloit donner le temps aux flammes de s'amortir. Mais quand on venoit à passer sur ces terres brûlées, l'air qu'on respiroit étoit aussi brûlant. Les cendres qui s'élevoient sous les pieds des hommes & des chevaux engloutissoit l'Armée dans un nuage noir. La sueur qui couvroit tous les visages y attachoit la cendre ; & au

Année 1686. lieu de Polonois on eût cru voir des Ethiopiens. Les déserts qu'on parcouroit, n'offroient que des fruits, les convois n'arrivoient que difficilement. Le Roi, le Prince Jacques & les Généraux enseignoient à souffrir. Quelques Officiers François qui faisoient cette campagne étoient étonnés de la patience & de la sobriété Polonoise. On se rapprochoit d'Yassi; & on trouvoit sur la route une quantité d'élévations de terre, faites de mains d'hommes. Ce sont autant de tombeaux où reposent des Guerriers qui ont péri dans tant de batailles, dont la Moldavie, comprise dans l'ancienne Dacie, fut le théâtre. On en voyoit un qui avoit cent vingt pieds de hauteur. Il donna matiere aux dissertions. Les Moldaves le nomment *Rébéa*. De-là on concluoit que c'étoit le Mausolée d'un Prince de ce nom. Jean, qui se piquoit d'érudition, jugea que c'étoit celui de *Décébale*, Roi des Daces. Un Roi qui ne seroit que savant, rempliroit mal les devoirs du Trône : mais s'il étoit à la fois le défenseur, l'Econome & le Philosophe de la Nation,

ce seroit le prodige du dix-huitieme siecle. Année 1686.

Yassi revit son vainqueur avec joie : mais si l'on en croit l'Historien Cantémir, fils du Hospodar, les larmes coulerent bien-tôt. Il dit (*a*) que " le Roi abandonné par Léo-
„ pold, & trop foible pour conser-
„ ver sa conquête, livra la Ville au
„ pillage, qu'il enleva jusqu'aux Va-
„ ses sacrés & aux Châsses des Saints,
„ enrichies de pierreries; qu'on le
„ vit lui-même le flambeau à la main
„ mettre le feu à deux Monasteres
„ qui refusoient de livrer leurs tré-
„ sors, que le meutre & le viol mi-
„ rent en fuite les habitans de la Ville
„ & de la Campagne, ce qui jetta
„ son Armée dans une grande diset-
„ te „. Les Polonois nient toutes ces horreurs; & l'Historien peut paroître suspect, puisqu'on envahissoit la Souveraineté de son pere. Toutes les Nations en guerre s'accusent de cruauté les unes les autres, & dans le temps même de l'accusation, ceux qui ne sont pas sur les lieux sont fort

(*a*) Tome 2, page 118.

Année 1686. embarrassés pour démêler la vérité. Qui est-ce qui prononcera dans l'éloignement & un siecle après?

Quoiqu'il en soit, le Roi reprit sa marche vers la Pologne; & les Tartares s'appercevant qu'il prenoit sa route par Cornar, empoisonnerent le Lac qui fournit la Ville d'eau. " Je ne doute, dit Cantémir (*a*), ,, que ce que je vais dire ne paroisse ,, incroyable à ceux qui ne l'ont pas ,, vu, & même après en avoir été ,, témoin oculaire, je ne puis cacher ,, la surprise qui m'en est restée. Les ,, Tartares ont un secret qui n'est ,, connu que de trois ou quatre de la ,, Nation : c'est la connoissance d'une ,, herbe si venimeuse, que jettée ,, dans l'eau dormante ou courante, ,, elle tue sans remede les hommes & ,, les bêtes. ,, Si Cantémir a bien vu, ces trois ou quatre empoisonneurs sont les maîtres de la vie de toute la Nation & de tout ce qui peut leur nuire.

Le Roi, soit soupçon, soit fortune, changeant d'avis, quitta le plat

(*a*) Tome 2, pag. 166.

pays pour aller camper sur le Seret, Année 1686.
& de-là jusqu'aux frontieres de ses Etats il rafraîchit toutes les Villes ruinées où il avoit laissé des troupes, il perfectionna tous les Forts qu'il avoit élevés. Si toutes ces précautions ne devoient pas lui assurer sa conquête, il en résulta du moins pour le pays même, un bien qui se montra dès l'année suivante. Ces Villes désertes depuis si long-temps commencerent à se repeupler sous la protection des armes Polonoises. Les villages circonvoisins se rétablirent. Les Marchands Grecs & Arméniens qui passent sans cesse de l'Europe en Asie se féliciterent d'y trouver des entrepôts sûrs. Les Juifs y chercherent aussi un asyle. Des Polonois même, je parle des paysans, pour se dérober à la servitude où la Noblesse les réduit, vinrent jouir des droits de l'humanité dans la nouvelle conquête. La Pokucie que l'on traversa en achevant la retraite, Province Polonoise aussi dévastée que la Moldavie Orientale, participa aux mêmes avantages.

Jean dans cette expédition jouis-

Année 1686. soit d'une gloire bien rare; il se trouvoit le bienfaiteur des Peuples vaincus. Léopold, en exposant son Allié, avoit gardé toutes ses forces pour les employer à son propre avantage. Il sentoit chanceler sa Couronne de Hongrie, tant qu'il n'auroit pas Bude. Le Duc de Lorraine qui en avoit levé le siege en 1684, avoit repris son projet avec plus d'ardeur que la premiere fois. Le Bacha *Apté* défendoit la Place très-forte par elle-même. Le Visir Soliman tenoit la campagne avec une grande Armée. Le Duc triompha de tout, emporta Bude d'assaut, & poussa le Visir jusques derriere la Drave. Ce Visir, homme de réflexion, éprouva ce qu'il avoit dit cent fois lui-même, que les succès du second rang, n'assurent pas ceux du premier. Le Bacha Apté ne fut pas témoin de cette honte, il étoit mort sur la bréche. Le Prince Eugène laissoit entrevoir ce qu'il feroit un jour.

En même temps les Armées Turques essuyoient une autre disgrace dans la Morée. Les Vénitiens qui s'y étoient établis dès l'année précédente, s'y fortifierent par la prise de Calamata, Navarrin, Modon & Napoli de Romanie (*a*) après avoir battu les Turcs en plusieurs rencontres. Année 1686.

Si Jean n'en avoit pas triomphé dans cette campagne, il les avoit du moins tenus en échec avec des forces inférieures. Il se rendit à Léopol au mois de Novembre, où les Ambassadeurs de Moscovie l'attendoient. Les deux Czars *Iwan* & *Pierre* qui régnoient alors sur un même Trône, dont un seul étoit digne, n'avoient encore rien fait pour la ligue. Ils vouloient auparavant s'assurer des villes & seigneuries Polonoises qu'ils tenoient en dépôt; *Smolensko* (*b*),

---

(*a*) Cette Ville que Ptolomée nomme *Nauplia navale*, parce qu'elle fut bâtie par Nauplio, fils de Neptune & d'Amimone, est un Port de Mer dans un Golphe de l'ancienne Argie, *Sinus Argolicus*. Les Mosquées, les Synagogues, les Eglises Chrétiennes y ont pris la place des Temples Grecs sans chercher à se nuire, & les commerçans de toutes Nations y trouvent à servir Dieu, chacun à leur maniere.

(*b*) Ville située sur le Borysthène.

Année 1686. *Kiovie* (*a*), *le Palatinat de Czernicovie, & le Duché de Sévérie.* La Pologne, dans une guerre si longue, avoit besoin de forces & d'argent. Les Ambassadeurs offrirent des troupes, remirent un million comptant, & en promirent un autre. La cession fut faite.

Jean, dans ce traité, consulta plutôt l'autorité qu'il avoit acquise par ses vertus, que les Loix. Les terres de la République ne peuvent être aliénées que par elle-même dans une Diète. Elles le furent dans un Sénatus-Consulte. Les Polonois en murmurerent, croyant d'ailleurs trop acheter les secours d'une Nation qu'ils regardoient alors avec mépris. Les temps ont bien changé. Ce siecle a vu la Moscovie faire leur destinée, en leur donnant des Rois.

Dans la même assemblée du Sénat le Roi se porta à une autre transgression qui fit pousser les hauts cris à la République. Pour entendre la plainte, il faut savoir que la Pologne ne

(*a*) Kiovie ou Kiow, sur le bord Occidental du même Fleuve.

permet rien aux enfans des Rois qui puisse leur faire regarder le Trône comme un bien de succession; & pour leur faire sentir l'égalité Républicaine, pendant que leur pere tient le sceptre, ils sont justiciables du Sénat. Quelques-uns d'eux, comme Albert & Ferdinand fils de Sigismond III, ont ambitionné d'être Sénateurs; le Sénat les reçut sous condition expresse de prêter serment à la République. Jean, dans l'occasion dont je parle, tenta bien plus pour le Prince Jacques; il le fit asseoir sur le Trône à ses côtés, en donnant audience aux Ambassadeurs Moscovites. C'étoit en quelque façon le désigner Roi, attentat contre la liberté de la Nation. Année 1686.

La Reine, dans cette circonstance, s'arrogea aussi une prérogative de la Royauté. La Pologne voulant tenir ses Reines éloignées des affaires publiques, ne leur a pas permis de donner audience aux Ambassadeurs. Les Moscovites, séduits par les caresses de celle-ci, lui demanderent audience, & l'obtinrent aisément. Ce fut un mécontente-

Année 1686. ment général ; ensorte que personne ne goûtoit une joye pure, que les Ambassadeurs qui furent traités avec des distinctions extraordinaires. Ils ne trouverent pas les mêmes agrémens à la Cour de Vienne, où ils allerent cimenter le traité de ligue. Encore sauvages alors, & sentant les passions, sans en connoître le frein, ils enleverent de jeunes filles ; & des peres même vinrent réclamer leurs fils, scandale énorme dans une Cour décente & austère. Léopold se pressa de serrer l'alliance & renvoya ces effrénés à leur patrie & à leurs mœurs.

Jean, après leur départ, mêla l'Apostolat à la Royauté. Quoique le Catolicisme soit la Religion dominante en Pologne, les Provinces du Midi, la Russie Noire, la Pokucie, la Podolie, la Volhinie & l'Ukraine montroient dix Schismatiques Grecs pour un Catholique. Leurs Evêques étoient soumis au Patriarche de Moscovie, comme les Monastères Basiliens, dont on les tiroit. Leur dogme le plus sacré, c'est une haine immortelle pour Rome. Jean

crut servir Dieu & l'Etat, en les rappellant à la Communion Romaine. Les Evêques Schismatiques s'étoit rendus à la Cour pour des intérêts temporels ; ils les satisfit au-delà de leurs demandes : ensuite, il les fit consentir à examiner le point du Schisme. Des conférences s'établirent, & il y assistoit pour modérer l'aigreur théologique. Les argumens firent peu d'impression sur eux : mais la douceur & la bienfaisance du Roi prêterent de la force aux raisons. Plusieurs de ces Pasteurs errans députerent à Rome pour rentrer dans le Bercail de *Pierre* avec leurs troupeaux. Année 1686.

Mais tandis que Jean travailloit pour Rome il étoit à la veille de se brouiller avec elle. Il s'agissoit de savoir s'il y auroit des Capucins en Pologne ; ou du moins si la France auroit le privilége de les fournir, ou l'Italie. Innocent XI. ne vouloit accorder que des Italiens. On s'obstinoit, on s'aigrissoit de part & d'autre, & cette aigreur pouvoit avoir de fâcheuses suites ; car les petitesses des Princes deviennent

Année 1686. souvent des affaires d'Etat. Enfin, Capucins pour Capucins, Jean aima mieux recevoir le présent de l'Italie que de rester les mains vuides.

Il est difficile de concilier le zéle du Pape pour la ligue, & le peu de ménagement qu'il avoit pour celui qui en étoit le Héros. Il y avoit huit ans que Jean avoit nommé au Cardinalat l'Evêque de Beauvais, *Forbin*, qui avoit rempli deux Ambassades à sa Cour. Innocent XI. après avoir laissé périr presque tout le Sacré Collége, le ressuscita par une promotion de quarante-quatre Cardinaux, & dans ce grand nombre on ne voyoit point le nom de l'Evêque de Beauvais; mais on y comptoit deux Polonois, auxquels le Roi n'avoit pas pensé, l'Eveque de Varmie, *Radziowski*, son parent, & l'Abbé d'*Hénoff*, son Envoyé extraordinaire à Rome. Il est vraisemblable que le Pape qui avoit eu plus d'un démêlé avec la France, avoit voulu mortifier Louis XIV. dans la personne de l'Evêque de Beauvais, sans se soucier du ressentiment de Jean. Jean aussi fâché de ce qu'on lui

donnoit, que de ce qu'on lui refusoit, ne voulut pas prêter sa main Royale à la cérémonie de la Barette. L'Abbé d'Hénoff, sortant de Pologne pour n'y plus rentrer, courut la chercher à la source. Cette aventure donna naissance à une constitution qui exclud les Ecclésiastiques du Ministere auprès du Pape. L'Evêque de Varmie reçut la Barette sans bruit & sans éclat de celui même qui l'apportoit; & à peine fut-il revêtû de la Pourpre, qu'il prétendit prendre le pas sur les enfans de son Maître. Ainsi l'ordonnoit Rome, par l'organe du Nonce *Palavicini*. Année 1686.

C'est au siécle de Charles-Quint, que les Cardinaux avoient pris un vol si élevé. On voyoit dans presque tous les Royaumes, un Cardinal pour premier Ministre; *Ximenès* en Espagne, toujours vêtu en Cordelier, mais plus haut que la hauteur espagnole; *Duprat* en France; *Wolsey* en Angleterre; *Granvelle* en Flandre; *Martinusius* en Hongrie, & Chales-Quint lui-même, après avoir renvoyé Ximenès, avoit pris

Année 1686. pour premier Ministre son Précepteur, le Cardinal Adrien, que depuis il fit Pape. Il n'est pas difficile à des Rois subalternes d'envahir des honneurs. La Pologne n'étoit pas accoutumée aux prétentions de la Pourpre Romaine.

Jean piqué au vif défendit au nouveau Cardinal Radziowski & au Nonce de se montrer devant lui, jusqu'à ce que le Pape l'eût satisfait sur l'Evêque de Beauvais, & il fit porter à Rome les plaintes les plus amères. La Cour de France y joignit les siennes. Innocent XI. les entendit avec joie, sans se laisser fléchir; & ce ne fut qu'après sa mort que les deux Couronnes virent un Cardinal de *Janson*.

Année 1687. Ces mortifications aigrissoient des douleurs qui minoient la santé de Jean. Une ancienne blessure qu'il avoit reçue à la bataille de Berestesk, sous le regne de Casimir, lui avoit laissé des impressions qui devenoient plus fâcheuses avec l'âge. La gravelle, plus dangéreuse encore, l'avertissoit qu'il étoit mortel. Les Médecins lui conseilloient de

s'abstenir du commandement des Armées & d'une application trop suivie au Gouvernement; *Pourquoi suis-je Roi?* leur disoit-il; *si vous me guérissez, ce ne sera pas dans le repos.* Année 1687.

Tandis que l'on consultoit sur sa guérison, il apprit la mort du *Grand Condé*, que la goutte avoit enfin consumé. Tous deux, dès leur premiere jeunesse, avoient montré de grands talens pour la guerre. Ils avoient sauvé leur Patrie plus d'une fois. Ils avoient brigué & mérité la même Couronne, ils s'étoient écrits sur leurs victoires. Ces rapports lui rendoient cette perte plus sensible. Une différence entre eux, c'est que Condé avoit quitté les Champs de bataille à cinquante-cinq ans; Jean parvenu au même âge, & sentant aussi les atteintes du mal & du dépérissement, pensoit encore à combattre. Il quitta Léopol pour Zolkiew.

Ce changement le metttoit sur la frontiere, au milieu des quartiers d'hiver, dans une saison où les Guerriers un peu fortunés ne cherchoient

Année 1687. qu'à ſe délaſſer dans la Capitale. La Reine le preſſoit de s'y rendre. Des députations de la Nobleſſe, arrivées de toutes les Provinces, appuyoient cette priere. On lui repréſentoit combien ſa ſanté étoit néceſſaire à l'Etat, combien la Pologne perdroit en le perdant. Ces diſcours, pures flateries pour la plûpart des Rois, ne contenoient que l'expreſſion de la vérité & du ſentiment. Mais Jean n'étoit pas né ſur le Trône; il en ignoroit la moleſſe & les ménagemens toujours trop délicats, ſouvent inutiles. Il réſiſta, & il avoit ſes raiſons. Il craignoit les excurſions des Tartares que l'hyver n'arrête point. Il falloit rafraîchir & ſoutenir les poſtes qu'il avoit établis depuis le Nieſter juſques dans le cœur de la Moldavie; il ſavoit que les choſes ſe font toujours mieux lorſque l'œil du Maître les éclaire: maxime encore plus vraie, ſi le Maître eſt éclairé lui-même. Il étoit encore bon.

Kaminieck renfermoit des priſonniers Polonois, ou plutôt des Eſclaves dont le ſort l'affligeoit. La

République avoit auſſi des priſonniers Turcs. Il envoya l'Officier même qui me fournit ces mémoires (*a*) pour traiter de l'échange. La Pologne met des bornes ſi étroites au pouvoir des ſes Rois, qu'elle ne leur permet pas de repréſenter en rachetant leurs ſujets. C'eſt au nom du Grand-Général que ſe font les échanges. Dans celui-ci le nom du Roi trouva ſa place. Les Captifs que le Roi répétoit, étoient des Gendarmes & des pancernes, deux Corps de Cavalerie composée de Gentils-hommes. Les Turcs qu'il tenoit en ſa puiſſance, étoient des Officiers de Spahis, & de Janiſſaires, & les deux Bachas, l'un de Siliſtrie, l'autre de Caramanie qui avoient été pris en 1683, à la bataille de Barcan. Le Roi les avoit donné au Grand-Général qui attendoit encore leur rançon (*b*). Il y avoit auſſi dans les fers de part & d'autre de Année 1687.

(*a*) Dupont.

(*b*) Les deux rançons étoient de deux cens bourſes, la bourſe valant cinq cens Piaſtres. Somme toute, 700000 liv. de notre monnoie.

Année 1687. simples Soldats, dont l'échange n'avoit rien d'embaraſſant. Dès la premiere ouverture, le Bacha Huſſein, Gouverneur de Kaminieck, déclara les intentions du Grand-Seigneur. „ Si ton Maître, dit-il à „ l'Envoyé Polonois, veut ſe contenter de l'échange des ſimples „ Soldats, pars, emmene-les, & „ qu'on me renvoye les Spahis & les „ Janiſſaires captifs. Je lui rendrai „ même ſes Gentilshommes pour de „ l'argent : mais quant aux Officiers „ du Grand-Seigneur qui ſe ſont laiſ- „ ſé prendre, les deux Bachas ſur- „ tout, dis-leur qu'ils ne ſe flat- „ tent pas de revoir la ſublime „ Porte. Un véritable Muſulman, „ portant les armes, doit périr mil- „ le fois, plutôt que de tomber dans „ l'eſclavage ; & ſi ceux qui com- „ mandent avoient cette fierté d'a- „ me, ceux qui obéiſſent, ſui- „ vroient l'exemple ”.

La Négociation traîna en longueur. Huſſein n'avoit point d'argent à donner : celui qu'il devoit recevoir des Polonois n'étoit pas prêt. Il eſt naturel de s'attendrir

ſur la deſtinée de deux Bachas dont les fers ſe reforgeoient, ſi on ſe rappelle leur courage dans la ſanglante journée de Barcan. Ils n'avoient été pris que couverts de bleſſures & épuiſés de ſang au plus fort de la mêlée. *La Porte* ne ſe relâcha de ſa ſévérité que huit ans après. Pendant cette longue captivité, le Grand-Général Maître de leur ſort, les traita comme ſes freres. Année 1687.

La Loi vouloit une Diète cette année. Le Sénat ſurſit, pour épargner la dépenſe dans un tems où la continuation de la guerre en demandoit tant : mais la nation ſans être aſſemblée, ſe ſouleva contre les projets du chef. Dans la campagne qui ſe préparoit, il méditoit d'aſſurer ſa conquête de la Moldavie, en pouſſant ſes armes victorieuſes juſqu'à la Mer Noire où il comptoit emporter les fortereſſes de Kilia & de Bialogrod. Sur ce plan il lui convenoit, malgré ſon mécontentement de Léopold, de reſter attaché à la ligue, afin que le Turc attaqué de toute part fût plus aiſé à dépouiller du côté de la Po-

Année 1687. logne. Mais la Pologne commençoit à soupçonner que ces grands projets regardoient plutôt sa maison qu'elle même ; & ceux qui ne s'en doutoient pas, disoient avec amertume, qu'il seroit encore plus difficile de conserver que de conquérir ; que c'étoit nourrir une guerre qui ne finiroit plus ; qu'on alloit à des objets éloignés, tandis qu'on laissoit subsister l'ennemi aux portes de la République, dans une forteresse qu'il étoit honteux de ne pas reprendre. Jean ne pouvoit pas se dissimuler la justice de ces plaintes. Le bombardement de Kaminieck fut résolu. La Milice Polonoise, dont la principale force consistoit en Cavalerie, n'étoit guères propre aux siéges, encore moins à celui-ci, où il s'agissoit d'une Place bien en état de se défendre. Les Turcs, depuis la prise de Kaminieck, en avoient considérablement augmenté les fortifications ; & dix mille hommes, tant Janissaires que Spahis, étoient résolus à y vendre cherement leur vie. On prenoit donc le parti de l'écraser de bombes ; & comme on

étoit persuadé qu'elle attendoit un convoi absolument nécessaire, on se flattoit, en l'interceptant, de prendre la place par la famine, si le feu de la bombe ne suffisoit pas. Année 1687.

L'armée marcha vers la fin de Juin. Le Roi languissant se trainoit à l'expédition. Son ame n'avoit rien perdu de son feu : mais les forces du corps l'abandonnerent à Jaslowiecz, où il fut obligé de quitter le commandement. Le Prince Jacques le prit avec toutes les marques du pouvoir. Lorsque les Rois de Pologne sont à la tête de l'Armée, on porte devant eux une lance ornée d'une queue de cheval, signal qui désigne la présence du Maître, & se nomme *Bontchouk*. Les quatres Généraux, Polonois & Lithuaniens, ont aussi leurs bontchouks : mais qui s'abbaissent devant le Roi. Ils s'abbaisserent donc en présence du Prince Jacques ; & les Généraux qui n'obéissent qu'au Roi seul, reçurent les ordres de son fils. La chose étoit sans exemple, & d'une grande conséquence dans un jeune Prince qui affectoit la

Année 1687. Royauté. Les Généraux, par une singularité plus grande, n'en parurent point blessés. Ils craignirent de désobliger un Roi qui subjuguoit la fierté même par ses vertus.

Le Prince Jacques prenant donc la foudre des mains de son pere, s'avança sur Kaminieck où il arriva le 10 Juillet. Les Turcs ont une confiance que nous n'avons pas. La Place étoit déjà investie, lorsqu'ils renvoyerent des prisonniers Polonois, dont on venoit de payer la rançon. Nous craindrions, en pareil cas, de mettre à découvert les défauts de la Place. Les Turcs estiment que la surprise ne peut réussir contre des gens prudens; mais cela ne les empêche pas de veiller aux intelligences suspectes. Ils avoient laissé l'exercice public de la Religion Chrétienne dans une Eglise desservie par deux Jésuites. Ils l'appelloient la Mosquée d'*Issevi*; Issevi est dans leur langue le nom de Jesus. Les Turcs regardent les Chrétiens comme des Idolâtres; & les protégent dans leur Empire: protection dont les deux Jésuites

abuserent. Ils donnoient avis aux Polonois des dispositions qu'ils voyoient dans la Place. Leurs lettres furent interceptées. Ils attendoient la mort. Le Bacha les fit conduire au Prince Jacques, en leur laissant de leurs effets, tout ce qu'ils pourroient emporter. Le reste fut déposé dans l'Eglise, portes scellées, jusqu'aux ordres du Grand-Seigneur. Cette douceur étonna les coupables & l'Armée chrétienne. Année 1687.

Le bombardement dura six jours avec un fracas épouvantable. Les Assiégeans tiroient avec cinquante piéces de canon & seize mortiers. Les Assiégés répondoient avec trois cents bouches à feu. Le Bacha *Hussein* avoit pris toutes les précautions nécessaires pour diminuer l'effet de la bombe; & il n'en étoit pas de la Place, dans cette circonstance, comme au tems où Mahomet la prit. Elle étoit remplie alors de toute la Noblesse de Podolie. Cette Noblesse, qui craignoit les dernieres extrêmités, les femmes sur-tout & les enfans faisoient retentir l'air de leurs cris, portoient la frayeur &

Année 1687. le trouble dans le ſein de la garniſon, & ne parloient que de ſe rendre. La Place dans la criſe préſente ne renfermoit que des Soldats.

L'Armée Polonoiſe s'apperçut bien-tôt qu'elle brûloit ſa poudre aſſez inutilement ; elle ralentit ſon feu, lorſqu'elle vit les Tartares paſſer le Nieſter pour venir à elle, & peu de jours après, le Séraskier ſe préſenta avec vingt-cinq mille Turcs, menaçant de paſſer auſſi. Le Prince Jacques déſiroit paſſionnément d'en venir aux mains. C'étoit la premiere fois qu'il commandoit, & il brûloit de montrer qu'il en étoit digne. Mais le Séraskier, qui avoit déjà fait ſes preuves, ne vouloit recevoir la bataille que de la néceſſité, & voyant l'ennemi s'éloigner à une lieue de la Place, il ſe contenta d'obſerver ſans paſſer le fleuve.

Pendant qu'on ſe regardoit, le Roi qui étoit à Jaſlowiecz, penſoit plus aux opérations de l'Armée qu'à ſa ſanté. Il n'avoit pas voulu quitter ce poſte afin d'être à portée de ce qui ſe paſſoit, & d'agir de la tête

tête lorſque la main ſe refuſoit. La poſition n'étoit pas ſans danger. Il n'étoit qu'à dix lieues des Tartares, troupes vagabondes & rapides, & il n'avoit pour ſa garde qu'un petit Camp de deux mille hommes. Ce qui l'inquiétoit le plus, c'étoit ſa Cour qui l'avoit ſuivi. L'allarme s'y étoit répandue au moment que les Tartares avoient paſſé le Nieſter. La Reine, la Princeſſe de Pologne, la Marquiſe de Béthune & les Filles d'honneur pouvoient devenir la proie de ces barbares. Toutes n'étoient pas des femmes fortes : il y en eut qui tomberent malades de frayeur. Ce ne fut pas la Reine. Entraînée par la curioſité, elle eut l'audace de s'avancer juſqu'aux bords du fleuve : des Bateliers avoient été pris le même jour dans ce même endroit. Un Envoyé Tartare qui vint à la Cour le lendemain, dit au Roi, que ſes compagnons ne portoient pas des ſonnettes. Année 1687.

Cependant rien ne ſe décidoit entre les deux Armées. On ſe canonoit à travers le fleuve avec peu de perte. La campagne s'acheva

Année 1687. ſans autre exploit que la ruine de quelques maiſons dans Kaminieck & la mort de trois ou quatre cens Tartares, qui donnerent dans une embuſcade : petit effet d'une grande cauſe.

La Ligue avoit des ſuccès ailleurs : mais ils ne vinrent pas des grandes forces qui devoient naturellement les produire. Le Prince *Galiczin*, Favori de la Régente de Moſcovie, Premier Miniſtre & Généraliſſime, s'étoit avancé, par l'Ukraine, vers la Mer Noire, avec trois cents mille hommes de pied & cent mille de Cavalerie. Celui qui devoit les aguerrir, *Pierre le Grand*, étoit encore enfant. Galiczin ſe propoſoit d'envahir la Crimée, cette preſqu'Iſle, d'où étoient ſortis tant d'eſſains de Tartares pour porter la terreur juſques dans Moſcou. En les exterminant il auroit affoibli la Puiſſance Turque. Lorſque ſon Armée, qui dévoroit tous les pays qu'elle traverſoit, eut paſſé la Samara, petite riviere qui termine l'Ukraine, elle ne vit plus qu'un déſert fumant de cinquante lieues. Les Tartares avoient tout brûlé juſqu'à

Précop, fortereſſe qui défend l'Iſthme de la Crimée. Galiczin, arrêté par la faim & la maladie, vit périr une grande partie de ſes Soldats, ſans avoir vû l'ennemi. Année 1687.

Moroſini, plus heureux & plus ſage, avec de petites forces, après avoir pris les Dardanelles, Lépante, Caſtelnuovo, Portoléone, & l'ancienne Attique, achevoit la conquête du Péloponèſe, qui valoit mieux que Candie. Les bombes Vénitiennes détruiſirent, dans cette expédition, des monumens que les Turcs avoient épargnés. Le fameux Temple d'Athènes, dédié *au Dieu Inconnu* (*a*), fut du nombre. Cette

(*a*) Des Savans aſſurent que l'inſcription totale que S. Paul avoit vue, étoit celle-ci : *Aux Dieux de l'Aſie, de l'Europe & de l'Afrique, aux Dieux inconnus & étrangers.* Et c'eſt le ſentiment très-poſitif de S. Jerôme. *Comm. in epiſt. ad titum*, c. 1. Cependant S. Paul, dans ſa prédication aux Aréopagites, renferme toute l'inſcription dans ces deux mots, *ignoto Deo*, *au Dieu inconnu.* S. Jerôme prétend qu'il en uſoit ainſi pour donner plus de force à ſa prédication. On a de la peine à ſe perſuader que la foi d'un ſeul Dieu eût beſoin de ce petit avantage pour être prêchée avec ſuccès.

Année 1687. Ville, dont les ruines ſont encore ſi reſpectables, Epidaure & Corinthe, ſembloient ſe réjouir de retourner à des Maîtres qui connoiſſoient les Arts & les talens.

Mais le Général qui portoit les plus grands coups à l'Empire Othoman dans cette campagne, c'étoit le Duc de Lorraine. Ce défenſeur de la Maiſon d'Autridhe, après avoir défait le Viſir Soliman ſur les bords de la Drave, pris ſon Camp tout tendu, paſſé le pont d'Eſſek avec les fuyards, s'étendoit le long de cette riviere vers l'Eſclavonie, ſans perdre de vue ce qui reſtoit à ſubjuguer dans la haute Hongrie. *Agria* que les Turcs appellent *l'Inexpugnable*, pouvoit réſiſter. Le Viſir voulut la faire ravitailler par douze mille Spahis qui refuſerent d'obéir. Cet eſprit de révolte, paſſant d'une troupe à l'autre, avec une agitaion convulſive, fit frémir le Viſir, qui chercha un aſyle à Belgrade. L'Armée ſans Général s'en choiſit un; &, au lieu de s'oppoſer aux progrès du Duc de Lorraine, elle marcha droit à Conſtantinople pour

changer de Maître. Mahomet IV. qui avoit enlevé Candie & d'autres Iſles aux Vénitiens; l'Ukraine, la Podolie, la Volhinie aux Polonois, la Hongrie à la Maiſon d'Autriche, touchoit au moment d'être dépouillé lui-même de toute ſa puiſſance par ſes propres eſclaves. Son regne, depuis la fatale expédition de Vienne, où Jean arrêta ſes victoires, n'avoit plus été qu'un enchaînement de diſgraces. Année 1687.

Lorſque l'Armée révoltée fut aux portes de Conſtantinople, il lui fit demander ce qu'elle vouloit de ſon Empereur. Il s'étoit déjà exécuté, pendant la marche, ſur certains points qui excitoient, depuis longtems, les murmures publics. Il avoit ôté des impôts extraordinaires auxquels la diſſipation des finances l'avoit forcé; il avoit vendu ſes joyaux, réformé ſes écuries & ſes équipages de chaſſe, diminué la dépenſe de ſes jardins, congédié du Serrail un grand nombre de Sultanes qui entraînoient après elles un nombre encore plus grand d'eſclaves. Il s'étoit détaché de *Kulogli*, paſſion

Année 1687. que la nature & l'Alcoran condamnoient également : ce Page de sa Musique étoit vêtu comme lui, toujours à ses côtés, plus riche qu'aucun Bacha, & n'ayant pas le tems de désirer. Le sacrifice qui lui avoit le plus coûté c'étoit de déposer quatre Favoris, dont deux l'avoient aidé à ruiner l'Empire ; les deux autres n'avoient été que malheureux. L'Armée demanda leurs têtes. Il les envoya ; celle du *Testerdar*, Trésorier de l'Empire ; celle du *Giurumchi-Bachi*, Receveur des Domaines ; celle du Visir Ibrahim, disgracié depuis deux ans. Soliman, son Successeur, devenoit en ce jour un exemple formidable des revers de la fortune. Il s'étoit signalé dans vingt combats ; estimé & chéri tant qu'il n'avoit pas eu dans ses mains la toute-puissance de son Maître. Sa tête fut apportée la derniere ; & les séditieux, tout en se réjouissant de la voir abbattue, sembloient encore la respecter.

Jusqu'à ce moment l'Armée n'avoit point franchi les barrieres de Constantinople. Les Janissaires mon-

trerent l'exemple en criant dans les rues qu'il falloit déposer l'indolent & l'infortuné Mahomet. L'*Uléma*, c'est-à-dire, les Gens de Loi & de Religion s'assemblerent dans la Mosquée de Sainte Sophie. Son procès s'instruisit en peu d'heures. Il y avoit trop longtems qu'il étoit malheureux pour ne pas le charger de tous les maux de l'Empire. Il se repentit de n'avoir pas usé, à l'égard de ses freres, de la loi cruelle de Bajazet ; car on rapportoit au Serrail qu'on pensoit à couronner son frere Soliman. Il n'étoit plus tems de s'en défaire. Le Bostangi Bachi gardoit en force l'appartement des Princes. On lui arracha donc les rênes de l'Empire pour les remettre à Soliman qui languissoit dans une prison depuis quarante ans. Lorsque le Caïmacan, le Shérif de la Mosquée de Sainte Sophie, & le Nakib, Garde de l'Etendart de Mahomet, lui annoncerent qu'il falloit descendre du Trône, & que tel étoit le vœu de la Nation, il répondit : *La volonté de Dieu soit faite, puisque sa colere doit tomber sur ma tête. Allez dire*

Année 1687.

Année 1687. *à mon frere que Dieu déclare sa volonté par la bouche du Peuple.* On voit, par cette réponse, que ces Sultans, si despotiques, reconnoissent, dans la Nation, un pouvoir au-dessus du leur ; & les Gens de Loi dans cet Empire enseignent que ce pouvoir est inhérent à tous les Peuples du Monde.

Mahomet avoit des fils, mais trop jeunes pour regner. Les Turcs ne prennent des Maîtres que dans le sang Othoman ; mais ils ne pensent pas que la ligne directe & le droit de primogéniture doivent couronner un enfant, un imbécille ou un méchant : fils, freres, oncles, ils choisissent ; & le choix leur a souvent réussi. Au reste, comme Mahomet avoit épargné la vie de ses freres, il finit sa carriere au gré de la nature ; & il ne fut point empoisonné, comme le bruit en courut dans Constantinople (*a*). C'est partout que le Peuple suppose les Grands aussi méchans qu'ils peuvent

(*b*) Cantémir, tom. 2, pag. 134.

l'être : supposition qui ne fait pas honneur à leurs mœurs. Année 1687.

Pendant que les Turcs se déchiroient entr'eux, le Duc de Lorraine achevoit de réduire la Hongrie. Il y avoit une femme forte qui s'y défendoit encore. Fille du malheureux Sérini, veuve de Ragotski, femme de Tékéli, elle avoit voué une haine éternelle à la Maison d'Autriche. Elle combattoit, depuis deux ans, dans Mongatz, forteresse où Tékéli avoit renfermé ses trésors, ses archives & ses enfans avec une forte garnison. Pour lui, errant dans des Provinces éloignées, il ne pouvoit secourir sa Femme. Assiégée par la famine, elle subit enfin le sort de la Hongrie, &, conduite à Vienne, elle se vit réduite à dire son rosaire dans un Couvent, tandis qu'on lui arrachoit ses fils pour les confier aux Jésuites de Prague. Le comble de sa douleur fut de voir couronner Roi de Hongrie l'Archiduc Joseph sans élection. Léopold, victorieux, ne voulut point d'autre traité avec les Hongrois, qu'un échafaut dans la Ville d'Epéries. Le sang coula

Année 1687. depuis le mois de Mars jusqu'en Décembre ; & la Couronne de Hongrie fut déclarée héréditaire par la Noblesse même du Pays en présence des bourreaux. Il est bien affreux pour les Peuples que ce moyen terrible ait réussi.

Une satisfaction manquoit à Léopold, c'étoit d'avoir Tékéli en sa puissance. Les Turcs, qui l'avoient remis en liberté, ne l'abandonnerent pas ; ils lui assignerent les terres & Villes de Widin, de Caransibles & de Lugos, qu'il changeoit contre la Couronne de Hongrie.

Jean, en apprenant les horreurs qui se passoient en Hongrie, se repentit de n'avoir pas mis cette Couronne sur la tête de son fils, lorsque les Hongrois, touchés de ses vertus, l'en pressoient après la journée de Vienne. Miné à présent par la maladie, il pensoit du moins à lui transmettre celle qu'il portoit, & il vouloit profiter de la Diète prochaine pour faire entrer les Polonois dans ses vues.

Fin du septieme Livre.



HISTOIRE DE JEAN SOBIESKI, *ROI DE POLOGNE.*

LIVRE VIII.

LA Diète qui auroit dû s'assembler à Grodno l'année précédente, se trouvoit fixée au même lieu pour celle-ci. Le Roi l'auroit mieux aimée à Varsovie, où il espéroit d'en tirer un meilleur parti ; mais les Lithuaniens s'attacherent fortement à la Loi : & Grodno fut indiqué pour le 25 Janvier. Le Roi Année 1688.

Année 1688. avec sa Cour s'y rendit, sans délai. Le Prince Jacques qui se flattoit d'y jouer un grand rôle, prévint le jour. Il venoit de commander l'Armée, il s'étoit assis sur le Trône à côté de son pere en 1686. C'étoit autant de pas vers la Royauté : mais il en restoit un plus délicat & plus marqué; s'il avoit essayé le Trône, ce n'avoit été que dans un *Senatus-consulte*, sans l'aveu de la Nation assemblée; il s'agissoit à ce moment d'y monter sous ses yeux : c'est ce que le Roi désiroit fortement en lui tendant la main. Lorsque dans un Gouvernement absolu le Prince agit contre la Loi, les Grands se taisent, parce qu'ils ont tout à perdre, leur liberté même. En Pologne ils parlent, parce que le Prince ne peut rien leur ôter.

Néanmoins Jean ne devoit pas attendre l'opposition du côté d'où elle vint. Il avoit comblé de biens, de pouvoirs & d'honneurs les Sapieha; & ce furent eux qui se crurent obligés de préférer les constitutions de Pologne à la reconnoissance. Ils s'étayerent du Ministre de l'Empereur & de celui des Czars, sans

oublier le Nonce du Pape. L'autorité d'un Nonce en Pologne étonne avec raison les autres Etats. Il a une Jurisdiction & un Tribunal dans une République assez fiere pour ne pas ménager ses Rois. Année 1688.

Cette union contre les projets de la Cour gagnoit tous les jours des partisans. On crioit que les Loix n'étoient donc plus respectées; qu'on vouloit donner un Roi à la Pologne sans son aveu; qu'elle ne pouvoit disposer de son Trône que lorsqu'il étoit vacant. On menaçoit de rompre la Diète, & de prendre des mesures vigoureuses pour assurer le droit de la Nation, si le Prince Jacques ne sortoit pas sur le champ de Lithuanie. Dure extrêmité pour le fils d'un Roi à qui la Pologne devoit tant! Quand les Puissances sont obligées de plier sous la volonté des Nations, elles cherchent du moins à pallier ces fâcheux instans de foiblesse. Le Prince Jacques eut envie de faire ses dévotions au Mont de Pazzi, célébre Monastere, & de chasser aux environs de Vilna. La chasse le conduisit hors de la Lithuanie.

Année 1688. Cette complaisance de la Cour rétablit le calme ; & déjà les délibérations de la Diète prenoient une forme avantageuse ; mais la Reine vivement blessée du refus & de l'affront fait à son fils, intrigua pour rompre la Diète. Elle se servit d'un de ces hommes qui ont de l'audace, des poumons & une éloquence turbulante ; *Dombroski* par ses clameurs & un *Veto* ôta l'activité au Tribunal de la Nation. Si la Reine osoit tant, c'étoit une suite de l'ascendant que le Roi lui avoit laissé prendre.

Le Roi, qui n'étoit pas dans le secret, & qui vouloit mettre en délibération des objets importans pour la campagne prochaine, crut remédier au mal dans un *Senatus-Consulte* où se trouvoit tout le premier Ordre de l'Etat ; mais le vent de la discorde souffloit de tout côté ; & d'abord le nouveau Cardinal Radziowski fut la pierre de scandale. Il étoit Sénateur en qualité d'Evêque ; & comme tel, personne ne lui disputoit sa place au Sénat ; mais il étoit encore Cardinal, & sous ce titre, il prétendoit au premier fauteuil. Cependant les Loix

de Pologne ne donnent aucun rang, Année 1688. aucune préséance à la Pourpre Romaine ; c'est pourquoi on n'y avoit vu jusqu'alors que trois Cardinaux : un *Osius*, un Radziwil, & un fils de Roi, le Prince Casimir, avant que d'être Roi. On s'étoit tiré d'affaire avec eux le mieux qu'on avoit pu : mais la plupart des Polonois pensoient à peu près comme les Grecs au temps du dernier Empereur de Constantinople : *Nous aimons mieux*, disoient ces Grecs, *voir ici un Turban qu'un Chapeau de Cardinal*. Radziowski, embarrassé de sa dignité dès le jour qu'il l'avoit reçue, avoit évité toutes les rencontres délicates ; la Cour où il auroit fallu, selon le systême de Rome, disputer le pas à la Famille Royale ; le Sénat où les Evêques, ses confreres, ne vouloient rien céder. Il n'y avoit qu'un évenement qui pût trancher la difficulté, c'étoit de réunir dans sa personne la Primatie avec la Pourpre. La mort l'avoit servi promptement. L'Archevêque de Gnesne avoit disparu du nombre des vivans, & Radziowski, par la grace du Roi, se

Année 1688.

trouvoit Primat, exemple frappant d'une belle fortune. Né d'une Sobieska, il avoit fait ses études à Paris, où il étoit obligé de vivre dans une médiocrité bien au-dessous de sa naissance : étant donc devenu, après son Maître, le premier personnage de la République, il ne doutoit plus de la préséance dans le Sénat : mais les Evêques lui objectoient qu'il n'avoit pas encore reçu ses Bulles. Nouvel incident, d'autant plus épineux, qu'il étoit imprévu. Après bien de la chaleur & des débats, l'Evêque de Cracovie fit sentir à ses Pairs que les Bulles regardoient uniquement les fonctions spirituelles, & Radziowski s'assit au premier rang, où le Roi le vit avec plaisir, comptant bien de s'en aider dans la conjoncture même ; mais le Primat, homme plein d'obscurité & d'artifice dans sa conduite, le croisoit sourdement, & les cœurs étoient trop aigris.

Au lieu de s'occuper des moyens de pousser la guerre avec plus de vigueur, ou de faire une paix avantageuse, les premiers qui parlerent

n'ouvrirent la bouche que pour se plaindre de la présomption du Prince Jacques, de l'influence de la Reine dans le Gouvernement, de la résidence suspecte du Marquis de Bethune en Pologne, des menées de la France, de l'inutilité de tant d'expéditions contre le Turc, & de la honte qui se trouvoit à laisser encore Kaminieck sous sa puissance. Ceux-là envelopperent du moins leurs plaintes dans des termes respectueux ; mais le Palatin de Siradie, créature & pensionnaire du Roi, [exemple qui dégoûteroit de la bienfaisance, si les ames nobles ne savoient pas qu'il est beau de faire des ingrats] ; ce Palatin s'exhala sans retenue contre son bienfaiteur. Il le traita en face de violateur des Loix, d'oppresseur du peuple, d'ennemi de la patrie (*a*).

Année 1688.

Jean qui avoit appris avec Paç dans la Diète de 1685, que lorsqu'un sujet s'oublie, le Roi, image de Dieu, doit se posséder, répondit à toutes les accusations, comme si

---

(*a*) Zaluski, tom. 2, p. 1059 & 1090.

Année 1688. elles eussent regardé un autre que lui. Il distingua les déclamations outrées de ce qui avoit quelqu'apparence de raison. Il ne prétendit pas n'avoir fait aucune faute. Il se défendit avec cette dignité & cette modération qui confondent la calomnie & diminuent les torts. Toute la vengeance qu'il tira du violent Palatin, ce fut de ne lui pas faire l'honneur de lui adresser la parole. Il se justifioit auprès de la Nation, sans s'y être préparé. L'habitude qu'il avoit cultivée de parler en public, & la connoissance profonde des affaires d'Etat, le dispensoient, quand il vouloit, de s'énoncer par la bouche d'un Chancelier. Il fut lui-même son organe : c'est ce que les Polonois appellent parler *ex Throno*.

Pendant que cela se passoit dans le Sénat, une satyre bruyante contre le Roi & la Reine, couroit dans Grodno, satyre si affreuse, que les Mémoires du temps n'ont pas jugé à propos de nous la transmettre ; & un Prédicateur s'échauffant sur la Confession, en présence de la Reine, osa dire que *les Rois confessoient les*

petits péchés, & n'accusoient pas les Année 1688. *grands ; qu'on connoissoit un Prince qui ne croyoit pas sans doute que ce fût un crime de vendre les Charges de la République, & d'immoler la Patrie à sa complaisance aveugle pour une épouse.* L'enthousiaste en fut quitte pour se rétracter dans la Chaire où il avoit scandalisé ceux même qui pensoient comme lui, & le libelle fut condamné au feu, sans rechercher l'Auteur (*a*).

Au milieu du trouble, Jean ne pouvoit se dissimuler que la Reine lui aliénoit bien des cœurs. Il l'éloigna sans lui ôter le sien. Elle partit à regret pour Varsovie, pleine de ressentiment contre ceux qu'elle soupçonnoit d'avoir donné ce conseil au Roi.

Pour lui, après avoir calmé les esprits autant qu'il fut possible, il les tourna sur la continuation de la guerre, pour laquelle on régla des subsides fort au-dessous du nécessaire ; & il mit fin au Sénatus-consulte, en protestant que, malgré le fiel dont

---

(*a*) Zaluski, tom. 2, p. 1059 & 1060.

Année 1688.

on l'abreuvoit, il n'abandonneroit point la République, & que la foiblesse de sa santé ne l'empêcheroit pas de commander l'Armée, content s'il expiroit en laissant la Pologne triomphante & heureuse. Il devoit être ulcéré contre les Sapieha : cependant il honora de sa présence la pompe funebre du Grand Ecuyer de Lithuanie, leur frere. Les Polonois sont aussi fastueux dans les funérailles que dans les Diètes. Ce faste & toutes les prieres qu'il faut acheter, auroient donné du pain à plusieurs Gentilshommes qui étoient au service du Seigneur défunt. Un grand festin, où l'on s'enivra selon la coutume, termina la douleur.

En même tems une scene de joie se préparoit pour Jean. Vilna, Capitale de Lithuanie, qui n'avoit jamais vu son Roi, soupiroit pour lui rendre ses hommages. Les Peuples n'entroient point dans les démêlés d'Etat. Ce qui les frappoit, c'étoit la gloire & la bonté naturelle de leur Maître, & ils laissoient aux Grands à discuter ses torts. Il fut reçu sur sa route & dans cette grande Ville avec

Année 1688.

ces acclamations, ces fêtes qu'on ne commande point à des gens libres.

De-là il se rendit à Varsovie où la Reine brûloit de le revoir, autant pour le plaisir de gouverner avec lui, que pour l'amour qu'elle lui portoit. Elle l'engagea à souffrir des remedes avant que de reprendre les armes ; elle l'occupa du mariage du Prince Jacques avec une puissante veuve que toute l'Europe convoitoit. C'étoit cette même héritiere de la Maison de Radziwil, que le Prince Jacques avoit déjà voulu épouser en 1680 ; & que l'Electeur de Brandebourg lui avoit arrachée pour la donner à son fils, le Prince Louis. Ce jeune Epoux n'avoit guères joui de sa conquête, & la Cour de Pologne négocioit à Berlin pour s'en emparer avec plus d'espérance que la premiere fois. Déjà la négociation étoit avancée, & l'Envoyé de Pologne écrivoit que la présence du Prince Jacques étoit nécessaire pour assurer le succès. Le Prince vole à Berlin, y entre *incognito*, s'abouche avec le Ministre de France, qui avoit ordre de son Maître de favo-

Année 1688. riser l'alliance, dans la vue de détacher le Roi Jean des intérêts de la Maison d'Autriche. Il voit la jeune veuve dans l'ombre du mystere. Il en tire une promesse en bonne forme d'épouser dans huit mois, terme de son deuil, & cela sous une peine bien exprimée de la perte de ses biens. Les présens de nôces sont donnés & reçus des deux parts. Après quoi il reprend le chemin de Varsovie, en s'applaudissant de sa fortune. Ce mariage le mettoit en possession de quatre Duchés dans le sein de la Pologne, lui donnoit des forces personnelles, l'acheminoit au Trône.

La nouvelle arrivée à Varsovie remplit la Cour d'allégresse, le Roi surtout qui aimoit tendrement son fils, & qui avoit un si grand besoin d'ouvrir son cœur à la joie. Courte joie que l'amertume suivoit à pas précipités ! Tandis que le Prince Jacques n'apportoit qu'une promesse, un rival heureux épousoit réellement à Berlin. C'étoit le Prince Charles de Neubourg, troisieme fils de l'Electeur Palatin, & Frere de l'Impératrice. L'Electeur de Brande-

bourg, à qui Léopold montroit une Couronne Royale, avoit favorisé cette trahison, si on peut appeller trahison les mauvais offices que la politique a consacrée dans la morale des Souverains. C'étoit donc encore Léopold qui croisoit toutes les vues de Jean son Allié. Année 1688.

Ce coup de foudre fut entendu à la Cour de Pologne avec tous les transports de la douleur & de la vengeance. Dans le premier étourdissement, le Marquis d'Arquien qui avoit quitté la France, sans se défaire de la vivacité Françoise, proposa d'envoyer le Prince insulté à Hambourg avec le Comte de Maligny son Oncle & un troisieme Champion pour y appeller en duel le Rival heureux. Le Prince Jacques goûtoit ce parti : mais le Roi considérant que, si son Fils venoit à succomber, ce seroit une perte bien supérieure à celle qu'on déploroit, & que dans le cas de la victoire il étoit fort douteux que la Princesse disputée voulût épouser le meurtrier de son mari, écarta cette scene tragique. Jean n'auroit pas été offensé

Année 1688. dans la perſonne de ſon Fils, s'il eût eu les forces de Léopold ou de Louis XIV. Il prit le ſeul parti qui lui reſtoit, celui de la foibleſſe & de la raiſon. Il fit examiner la promeſſe de la Princeſſe infidelle, & la peine qu'elle avoit acceptée. Les Juriſconſultes Polonois déciderent que Jean étoit en droit de confiſquer tous ſes biens. Mais pour prononcer la confiſcation il falloit le Tribunal de la Nation aſſemblée, & la Nation, en ce moment, ne penſoit qu'à combattre. La négociation de Berlin, & la langueur du Roi, avoient rejetté au mois d'Août l'ouverture de la campagne : campagne malheureuſe.

Jean ne pouvoit ſe détacher de ſes vues ſur la Moldavie & la Valaquie, deux Couronnes qu'il vouloit du moins laiſſer à ſa Maiſon, ſi celle de Pologne en ſortoit. Ce grand objet lui fermoit les yeux ſur Kamnieck, & la Pologne continuoit ſes murmures. Elle marchoit pourtant ſous ſes drapeaux, plus conduite par le reſpect qui eſt dû aux talens héroïques, que par la conviction de ſon propre intérêt. Il mena l'Armée comme

comme en 1686, par la Pokucie & la Bucovine. Arrivé à Pérérita, où il avoit laiſſé des troupes & des ouvriers, il vit les maſures de cette Ville déſertes changées en maiſons, les villages voiſins repeuplés, & les terres cultivées. Ce fut le ſeul plaiſir qu'il goûta dans cette expédition. Il ſe hâta de paſſer le Pruth pour s'aſſurer de la Valaquie dont il n'avoit encore reçu que des ſoumiſſions vagues, conſeillées par la crainte. Il n'y avoit encore établi ni poſtes, ni troupes comme dans une partie de la Moldavie. Il la regardoit pourtant comme une conquête facile. Année 1688.

Mais un événement tout contraire à la longue ſechereſſe qui avoit tant incommodé ſon Armée en 1686, le jetta dans un embarras plus grand. Des pluies auſſi opiniâtres qu'abondantes, changerent en peu de jours les ruiſſeaux en torrens, les rivieres en fleuves, & la terre diſſoute en un vaſte bourbier. Cependant on ſe traîna juſqu'à la riviere de Chocava, qu'on paſſa avec des difficultés incroyables. Mais quand on arriva au Séret, il fut impoſſible d'en tenter

Année 1688. le passage. On erra sur ses bords en changeant de camp tous les jours, pour ne pas s'appésantir dans la fange, & pour distraire le Soldat d'une trop grande attention à ses peines. Six semaines s'écoulerent dans ce déluge : mais le déluge ne s'écouloit pas. Les Turcs & les Tartares disoient que le Ciel prenoit leur défense, & ne se montrerent pas. L'Armée battue par les élémens reprit le chemin de la Pologne en perdant plus de chevaux & d'équipages que si elle eût vu l'ennemi. La grosse artillerie fut enterrée dans la Bucovine, pour la reprendre dans un tems commode.

Les succès abandonnoient la Ligue Chrétienne en plus d'un endroit. Les Moscovites avoient repris leur projet sur la Crimée, & *Galiczin* qui avoit manqué cette conquête, commandoit encore l'expédition. Précop vit deux cens mille combattans devant ses murs, & quatorze cens piéces de canon. Les Tartares se crurent perdus : mais le Kan ne désespéra pas ; c'étoit le brave *Selim-Gierai*, que les Turcs avoient déposé après

la journée de Vienne, & qu'ils avoient remis sur le Trône à cause de la supériorité de ses talens. Il amusa le Général Russe en proposant un accommodement qui épargneroit l'effusion du sang. Il disputoit comme quelqu'un qui veut se rendre, & qui cherche seulement à diminuer un peu ses malheurs. Pendant les pour-parlers, délais souvent funestes au plus fort, le foible se fortifioit sur ses derrieres, & Galiczin s'affoiblissoit en consumant ses vivres : piége qu'il n'apperçut que lorsqu'il fallut reculer pour en chercher : & dans cette retraite le Kan tailla en piéces son arriere-garde. C'est ainsi que la ruse & le courage sauverent les Tartares sans humilier les Moscovites. Galiczin ayant regagné les bords de la Samara après une marche de trois semaines, dépêcha des couriers à Moscou & à Varsovie pour donner avis qu'il avoit battu les Tartares, & qu'il les avoit poussés jusqu'au-delà de Précop. Les deux capitales firent des réjouissances publiques lorsqu'elles auroient dû se couvrir de deuil ; & le Géné-

Année 1688. ral, avant que de rentrer en Moscovie, reçut des complimens de la Régente, & des récompenses pour son Armée : pratique assez familiere à l'Empire Russe, si on excepte le regne de Pierre le Grand.

Les Vénitiens avoient mis le siege devant Négrepont, l'ancienne Chalcis dans l'Eubée. Cette Isle, la plus agréable de l'Archipel, leur avoit été enlevée par Mahomet II, à qui rien ne résistoit. Morosini se rappelloit les malheurs de ses citoyens au tems de cette perte; le brave Erizzo scié en deux, sa fille poignardée en défendant sa vertu, tout sexe, & tout âge au-dessus de ving ans, dévoués à la mort. Il vouloit venger tant d'outrages & de sang, & rendre à sa patrie un de ses anciens domaines. Ses efforts étonnerent; la résistance fut encore plus grande, & son projet échoua.

Il n'y avoit que l'heureux Léopold qui, sans quitter son cabinet, poussoit les Turcs d'une perte à une autre. Le nouveau Sultan Soliman III n'étoit pas un ennemi redoutable. Il avoit passé quarante ans dans une

prison à méditer l'Alcoran, & personne ne l'égaloit en pratiques religieuses. Les dévots le louoient à l'excès. Le Divan en faisoit peu de cas. Les gens de guerre le méprisoient. Sentant du moins sa foiblesse, il fit faire à Léopold des propositions très-avantageuses par son Ambassadeur *Mauro Cordato*, ce Médecin de Padoue, dont la premiere maxime en négociation, étoit ce mot du Poëte *Saadi ; qu'un mensonge qui fait l'affaire, vaut mieux que la vérité qui l'embrouille*. La maxime, s'il l'employa dans cette occasion, ne lui réussit pas. Léopold rejetta tout avec sa hauteur ordinaire que la prospérité augmentoit encore. Il n'étoit pas plus guerrier que Soliman : mais avec une profonde politique & de la fermeté, il trouvoit des Généraux dans tous les Princes de l'Europe. Il transporta sa faveur du Duc de Lorraine au jeune Electeur de Baviere, dont il venoit de faire son Gendre. Il le chargea du commandement de l'Armée & du siege de Belgrade. Cette Place Année 1688.

Année 1688. importante fut prise d'assaut à la vue du Visir.

Léopold étoit à la veille de chasser les Turcs de l'Europe : mais il entreprit trop à la fois. Il entra, contre Louis XIV, dans la fameuse Ligue d'Ausbourg, qui partagea son attention & ses forces. Cette nouvelle Ligue mit Innocent XI dans un cas singulier. Il bénissoit de la même main les coups portés au Turc, & ceux qu'on préparoit au Roi Très-Chrétien. Il devoit être étonné de sa fortune ; fils d'un Banquier Milanois, il secourut contre les Turcs l'Empire & la Pologne de son argent, les Vénitiens de ses Galeres ; & s'il fut bravé dans Rome même par Louis XIV, ce ne fut qu'après avoir eu la force de l'outrager.

Louis XIV de son côté travailloit plus que jamais à détacher Jean de l'alliance de l'Empereur, tandis que Jean croyoit avoir une raison pour s'y attacher plus fortement. La prise de Belgrade avoit répandu l'allarme dans la Valaquie, qui venoit de se mettre sous la protection de l'Empe-

reur ; & Jean se flattoit de la recevoir de ses mains, selon le Traité secret fait entr'eux. Cet heureux événement auroit rempli l'objet de la campagne infructueuse qu'il venoit de faire. Mais l'Empereur ne faisoit que montrer la Valaquie sans envie de la donner. Année 1688.

En arrêtant sa vue sur le Roi Jean, on plaint un Prince qui, avec de grandes qualités & peu de forces, se trouve le jouet d'une Puissance supérieure. Il étoit destiné à l'être de plus d'une façon. Il l'éprouva dans la Diète dont je vais rendre compte.

La Pologne lassée d'une Ligue ruineuse dont Vienne tiroit tout le fruit, vouloit une paix particuliere avec le Turc. Un Envoyé Tartare étoit venu offrir la médiation du Kan avec des conditions avantageuses. Cette paix séparée déplaisoit souverainement à l'Empereur. Jean ne la goûtoit pas non plus pour les raisons que nous avons exposées. Mais Léopold craignoit que la République ne l'emportât sur le Chef. Année 1689.

Un autre point qui devoit s'agiter dans la Diète, l'inquiétoit encore.

Année 1689. C'étoit la confiſcation des grands biens de la Princeſſe de Neubourg en faveur du Prince Jacques. Il voyoit avec douleur que ſon beau-frere, le Prince de Neubourg, reſteroit avec l'Héritiere de la Maiſon de Radziwil ſans héritage.

Pour éviter ces deux écueils, il y avoit un parti à prendre : rompre la Diète au moment qu'elle pourroit nuire ; & c'eſt celui qu'il prit. Il fit entrer dans ſes vues l'Electeur de Brandebourg, qui avoit intérêt de le ménager pour ſe faire Roi, & qui ſemoit l'or dans Varſovie. Il gagna les Sapieha, dont le crédit étoit grand dans le Sénat & dans l'Ordre Equeſtre. Les choſes étant ainſi diſpoſées, la Diète s'ouvrit.

Les délibérations roulerent d'abord ſur la prétention du Prince Jacques. Les Juriſconſultes avoient décidé que les biens de la Princeſſe, qui lui avoit manqué de foi, lui étoient dévolus ; que la peine étoit juſte, puiſqu'elle s'y étoit ſoumiſe elle-même par un acte libre. Le parti contraire répliqua par des raiſons qui jetterent au moins du doute.

D'autres Sénateurs affectant la neutralité qu'ils ne ſentoient pas, s'écrierent que ce n'étoit pas le tems de penſer aux intérêts de la Maiſon Royale, tandis que la République en avoit de ſi grands à traiter. *Accepteroit-on la paix particuliere offerte par le Turc, ou continueroit-on la guerre avec plus de vigueur?* Ceux-ci vouloient la paix ; ceux-là s'échauffoient pour la guerre. Ce dernier ſentiment étoit celui du Roi. Mais une autre diſcuſſion vint ſe jetter à la traverſe. On lui reprochoit le Traité de 1686 avec la Moſcovie. Il lui avoit cédé deux Villes, un Palatinat & un Duché. Cette ceſſion, qui enlevoit des biens certains pour des avantages incertains, n'avoit été faite que de l'avis du Sénat. Il falloit que la Diète ratifiât ; le devoit-elle contre le bien commun (*a*)? Année 1689.

Ce reproche fait au Roi lui en attira ſubitement un autre. La Reine paſſoit toujours pour l'avoir pouſſé à tout ce que la République pouvoit

(*a*) Zaluski, tom. 2, pag. 1135.

Année 1689. désapprouver. Le Palatin de Posnanie, Raphaël Lesczinski, grand par lui-même (*a*), plus grand encore dans un Fils que la Pologne a regretté & que la Lorraine adore, ne craignit point de déplaire à la Cour pour servir la République. Il savoit que la Reine intriguoit fortement pour remettre sous les yeux de la Diète la confiscation des biens de la Princesse de Neubourg, question qui portoit le trouble avec elle. Il se tut sur le Roi, il s'expliqua sur la Reine. Il dit " qu'elle avoit une ,, ame & des connoissances au-dessus ,, de son sexe, mais qu'elle étoit au ,, niveau par l'intrigue & les dé- ,, tours. A quoi sert l'esprit, ajou- ,, toit-il, s'il n'aboutit qu'à semer la ,, discorde dans tous les Ordres ? ,, Elle se plaint souvent de la foi-

(*a*) Son mérite soutenu d'une illustre naissance l'éleva aux grandes places de la République. Il fut Maréchal de la Diète de Ligue contre le Turc, en 1683. Ambassadeur à Constantinople, Grand Trésorier, & Général de la Grande Pologne. Il avoit épousé la Fille du Grand-Général Jablonowski. Tel étoit le Pere du Roi Stanislas.

,, blesse de sa santé ; elle la doit, ,, cette foiblesse qui nous afflige, à ,, sa trop grande application aux ,, affaires publiques dont l'Etat la ,, supplie de se dispenser ,,. La Reine venoit de perdre une confidente dont la mort réjouissoit la Ville & la Cour même. Le Palatin n'épargna pas sa mémoire en lançant de nouveaux traits sur la Reine [*a*]. Il y eût eu moins de danger à offenser le Roi que la Reine, qui disoit hautement qu'elle n'aimoit pas les diseurs de vérités. Mais les Loix en Pologne mettent les Sujets à couvert de la colere des Princes. Année 1689.

C'est ainsi que les Séances s'écouloient dans un passage rapide d'un objet à un autre, sans s'arrêter sur aucun. Ces dissensions publiques en occasionnoient dans la vie privée. Il y eut des duels. Le Comte Vielpolski appella l'Enseigne de Cracovie ; celui-ci refusa, non faute de courage ou par respect pour les Loix divines & humaines : mais c'étoit le Samedi,

(*a*) Zaluski, tom. 2, p. 1104 & 1147.

Année 1689. jour particulierement fêté dans la dévotion Polonoife.

Cependant la Diète continuoit, mais fans fuite dans les idées. On avoit refufé d'écouter le Roi fur les intérêts de fa maifon; & il fut obligé avec tous les Ordres de prêter l'oreille à un démêlé particulier entre deux Evêques. Celui de Culm, Cafimir Opalinski, déraifonna longuement; & prétendant que le Roi ne lui étoit pas favorable, il lui dit : *ou ceffez de régner, ou régnez juftement.* Tous fes confreres & le Cardinal Primat marquerent fur le champ au Roi leur regret de cet emportement. Le Palatin de Belz, Maczinski, fans difcerner les innocens du coupable, s'écria qu'il falloit chaffer du Sénat tous les Evêques, & les renvoyer à Rome. L'un d'eux lui répondit : " nous fommes
,, Nobles Polonois avant que d'être
,, Evêques; c'eft par la premiere
,, qualité que nous tenons à la Po-
,, logne auffi effentiellement que
,, vous. La feconde nous établit vos
,, Pafteurs, nouveau titre pour nous
,, refpecter ,,. La querelle s'échauf-

foit. Le Roi oubliant pour le moment la fienne, s'occupa de celle-ci & l'affoupit. Mais le mot de l'Evêque de Culm étoit un poids fur fon cœur. Il exigeoit qu'il défavouât publiquement fon injufte interpellation, & qu'il en demandât pardon, comme d'un emportement où la réflexion n'avoit eu aucune part. Quelques Sénateurs avoient déterminé le Prélat : beaucoup plus le diffuaderent. Ce fut alors que Jean encore plus touché de l'ingratitude du grand nombre que de l'outrage d'un feul, marqua une envie d'abdiquer, fe fouciant peu de commander à des hommes dont il n'étoit pas aimé [a]. Ce premier mouvement, enfant du trouble où fon ame étoit plongée, fe diffipa comme une vapeur, & l'Evêque de Pofnanie, pour faire diverfion à tant de chocs, rendit compte d'un traité de commerce propofé par les Hollandois, pour le bien de la Pologne. Il s'agiffoit d'ouvrir de grands débouchés à fes bleds, l'un des plus grands avanta- Année 1689.

(a) Zaluski, tom. 2, pag. 1104.

Année 1689. ges qu'une Nation cultivatrice puiſſe ſe procurer. Dans ces derniers tems, il a été prouvé dans le Parlement d'Angleterre que l'exportation des grains avoit valu en quatre années cent ſoixante dix millions trois cens trente mille livres de France. Il eſt vrai que la Pologne n'a point de Marine : mais la Hollande offroit la ſienne. C'eſt ce que repréſentoit l'Evêque de Poſnanie ; mais il y avoit tant d'agitation dans les eſprits, qu'ils furent bien vîte emportés ailleurs.

Le ſeul objet qui parut les fixer, ce fut le jugement d'un Gentilhomme Lithuanien. Lyſinski (c'étoit ſon nom) ſorti des Jéſuites, vivoit dans le commerce des lettres, ſe communiquant peu, & faiſant du bien. Ami de la vérité dans le culte, il avoit jetté du ridicule ſur quelques ſuperſtitions Polonoiſes. On lui eût peut-être pardonné cette hardieſſe ; mais il avoit une fortune conſidérable ; & le délateur, ſelon les Loix, devoit la partager avec le fiſc. Un homme en Charge, Brzoska, l'accuſa d'Athéiſme. Le plus fort té-

moignage fut une note de la main de Lyſinski dans un livre ſur l'exiſtence de Dieu. L'Auteur Allemand de cet ouvrage, avec la meilleure intention de prouver une vérité qui n'eut jamais beſoin de preuve, la détruiſoit. Lyſinski appercevant la fauſſeté des raiſonnemens avoit mis à la marge, *ergo non eſt Deus*, donc il n'y a point de Dieu. Les Evêques, depuis la derniere nomination au Cardinalat, prenoient du goût pour cette dignité. Celui de Poſnanie cherchoit une occaſion de ſe rendre agréable à Rome. Il crut l'avoir trouvée. Il ſaiſit l'accuſation, il remua toute la machine de la Diète, le Corps Epiſcopal ſur-tout ; & Lyſinski, après avoir été fouetté par un Evêque, & abſous pour l'autre monde, fut brûlé dans celui-ci. Le decret de mort portoit (choſe ſingûliere !) que le blaſphêmateur avoit non-ſeulement nié l'exiſtence de Dieu, mais encore la Trinité des Perſonnes, & la maternité divine de la Vierge Marie (*a*). Différens ſiecles

(*a*) Zaluski, tom. 2, pag. 1120.

Année 1689. avoient montré en Pologne des Gentilshommes perturbateurs, raviſſeurs, aſſaſſins, incendiaires; mais comme la Loi ne permet pas d'arrêter un Noble avant qu'il ſoit condamné, les coupables avoient toujours eu le temps d'échapper au ſupplice. La Loi ſe tut, & Lyſinski fut arrêté auſſitôt qu'accuſé. Rome, en voyant la procédure, déſapprouva ce terrible decret, & le Roi ſe reprocha plus d'une fois de n'avoir pas arrêté ce zele dévorant.

On comptoit déjà trois mois depuis l'ouverture de la Diète, & on n'avoit terminé que cette affaire. Lorſqu'on voulut reprendre celles qui intéreſſoient la Maiſon Royale ou la République, la faction de l'Empereur ſuſcita le Nonce Sulkowski, qui proteſta & diſparut. La Diète ſans activité ſe raſſembla le lendemain, & ce fut députation ſur députation pour ramener Sulkowski. Le Roi lui-même le fit chercher dans la maiſon du Grand-Général de Lithuanie, Sapieha, où l'on ſavoit qu'il avoit paſſé la nuit. Sapieha répondit ſéchement qu'on

ne lui avoit pas donné Sulkowski en garde. Cette réponſe apportée à la Diète affligea le Roi & tous ceux qui aimoient la Patrie. Le Grand-Tréſorier de Lithuanie, frere du Grand-Général, parut touché, & vouloir remédier au mal. Il quitta ſon fauteuil & ſortit en diſant qu'il ne rentreroit pas ſans ramener Sulkowski, & rendre l'activité à la Diète. La Diète reſpira; mais ce fut pour tomber dans une convulſion mortelle. Le Grand-Tréſorier lui-même ne reparut plus. Le Caſtellan de Samogitie fit une derniere tentative; il ſe leva, & paſſant du côté de Dambrowski, Nonce ou Tribun accrédité, il le conjura au nom de la *Patrie* de reſſuſciter la Diète, en lui rendant Sulkowski, ſon collégue & ſon ami. *Au nom de la Patrie*, reprit le Tribun, *dites au nom du Roi, vous ne connoiſſez que lui.* Ces paroles envenimées par le ton, violoient la dignité Sénatoriale dans la perſonne du Caſtellan. L'Evêque de Vilna crut devoir la venger par une réprimande haute & ſévere; mais le Tribun ſe hériſ-

Année 1689. ſant, maltraita plus l'Evêque que le Caſtellan, leva même la main pour le frapper, & par ce geſte ſacrilege il empêcha Varſovie d'entendre la Meſſe pendant trois jours; car le Cardinal Primat mit toutes les Egliſes en interdit, calamité qui auroit duré plus long-temps, ſi le fougueux Tribun n'eût fait une réparation à l'Evêque inſulté. Les Egliſes ſe rouvrirent, mais la Diète ſe ferma & ſe ſépara pour porter dans les Provinces l'animoſité des factions. Le lendemain le Roi reçut un billet que le Miniſtre de Brandebourg avoit perdu. On y liſoit que les Sapieha avoient bien fait leur perſonnage, & qu'ils méritoient la récompenſe promiſe (*a*).

Si on réfléchit ſur l'eſprit de diſcorde qui agita la Nation dans cette Diète, la condition des hommes paroît bien à plaindre. Livrez-les au gouvernement d'un ſeul, ils ſe plaignent ſans ceſſe ſous le joug. Laiſſez-les dans les bras de la liberté, ils ne

(*a*) Zaluski, tom. 2, pag. 1131.

ſavent pas en uſer pour ſe rendre heureux. Année 1689.

La Diète n'ayant rien ſtatué ni ſur la paix, ni ſur la guerre; & les négociations avec le Turc ſe ralentiſſant, la guerre continua en vertu du Traité de ligue, mais foiblement. Ce ne fut pas Jean qui commanda. Jablonowski étoit le Héros le plus capable de le repréſenter; mais l'Armée étoit peu nombreuſe & mal payée. Ne pouvant rien tenter de grand à force ouverte, il projetta de ſurprendre Kaminieck. Ses meſures étoient bien priſes; mais les Turcs attentifs au moindre mouvement, les rompirent.

Les ſuccès de la ligue étoient toujours pour l'heureux Leopold. La maxime de l'ancienne Rome, qu'il étoit beau de compoſer avec ſes ennemis dans le ſein de la victoire, n'étoit pas la ſienne. Les Turcs étoient venus demander la paix à Vienne, comme à Varſovie; il avoit rejetté leurs propoſitions. L'Europe abondoit alors en Généraux: la France & l'Empire ſur-tout. Le Prince Louis de Bade porta l'Aigle

Année 1689. Impériale dans la Servie & dans la Bulgarie, où, après avoir défait les Turcs dans trois combats, il leur enleva deux Places importantes, Niſſa & Vidin.

Les Infideles échapperent cette année aux coups des Vénitiens. Moroſini ſe préparoit à leur en porter encore : une longue maladie l'en empêchoit ; & la République qui venoit de l'élire pour Prince, ne vouloit confier ſes forces qu'à lui. Ce nouveau Doge, auſſi grand dans l'Armée que dans le Sénat, ne craignoit pas la menace qui avoit été faite à un de ſes prédéceſſeurs. Mahomet II. entendant parler aux portes de Veniſe de la cérémonie dans laquelle le Doge épouſe la Mer Adriatique, avoit dit qu'*il l'enverroit bien-tôt au fond de la Mer conſommer ſon mariage*. Moroſini malade, ſe faiſoit encore redouter.

Quant aux Moſcovites, agités de troubles inteſtins, dont la Régente & Galiczin furent les auteurs & les victimes, ils ne ſortirent pas de leur pays, & la ligue n'en tira aucun ſecours. Nouveau chagrin pour Jean,

qui ſe voyoit en bute aux courſes toujours renaiſſantes des Tartares. Année 1689. Une calamité plus grande lui déchira le cœur. L'un des dix fléaux miraculeux qui déſolerent l'Egypte au temps de Moyſe, ſe renouvella dans la Pologne. Des nuées de ſauterelles, apportées par un vent d'Aſie, fondirent ſur les campagnes, & les couvrirent à la hauteur d'un pied. Elles étoient d'un noir foncé. Paris & d'autres Capitales de l'Europe, qui en reçurent dans des boëtes, admiroient leur longueur & leur groſſeur, tandis que la Pologne en étoit dévorée. Les prés, les moiſſons, les fruits, l'écorce même des arbres, tout fut la proie de ces inſectes voraces qui ne périrent que deux mois après leur arrivée, au premier froid. Leurs cadavres, (triſte dédommagement), engreſſerent la terre pour l'année ſuivante, qui fut très-féconde.

Celle-ci s'étoit écoulée dans la douleur, plus encore pour le Roi que pour les Sujets. Une Diète où toutes ſes vues avoient été trompées, Kaminieck manquée, la diſette,

Année 1689. des factions qui s'examinoient, la dissension dans tous les Ordres : son ame s'aigrissoit dans l'amertume. Les soupçons s'y accumuloient & le pousserent à un attentat qui passeroit ailleurs pour un droit de la Couronne. Le Grand Chancelier, Wielopolski, étoit mort après bien des conférences secrettes, avec une faction opposée à la Cour. Des bruits avoient transpiré que les Sapieha pensoient à détrôner leur bienfaiteur, & que le Primat Radziowski entroit dans le complot, aussi bien que Wielopolski, tous deux parens du Roi On ne disoit point sur quelle tête on vouloit mettre la Couronne. Ceux qui se piquent de tout deviner, assuroient que l'intention des Sapieha étoitde la placer dans leur propre maison. Leur faste avoit déja quelque chose de royal ; une garde nombreuse & un cortége qui embarrassoit les plus grandes rues. Ceux qui ne leur supposoient pas assez d'ambition & d'ingratitude pour convoiter la Couronne, se persuadoient qu'ils pensoient du moins à en détacher pour toujours

le grand Duché de Lithuanie qu'ils gouvernoient presqu'en Souverains. Année 1689.

Jean comptoit développer le mystere dans les papiers que le Chancelier avoit laissés en mourant. Il envoya le Prince Czartoriski pour y fouiller. L'illustre veuve refusa l'entrée de son Palais, invoqua les Loix & l'assistance des Grands. Le Palatin de Siradie lui prêta sa voix & sa plume. Le nombre des opposans grossit. Jean arrêté par la clameur publique, ne recueillit que de la haine ; & quand même il eût réussi à forcer le Palais, il n'eût rien trouvé, parce que le Chancelier sentant approcher sa fin, avoit tout brûlé.

Au reste, la conspiration étoit-elle réelle ? On trouve là-dessus des contrariétés dans les Mémoires. Un Historien doit se borner à dire précisément ce qu'il sait, au lieu de deviner ce qu'il ne sait pas. Quoi qu'il en soit, comme tout Ordre particulier passe en Pologne pour un instrument de tyrannie, on accusoit le Roi de tendre au despotisme. Il lui en échappoit quelques traits : mais si cette passion l'eût réellement

Année 1689. tourmenté, auroit-il convoqué tant de Dietes ? Il n'ignoroit pas que toutes les fois qu'une Nation s'assemble, elle est au-dessus du Chef. Mais il préféroit la République à son autorité. Aucun regne n'avoit vu la Nation assemblée aussi souvent, non-seulement dans les Comices ordinaires qui reviennent tous les deux ans, mais encore dans les extraordinaires que la Loi n'ordonne pas. Telle fut la Diete de cette année. Elle s'ouvrit le 18 Janvier.

Année 1690. L'objet capital dont elle s'occupa fut la paix particuliere que le Turc ne cessoit d'offrir à la Pologne : " Réfléchissez (disoient au Roi ceux ,, qui la souhaitoient) réfléchissez ,, sur vos tentatives inutiles contre ,, Kaminieck, sur vos expéditions ,, ruineuses en Moldavie, sur l'impossibilité de lever de nouveaux ,, subsides, sur sept ans de guerre ,, qui ont épuisé la Pologne pour ,, faire triompher la Maison d'Autriche. Les alliances ont enfin des ,, bornes. Voulons-nous imiter les ,, Saguntins qui s'ensevelirent sous ,, l'amitié des Romains ? L'Empe-

,, reur manque lui-même à la ligue Année 1690. ,, en lui fournissant moins de troupes ,, depuis qu'il s'est armé contre la ,, France. Est-ce notre faute s'il ne ,, veut point de paix ni vaincu, ni ,, vainqueur ? Qu'il fasse donc la ,, guerre avec ses propres forces, ,, ou qu'il nous fournisse les moyens ,, de la continuer (*a*). ,,

La Pologne étoit effectivement dans l'impossibilité de soudoyer ses troupes. Innocent XI. étoit mort, & on ne savoit pas si Alexandre VIII. son successeur, voudroit, comme lui, employer les revenus de l'Eglise à l'humiliation de la Puissance Othomane.

Jean frappé des raisons pour la paix, se trouvoit dans une grande perplexité ; mais l'Empereur le tenoit attaché à la Ligue par de grandes espérances qui pouvoient enfin se réaliser. La faction Françoise, en ne parlant que de paix, & grossissant de moment en moment, sembloit devoir la décider. Trois François animoient secrettement cette faction :

(*a*) Zaluski, tom. 2, pag. 1187.

Année 1690. le Marquis de Bethune, l'Abbé de Gravel, & un Conseiller au Parlement, Caillet de Teil.

La Chambre des Nonces, gagnée par Leopold & Jean, étoit pour la guerre; elle poussa des cris contre les trois Ministres de France, les plus violens contre Gravel. On l'avoit déjà prié de quitter la Pologne; il s'obstinoit à rester. La République lui ordonna de partir; il n'en tint pas compte. Le Roi lui fit dire, par le Grand-Trésorier, que s'il ne partoit pas, il seroit cité en Jugement; il éluda la menace, en cherchant un asyle dans une Maison Religieuse. La Diète le supposa parti, reprit ses délibérations, & consentit enfin à la continuation de la guerre (*a*). Il est rare que la Nation assemblée n'enfante quelque nouvelle constitution. Les *Lits de Justice* ne regardent point les affaires publiques en Pologne. Il fut statué que dans toutes les Diètes à certains jours, le Roi prenant la place de Juge, & la Loi à la main, prononceroit sur les causes des Par-

(*a*) Ibid. pag. 1162 & 1163.

ticuliers. Tels sont les *Lits de Justice*, ou, selon l'expression Polonoise, les *Jugemens Comitiaux* dans ce Royaume. Avant Etienne Bathori & l'établissement des Tribunaux sédentaires, le Roi jugeoit son peuple en parcourant les Provinces. Henri de Valois s'en étoit bien-tôt rebuté: *Par ma foi*, disoit-il, *ces Polonois-ci me font faire le Juge & le Jurisconsulte; ils voudront bien-tôt encore que je fasse le métier d'Avocat.* Il oublioit que les premiers Rois furent Juges. Année 1690.

C'est la coutume de terminer la Diète par un discours d'*Adieu* au Roi; éloge plus ou moins hyperbolique. Les grandes qualités de Jean sauverent bien des mensonges à l'Orateur; mais il débita beaucoup de faussetés sur la tranquillité présente de la République, dont il faisoit honneur au Roi. Les factions continuoient, & avant même la fin de la Diète, l'Armée s'étoit confédérée. Il lui étoit dû plus de vingt millions; elle déclara aux Généraux qu'elle ne marcheroit pas sans être payée. Heureuse encore la Républi-

Année 1690. que en ce que le Soldat, ſage dans ſa révolte même, ne menaçoit point d'exécution militaire (*a*).

Cette confédération cauſée par la diſette d'argent, mal fort ordinaire à un Etat ſans commerce, anéantit tout projet de campagne. On ſe contenta de tenir les troupes ſur la frontiere, pour empêcher les incurſions des Tartares, ravages qu'on n'évita pas entierement. Ils vinrent juſqu'aux portes de Lublin dans la petite Pologne; & ſans un eſpion, le Roi couroit riſque d'être pris [*b*]. Ces incurſions réiterées étoient les triſtes fruits de la criſe où l'on ſe trouvoit. Des troupes mal payées, mal vêtues oublient leur devoir & leur valeur. Les Chefs frappés de leurs juſtes plaintes craignoient d'uſer de l'autorité; ils n'employoient que l'exhortation. Les Evêques s'en mêloient en qualité de Sénateurs. Celui de Culm, Olſowski, prit ſon texte dans le mécontentement qu'on avoit des Moſ-

(*a*) Ibid. pag. 1187.
(*b*) Ibid. pag. 1167.

covites. Membres de la Ligue, c'étoit à eux d'agir contre l'ennemi commun, lorſque la Pologne ne le pouvoit pas; & leurs épées reſtoient dans le fourreau. Olſowski diſoit donc à l'Armée ce que Marius avoit dit à ſes Soldats qui demandoient de l'eau: *Il y en a dans le camp ennemi, & vous êtes Romains.* " Il y a ,, de l'argent chez les Moſcovites, ,, & vous êtes Polonois ,,. Ce trait d'éloquence ne produiſit & ne devoit produire aucun effet. Marius touchoit le camp ennemi: les Polonois étoient fort éloignés des Moſcovites, & ils ne marcherent ni à eux, ni aux Turcs. Année 1690.

Ce qui avoit retenu les Moſcovites dans l'inaction, c'étoit le bruit de cette paix particuliere dont la Pologne s'occupoit. Ils craignoient de reſter en proie aux Turcs & aux Tartares. Le jeune Czar Pierre, ſeul alors ſur le Trône dont ſon aîné n'étoit pas digne, ſçavoit qu'un Chiaoux (*a*) du Grand-Seigneur &

(*a*) Cet un Officier de la Porte qui fait l'Office d'Huiſſier; c'eſt comme un Exempt

Année 1690. un Envoyé Tartare étoient à Varsovie. Un Grand de sa Cour y éclairoit les démarches de la République.

La Ligue Chrétienne, depuis sa naissance en 1683, n'avoit pas senti une langueur pareille. Les Polonois n'entreprenoient rien, faute d'argent. Les Moscovites se tenoient chez eux par politique. Les Vénitiens faisoient quelques efforts dans l'Archipel, mais trop foibles pour se faire craindre. Morosini, dont la présence étoit plus nécessaire encore à Venise depuis qu'il étoit Doge, n'animoit plus la victoire. L'Empire étoit obligé de faire face à Louis XIV.

Les Turcs moins pressés de toute part, & animés par la France, au grand scandale de Rome & de la Ligue, s'étoient mis en campagne de bonne heure. Ils avoient à leur tête *Mustapha Cuprogli*, fils, petit-fils de Grand-Visir, & parvenu lui-même à cette premiere dignité. Il ne

des Gardes en France. Tels sont les Ambassadeurs que le Grand-Seigneur envoie aux autres Princes.

respiroit que la guerre, blâmant Année 1690.
toute proposition de paix. Il avoit commencé par réformer les abus d'une mauvaise administration de sept ans, & par le rétablissement des finances. En ouvrant la campagne, il employa la Religion & la sévérité des mœurs. Toutes les Mosquées de Constantinople & les pavillons du camp retentirent de prieres. Une foule de jeunes garçons qui suivoient l'Armée, affreux instrumens de débauche & de dépense, furent chassés, sous peine de mort s'ils reparoissoient. Il ne s'agissoit plus que de rendre le courage aux troupes; le Visir s'en chargeoit en leur traçant la route de la victoire avec le sabre de son pere Cuprogli (*a*).

Le Duc de Lorraine, celui de tous les Généraux de l'Empire qui avoit montré les plus grands talens, depuis Montécuculli, avoit terminé ses jours. Il les avoit passés dans la gloire, mais sans Etats. Il s'étoit flaté d'y rentrer à la tête de soixante mille hommes en 1676. *Aut nunc*,

(*a*) Cantémir, tom. 2, pag. 182.

Année 1690. *aut nunquàm* : c'eſt ce qu'on liſoit ſur ſes Etendarts, *ou maintenant*, *ou jamais*. Ce fut jamais. Plus heureux pour la Maiſon d'Autriche, il en avoit ſoutenu la fortune, ſans recouvrer la ſienne; regret qu'il emportoit au tombeau, & qu'il exprima dans cette Lettre à Léopold: » Sacrée Majeſté, ſuivant vos or- » dres, je ſuis parti d'Inſpruck » pour me rendre à Vienne: mais » je ſuis arrêté ici par un plus grand » Maître: je vais lui rendre compte » d'une vie que je vous avois con- » ſacrée toute entiere. Souvenez-vous » que je quitte une épouſe qui vous » touche, des enfans à qui je ne » laiſſe que mon épée, & des ſu- » jets qui ſont dans l'oppreſſion ». Léopold ſentit dans cette campagne même combien il étoit difficile de remplacer le Général qu'il pleuroit.

Le Viſir Cuprogli, après une victoire complette ſur les Impériaux, fit lever le blocus de trois Places dans la haute Hongrie, en prit quatre dans la baſſe, ſoumit l'Albanie, la Bulgarie, & reprit toute la Servie, Belgrade même, malgré

une garniſon de ſix mille hommes, Année 1690. qui fut paſſée au fil de l'épée; & pendant que ce torrent menaçoit encore Vienne, Tékéli, que la Porte ſoutenoit toujours, battoit le Général *Heuſler*, & ſe faiſoit déclarer Prince de Tranſylvanie, après la mort de Michel Abaſſi.

L'hyver donna le tems à la ligue Année 1691. Chrétienne de reprendre des conſeils & des forces. Jean continuoit à ſe trouver embarraſſé entre Léopold & Louis XIV. Faiſant autant de bruit qu'eux dans l'Europe, mais moins puiſſant, il vouloit les ménager tous deux. Son cœur étoit pour la France: ſes intérêts le décidoient encore pour la Maiſon d'Autriche. La France ne manquoit pas de lui faire de belles promeſſes: mais la Maiſon d'Autriche, voiſine de ſes Etats, étoit à portée de réaliſer les ſiennes, lorſqu'elle voudroit garder la foi. Jean avoit, dans le moment même, un intérêt de famille à traiter avec elle. Il s'agiſſoit de marier le Prince Jacques. La Pologne, depuis l'enlévement de ſa plus riche héritiere, n'avoit

Année 1691. plus de parti pour lui. La France auroit pû offrir une Princesse de son sang : mais on vouloit une fille de Souverain. Léopold qui disposoit alors de l'Empire & de tous ses Princes, proposa une fille de l'Electeur Palatin. Elle étoit sœur de ce même Charles de Neubourg, dont le Prince Jacques avoit tant à se plaindre, & qu'il avoit voulu voir l'épée à la main. Mais les Princes oublient les injures comme les bienfaits, quand l'intérêt parle. Ce mariage allioit la Maison de Sobieski à toutes les Couronnes de l'Europe, & le Prince Jacques devenoit beau-frere de l'Empereur. C'étoit la premiere occasion où Léopold agissoit de bonne-foi avec Jean; encore consultoit-il plus ses intérêts que ceux de son allié, qu'il s'attachoit par un nouveau lien.

Le Marquis de Béthune traversoit la Négociation autant qu'il pouvoit. Il fut convenu qu'il sortiroit de Pologne. On convint aussi que Charles de Neubourg conduiroit sa sœur jusqu'aux frontieres de la République, comme pour faire une

espéce de satisfaction au Prince Jacques sur ce qui s'étoit passé à Berlin; & celui-ci renonçoit à ses prétentions sur les biens de la Maison de Radziwil (*a*). Année 1691.

Les deux Epoux se virent pour la premiere fois à Olénisc. La Princesse arrivoit, vêtue à la Hongroise; elle y prit des habits Polonois. Le Prince, en recevant sa main, reçut aussi l'Ordre de la Toison d'Or, apporté par le Comte de Holstein. La pompe nuptiale marchoit & approchoit de Varsovie. Le Cardinal Prima, accompagné des Grands Officiers de la Couronne, vint au devant. Le Grand-Maréchal, pour faire sa cour au fils de son Maître, tint son bâton élevé devant lui : *Vous oubliez donc*, lui dit le Primat, *que cet honneur n'est dû qu'au Roi*. Le bâton fut baissé (*b*). Cette mortification qui rappelloit au Prince Royal, qu'en Pologne le fils d'un Roi n'est qu'un Citoyen, jetta

---

(*a*) Zaluski, tom. 2, pag. 1166.
(*b*) Zaluski, tom. 2, pag. 1218.

Année 1691. un peu d'amertume au milieu de la joie, & ce n'étoit qu'un prélude de tous les chagrins qui devoient suivre. Il est certain que Jean fit une grande faute en formant ces nœuds, sans en rien communiquer au Sénat ni à la Noblesse. La Pologne ne permet point à ses Princes de se marier sans le consentement de la République. Jean vouloit quelquefois trancher du Monarque. C'étoit éloigner son fils de la Couronne, au lieu de l'en approcher; mais raconter ici ce qui arriva dans la suite, ce seroit anticiper les événemens.

Le parti de la France, irrité d'un mariage qui cimentoit l'union de Vienne & de Varsovie, n'oublioit rien pour le rendre inutile à la Maison d'Autriche. Léopold, en le signant, avoit promis tout de nouveau un Corps de troupes au Roi de Pologne, s'engageant à le mettre en possession de la Moldavie & de la Valaquie, pourvû qu'en revanche il agît fortement contre le Turc; diversion toujours si nécessaire à Léopold. Le Marquis de Béthune

semoit des doutes raisonnables sur de si belles offres tant de fois reçues & tant de fois sans effet. Il adressoit aux Palatins & à tous ceux qui avoient du crédit dans le Gouvernement, des Mémoires où il censuroit la politique de la Maison d'Autriche qui tournoit toute la guerre à son profit. Il leur montroit les avantages certains d'une paix particuliere avec le Turc, employant encore une autre raison, dont il avoit plus d'une fois éprouvé la force; l'or. Année 1691.

Ces insinuations, qui fermentoient dans la République, vinrent à la connoissance de l'Ambassadeur de Vienne, le Comte de Thun. Il sollicita vivement le renvoi du Marquis de Béthune. Il écrivit au Palatin de Vilna que la France vouloit faire un Roi à sa dévotion, du vivant même du Prince regnant; & que Béthune, sans égard à l'honneur de lui appartenir, tramoit cette conspiration contre lui & la République. Béthune irrité de cette imputation, & encore plus de quelques termes injurieux à Louis XIV.

Année 1691. appella l'Ambassadeur en duel. Jean, personnellement intéressé dans la querelle, envoya demander à l'Ambassadeur quelle preuve il pouvoit donner d'une accusation aussi grave. L'Ambassadeur répondit qu'il ne devoit de compte qu'à son Maître. *Quant au duel*, ajouta-t-il, *quoique mon caractere public m'en dispense, je m'y prêterai, au hazard d'être blâmé par l'Empereur.* Jean ne trouvant point la lumiere qu'il cherchoit, & s'élevant au-dessus des soupçons, suspendit les épées. Les deux Ministres s'engagerent, par écrit, à ne point s'attaquer tant qu'ils seroient en Pologne (*a*).

A travers ces démêlés, les Tartares firent une irruption dans le Palatinat de Russie, où ils brûlerent cinquante Villages appartenants au Roi. Les biens des Particuliers furent épargnés. Cette affectation fit dire que c'étoit le fruit des intrigues de la France pour forcer le Roi à la paix.

Cependant Thun avoit instruit

(*a*) Id. ibid. pag. 1220 & 1221.

Léopold de ce qui se passoit entre Béthune & lui. Un évenement aggravoit encore sa plainte. Un Courier, qu'il avoit dépêché à Vienne, avoit été dépouillé en Pologne, & attaché à un arbre, violence qu'on attribuoit à la faction Françoise. Léopold en demandoit la punition, sans quoi il supprimeroit la poste qui étoit plus avantageuse à la Pologne, qu'à l'Empire. Le procédé de Béthune l'irritoit bien davantage. Après avoir rappellé ses anciennes plaintes contre lui ; " la révolte „ des Hongrois qu'il avoit favorisée, „ le poison de la défiance qu'il avoit „ toujours semé entre les deux „ Cours, il étoit étonné de le sa„ voir encore en Pologne, qu'il „ auroit dû quitter dès le mois de „ Février en vertu des pactes ma„ trimoniaux. J'ai bien voulu fer„ mer les yeux sur ce délai, en „ considération de la Reine, dont „ il a l'honneur d'être allié : mais „ enfin ma patience est à bout, & „ si cet audacieux, qui ose braver „ un Ministre Impérial, ne sort pas „ incessamment de Pologne, je rap-

Année 1691. „ pellerai mon Ambaſſadeur „. Le Comte de Konigſek, qui expédioit la dépêche, ajoutoit de ſon chef, que la Reine de Pologne étoit dans l'erreur, ſi elle ſe flattoit de tirer quelque avantage de la Cour de France, aigrie depuis longtems par la Ligue Chrétienne, & tout récemment par le mariage du Prince Jacques; que le ſeul parti pour elle & pour ſa famille, étoit de ſe tourner entierement du côté de la Cour de Vienne, & qu'il étoit de ſon intérêt de le bien perſuader au Roi.

Jean, trop engagé avec l'Empereur pour regarder en arriere, cherchoit à le ſatisfaire. Louis XIV trancha la difficulté. Le Marquis de Béthune fut nommé Ambaſſadeur en Suéde, où il mourut au bout de quelques mois, ſans avoir joui d'une fortune proportionnée à ſa naiſſance, ſon alliance avec le Roi de Pologne, aux emplois qu'il avoit remplis, ni à ſes talens. Dans le peu de temps qu'il vécut à la Cour de Suéde, il gagna tellement le Cabinet, que le Roi défendit à ſes Miniſtres d'aller manger chez ceux des Puiſſances

étrangeres, défenſe qui regardoit Année celui de France plus que tout autre. 1691.
Les Hongrois, au commencement de leur révolte, avoient pris tant de goût pour lui, qu'ils eurent quelqu'envie d'en faire leur Roi, ſi la France avoit jugé à propos d'entreprendre & de ſoutenir cette révolution. En Pologne on l'avoit toujours vu avec un plaiſir ſingulier : mais il avoit une plaiſanterie nationale qui lui faiſoit quelquefois des ennemis. Un jour il lui échappa de dire en parlant du Prince Jacques, dont la mine n'étoit pas auſſi avantageuſe que celle du Roi, *qu'il portoit l'excluſion de la Couronne ſur ſon viſage.* Le Roi, qui aimoit lui-même les bons mots, ne s'étoit pas offenſé de celui-ci, comme il auroit pu le faire; & c'étoit à regret qu'il avoit ſacrifié Béthune à l'Empereur.

L'Empereur étant appaiſé, & la faction Françoiſe affoiblie, les fêtes du mariage reprenoient de l'éclat, lorſque la diſcorde entra dans la Maiſon Royale. La Reine, toujours dominante dans le cœur du Roi, voulut faire ſentir ſon empire à la Princeſſe

Année 1691. de Pologne. La Brû n'eut pas toute la docilité que la Belle-mere exigeoit. Le Prince Jacques partagea le mécontement de sa jeune épouse, & un autre chagrin, qui lui étoit personnel, le dévoroit.

Le Prince *Alexandre*, son frere, sortoit de l'enfance, & commençoit à ouvrir les yeux sur la splendeur du Trône. Une premiere fleur de jeunesse, une physionomie ouverte, une figure séduisante, un air noble, des mœurs douces, lui gagnoient le cœur de la Reine, & la Reine n'oublioit rien pour le rendre encore plus agréable au Roi. La Nation même le regardoit dejà avec complaisance, & cette Nation fait ses Rois. Il y avoit même une expression qui couroit dans le Royaume : on appelloit ce cadet, *le fils du Roi*, & l'aîné, *celui du Grand-Maréchal*. D'ailleurs, comme on avoit trouvé dans les prophéties Polonoises la lettre *J*, pour désigner le Roi *Jean*, on rencontroit la lettre *A*, pour marquer son successeur (*a*).

(*a*) Lorsque le Trône fut vacant, les

Le Prince Alexandre fut donc un rival aux yeux du Prince Jacques, & la jalousie de celui-ci s'envenima, lorsqu'au 13 Juin, le Roi, quittant Varsovie, emmena ce fils si chéri pour le montrer à l'Armée & le former aux combats. Cependant l'auguste pere n'avoit pas négligé l'aîné. Il l'avoit invité à le suivre avec la Princesse de Pologne qui attendroit dans le Palatinat de Russie, dans la compagnie de la Reine, le retour de l'expédition. Le Prince Jacques mécontent de tout dans ce moment de Année 1691.

Partisans de la Reine Douairiere ne manquerent pas de faire valoir cette lettre *A*, en faveur du Prince Alexandre. La faction du Prince de Conti que l'*A* embarrassoit, disoit que si le Prince François n'étoit pas *Alexandre* de nom, il l'étoit par sa valeur. On sait que ni l'un ni l'autre n'a regné : ce fut *Auguste*, Electeur de Saxe ; & si la prophétie s'en étoit tenue à la lettre *A*, elle conserveroit encore un air de vérité : mais elle ajoutoit un arrêt effrayant, *morietur brevi*, il mourra dans peu. Auguste a regné trente-six ans : terme assez long pour un Roi élu à l'âge de vingt sept. Malgré cela, on débite encore en Pologne que la prophétie étoit bonne, ainsi que toutes celles qui regardent les Rois à venir.

Année 1691. trouble, répondit qu'il n'exposeroit point son épouse aux duretés de la Reine; & que pour lui étant sans revenus, il ne pouvoit fournir aux dépenses de la campagne. Il taisoit la vraie raison. Le Roi qui auroit pu ordonner ne fut que pere. Il le laissa à sa propre volonté & partit.

La lendemain le Prince Jacques encore plus agité, tint Conseil avec l'Ambassadeur de Vienne; & il déclara au Grand-Chancelier qu'il se retireroit de Pologne, si le Prince Alexandre continuoit sa route; retraite, disoit-il, que la Pologne ne désapprouveroit pas, lorsqu'elle apprendroit dans un Manifeste que le Roi destinoit le Trône au cadet au préjudice de l'aîné. Ce projet pouvoit être dès lors celui de la Reine, comme la suite le dévoila: mais ce ne fut jamais celui du Roi; & même, s'il eût eu quelque prédilection pour les cadets dans un âge où les qualités de l'ame ne sont point encore développées, il est vraisemblable qu'il auroit panché du côté du Prince Constantin, le dernier né, son vrai portrait. Mais la passion qui agi-

toit le Prince Jacques, n'examinoit rien. Année 1691.

Le Roi lui fit savoir qu'il pouvoit partir avec la malédiction paternelle quand il voudroit. Mais qu'une fois parti il ne comptât plus revoir ni son Roi, ni son Pere. Cette menace ne l'ébranla pas. Il répondit au Roi, qu'il alloit dans les Pays-Bas dont l'Espagne lui offroit le gouvernement. Le Roi indigné pensoit à le punir. La punition commençoit dejà. Les Courtisans n'osoient plus le voir; & ses amis mêmes l'abandonnoient. Le Jésuite Vota & le Résident de Venise, tous deux diserts, insinuans, s'enfermerent avec lui pour lui peindre la foiblesse de sa jalousie contre un frere à qui l'âge encore tendre attiroit quelques vaines caresses; l'injustice de ses soupçons sur la succession au Trône, l'énormité & les dangers de sa révolte contre son Pere & son Roi. Ils le déterminerent à demander un pardon qu'il seroit trop heureux d'obtenir. Le Prince se rendit donc à l'Armée pour se jetter aux pieds de son Roi. Le Pere pardonna & lui permit de par-

Année 1691. tager les lauriers qu'on se promettoit dans la campagne. C'étoit un spectacle touchant de voir un Héros entre ses deux fils, l'un rentré en grace & dejà fait aux armes; l'autre toujours chéri & qui venoit apprendre à vaincre : tous trois marchant aux ennemis de la patrie. La Reine & la Princesse de Pologne resterent sur la frontiere où elles dissimulerent leur aversion mutuelle (*a*).

Il fut résolu, dans le Conseil de guerre, d'entrer en Valaquie, puisque le siége de Kaminieck paroissoit toujours impossible avec les forces présentes; de s'emparer, chemin faisant, de Sorock, forteresse Turque sur le Niester, & de presser la jonction des Cosaques. Ce qui les retardoit, c'est qu'ils étoient sans habits & sans argent. Le Roi y pourvut de son propre trésor, laissa un corps de troupes pour contenir la garnison de Kaminieck, passa le Niester à la fin d'Août, & suspendit sa marche à Snyatin,

(*a*) Zaluski, tom. 2, p. 1222 & 1223.

Ville marchande sur la rive gauche du Pruth. C'est-là où il devoit recevoir les secours de Léopold; mais Léopold étoit en possession de ne penser qu'à lui-même, fort occupé d'ailleurs avec le Turc & Louis XIV. Année 1691.

Si, malgré tant de promesses oubliées, le Roi de Pologne restoit encore fidéle à son Allié, il falloit qu'il ne regardât sa conduite que comme un délai politique pour le retenir dans la Ligue, & non comme une mauvaise foi décidée. Il pouvoit croire que l'Empereur n'attendoit que l'expulsion des Turcs de toute la Hongrie, pour remplir ses engagemens. Autrement sa constance seroit une énigme inexplicable. Des Ecrivains passionnés pour sa gloire, prétendent que, sans égard à ses propres intérêts, il se tenoit attaché à la Ligue, continuant les diversions nécessaires pour ne pas manquer à la foi des Traités & au bien commun de la Chrétienté. Tant de générosité n'entre gueres dans le conseil des Souverains; & d'ailleurs il faut que leurs vertus s'ccordent avec le bonheur

Année 1691. de ses sujets. La Pologne souffroit infiniment de la longueur de cette guerre.

L'Armée marchoit pourtant avec cette résolution qu'un grand Capitaine inspire toujours, & avec plus de joie que le Chef n'en pouvoit goûter. La division qu'il voyoit croître entre ses deux fils, l'inquiétoit autant que la conduite de l'Empereur. Le Prince Alexandre ardent à s'instruire, curieux de tout, se montroit sans cesse aux troupes, visitoit les postes, caressoit l'Officier, entroit dans la tente du Soldat, compatissoit à ses maux, le questionnoit sur ses besoins, lui faisoit des largesses. Le Prince Jacques traitoit ce zéle de popularité ambitieuse, d'artifice pour séduire la multitude, de trahison envers son aîné. On se regardoit avec des yeux jaloux, on s'échappoit en paroles piquantes, & quelquefois même sous les yeux du Roi ils oublioient qu'ils étoient freres. Le Roi sembloit pressentir que cette rivalité feroit un jour sortir la Couronne de sa Maison. *Je triompherai plus aisément*, disoit-

disoit-il, *de l'ennemi que je vais chercher.* Année 1691.

La marche continuoit & on lui rapportoit que le Hospodar de Moldavie l'attendoit près de Pérérita avec vingt mille Tartares. C'eût été peu de chose, mais on ajoutoit que trente mille Turcs s'avançoient par le Budziac : c'en étoit plus qu'il ne falloit pour disputer la conquête de la Moldavie & de la Valaquie. Les Tartares parurent aussi-tôt. On les suivit quelques jours, mais la famine étoit sur leurs pas. On passa le Pruth pour chercher des subsistances en marchant aux Turcs. Ceux-ci ne se presserent pas. Leur dessein étoit de ne se montrer que lorsque la saison avancée rappelleroit les Polonois à leurs foyers, sans se mettre en peine de quelques places qu'ils pourroient enlever : Sorock & Nerzécum furent effectivement tout le fruit da la campagne. Les Turcs ne tirerent point le sabre. Des neiges prématurées & aussi extraordinaires par leur abondance vinrent glacer le Soldat, rompre les chemins, embarrasser l'artillerie & les

Année 1691. convois, harasser les hommes & les chevaux. Lorsque l'Armée Polonoise regagna les frontieres, on eût dit qu'elle revenoit d'une déroute (*a*). C'étoit pour la quatrieme fois que Jean manquoit la conquête de la Moldavie & de la Valaquie. Il s'en fallut peu que Léopold ne fut aussi & plus malheureux que lui en Hongrie.

Soliman III. étoit mort depuis peu, après quatre ans de regne, & un triomphe qu'il ne méritoit pas. Achmet II. son frere lui avoit succédé sans avoir plus de qualités que lui. Mais Mustapha Cuprogli restoit Visir; & campoit devant Salankemen, sur les bords du Danube. Le Prince Louis de Bade, Général des Impériaux, marcha pour le combattre, ne le croyant ni si fort, ni si bien campé. A peine arrivé il n'eut plus que le parti de la retraite. Les Turcs l'attaquerent avec tant de fureur & de conduite que sa perte paroissoit inévitable. Le champ de bataille étoit déja couvert de

(*a*) Zaluski, tom. 2, pag. 1236.

Chrétiens expirans: mais la fortune de Léopold voulut qu'un boulet emportât le Visir qui n'avoit gueres joui de sa haute fortune; il perissoit dans le moment où il étoit le plus glorieux & le plus nécessaire. L'Aga des Janissaires auroit pû le remplacer: un autre boulet l'étendit mort; & les Infidéles consternés abandonnerent la victoire qui n'eut cependant d'autre suite que la prise de *Lippa*, Ville malheureuse, sans cesse prise & reprise, également maltraitée par les amis & par les ennemis. Les Sauvages dans leurs forêts sont plus heureux. Année 1691.

Les autres ligués avoient encore de moindres succès. Les Vénitiens, que le Doge Morosini ne commandoit pas, se soutenoit à peine dans l'Archipel. Le Czar Pierre, occupé de troubles intestins dans ses Etats, avoit plutôt pensé à s'affermir sur son Trône qu'à ébranler celui de Constantinople.

Cette campagne fut la derniere de Jean. Ce n'est pas l'extrémité de l'âge qui l'averissoit de se retirer. Il n'avoit que soixante-un ans; mais

Année 1691. quarante de guerre où il avoit toujours payé de sa personne, dix ans dans les grandes charges de la République, dix-huit sur un Trône qui exigeoit une action continuelle, tant de travaux avoient affoibli ses ressorts; & l'ame s'en ressentoit. Il résigna le commandement de l'Armée au Grand-Général Jablonowski, pour ne s'occuper que de l'administration intérieure. Il se trouvoit dans cette situation équivoque, où l'on n'a pas assez perdu pour être entiérement gouverné, ni assez conservé pour gouverner par soi-même.

Année 1692. Deux Juifs sous la protection de la Reine, s'emparerent de lui: l'un de son corps: c'étoit le Médecin *Jonas*: l'autre, de ses finances; c'étoit un Traitant: & ces deux hommes s'entendoient au mieux, pour s'étayer mutuellement en secourant les Juifs leurs freres. Le Traitant, nommé *Bethsal*, prit à ferme les terres du Roi bien au-dessus de leur valeur. C'étoit le flatter dans la plus forte passion qui lui restoit; car il regardoit les richesses comme le plus sûr moyen de conserver la Couronne dans sa maison. Mais le Juif, en donnant d'une main, savoit bien qu'il recevroit encore plus de l'autre. Il vendoit au plus offrant toutes les graces de son Maître, & il établissoit des usures sur les Douannes qu'il avoit affermées. La Reine voyoit ce commerce infame: mais le Roi l'ignora longtems, parce qu'il étoit Roi & infirme.

Année 1692.

Deux estampes coururent dans Varsovie. On voyoit dans l'une des gens de differentes Nations qui comptoient de l'argent. Le Juif Bethsal, representé au naturel, examinoit si les ducats étoient recevables, son Maitre en mettoit dans un coin de sa veste, & si on ne lui eût vû une Couronne sur la tête, on l'auroit pris pour un Banquier ou un Changeur. Il y avoit longtems qu'on l'accusoit d'être avare. En fait d'avarice, il faut bien distinguer un Roi qui est le Maître de toutes les finances publiques, d'un autre à qui l'Etat n'assigne qu'une somme modique. Le premier puissant à volonté ne doit pas connoitre l'avarice, le second est obligé d'épargner.

Année 1692. L'autre image arrachoit des larmes sur le ſort des Héros. Un Prince exténué paroiſſoit aſſis lur les genoux d'une jeune femme, & ſuççoit la mamelle d'une vielle. La quantité de Couronnes que le malade avoit ſur la tête l'accabloit, & ne contribuoit pas moins à ſa foibleſſe que ſa maladie. Il manquoit des fleurons a la plûpart de ſes Couronnes qui paroiſſoient en auſſi mauvais état que celui qui les portoit. La jeune femme qui lui prêtoit ſes genoux, c'étoit la Princeſſe Royale qui, par ſes complaiſances, s'efforçoit de partager le Gouvernement avec la Reine.

Jean, ſe roidiſſant contre ſes maux, cherchoit à couvrir ſon état de défaillance. Il aſſiſtoit au Sénat, mais rarement il voyoit la fin des Conſeils. Un plaiſir lui reſtoit, c'étoit la chaſſe. Il montoit à cheval: mais bien-tôt obligé de deſcendre, il ſe jettoit dans une voiture où il diſoit qu'on étoit moins homme; & il ſe repréſentoit avec amertume l'opinon des peuples, que l'ame s'affoiblit avec les organes.

Le Corps de la République ne tarda pas à ſe reſſentir de la langueur du Chef. Rien ne s'expédioit dans la Chancellerie. La coufuſion s'introduiſoit dans les affaires. Les monnoies déjà altérées par le voiſinage de l'Electeur de Brandebourg s'altéroient encore d'avantage, & ruinoient le peu de commerce qui vivifioit la Pologne. On ordonnoit des contributions qui ne ſe réaliſoient pas. Le Grand Tréſorier crioit que le tréſor étoit épuiſé. L'armée n'étoit pas payée. A peine voyoit-on dix mille hommes ſous les drapeaux; & c'étoient autant de mécontens qui opprimoient le Payſan. Jablonowski, avec ſi peu de forces, ne pouvoit rien entreprendre. Un Envoyé Tartare vint renouveller à Jean, de la part du Sultan Achmet, des propoſitions de paix dont il auroit dû ſe contenter; la reſtitution de tout ce que la Pologne regrettoit, mais toujours ſous condition de ſe détacher de la Ligue. Jean y étoit invinciblement lié par ſon projet ſur la Moldavie & la Valaquie, & il attendoit le Année 1692.

Année 1692. retour de sa santé ; si bien qu'on ne se résolvoit ni à continuer la guerre, ni à faire la paix. Chacun ne s'occupoit que de soi ; & quiconque avoit du pouvoir, ne l'employoit qu'à se soutenir sur les ruines publiques.

Fin du huitieme Livre.



HISTOIRE DE JEAN SOBIESKI, *ROI DE POLOGNE.*

LIVRE IX.



POUR reméde à tant de maux, on indiquoit des Diètes ; mais ces Diètes rompues augmentoient le désordre. On crut pourtant que celle de 1693 auroit du succès, lorsqu'un Evêque rejetta les esprits dans le trouble dont on paroissoit sortir. Année 1693.

C'est un usage en Pologne, dans les quartiers d'hyver, d'épargner

Année 1693. les terres de l'Eglise & celles de la Nobleſſe. Le Grand-Général de Lithuanie, Sapieha, ne ſachant plus comment faire ſubſiſter ſon Armée, crut que tous les uſages & priviléges devoient céder à la ſuprême Loi du bien public. Il aſſigna donc des logemens aux Troupes ſur ces terres privilégiées, & il exigea des contributions proportionnelles. La Nobleſſe ne ſe plaignit pas : mais l'Evêque de Vilna, Conſtantin Brzotowski, plus attaché aux Bulles de Rome qu'au ſalut de la République, cria qu'on violoit les immunités de l'Egliſe, & que Sapieha étoit un Athée. Il accuſa de foibleſſe & de prévarication quelques-uns de ſes confreres qui s'étoient prêtés au tems. Il ne vouloit pas même ſouffrir le paſſage du Soldat ſur les terres Epiſcopales. La Pologne, plus grande que la France, ne compte que dix-ſept Evêques. Tous ont à leurs ordres des Coadjuteurs & deux ou trois Evêques *in partibus*, qui ſoignent les Diocèſes, tandis que les Evêques en titre s'occupent des af-

faires d'Etat en qualité de Sénateurs. Leurs terres, comme leurs Diocèſes, ſont immenſes, & des immunités ſi vaſtes ne ſauroient manquer de ſurcharger le reſte de la nation. Année 1693.

Si l'Evêque de Vilna ſe fut contenté de ſe plaindre, on l'eût peut-être écouté dans la premiere Diète, & on eût cherché quelque tempérament : mais il s'arma des foudres ſpirituelles, qui alors effrayoient la Pologne encore plus qu'aujourd'hui ; & après trois monitions canoniques, il les lança ſur le coupable : les termes les plus forts furent employés dans la fulmination de l'anathème en cette forme ..... *Comme Caſimir Sapieha, Grand-Général de Lithuanie, renonçant aux obligations de ſon baptême, pour obéir à l'inſtigation du Diable, a violé les immunités Eccléſiaſtiques, c'eſt au glaive de l'excommunication à retrancher ce membre pourri, crainte qu'il ne porte la corruption dans le Corps des fidéles : c'eſt pourquoi par le pouvoir que Dieu nous a donné de lier & délier dans le Ciel & ſur la terre au nom de la Sainte Tri-*

Année 1693. *nité, de Saint Pierre & de tous les Saints, nous le privons de l'entrée de l'Eglise, des Sacremens & de la societé des Chrétiens; & nous le livrons avec ses adhérens à la puissance de Satan & au feu éternel.* (*a*)

Celui qu'on livroit au Diable étoit le Chef de la Noblesse Lithuanienne, Palatin, Sénateur, & Grand-Général. Les Nobles se crurent frappé dans un Noble, les Palatins dans un Palatin, les Sénateurs dans un Sénateur & les Généraux dans un Général. Les adhérens de Sapieha étoient les Officiers de l'Armée & tous ceux qu'il employoit à l'exécution de ses ordres. Le frémissement fut universel; & l'Evêque alloit devenir l'anathême de la République. Mais le Roi qui vouloit affoiblir la grande puissance qu'il avoit donnée aux Sapieha, prit le parti de l'Evêque. Un Roi ne se déclare jamais, dans quelque cause que ce soit, sans entraîner tous ceux qui craignent le ressen-

(*a*) Zaluski, tom. 2, pag. 1359.

timent du Trône, ou qui aiment la faveur. L'Evêque, qui dans les premiers momens se voyoit abandonné de tout le monde, trouva donc des appuis & surtout dans l'ordre épiscopal. Année 1693.

Alors parurent des écrits pour & contre, levains assurés d'une fermentation toujours plus grande. Les Apologistes de l'excommunication appelloient à leurs secours trois Conciles & les décisions de plusieurs Papes en faveur des immunités. Ils n'oublioient pas la fameuse Bulle de Paul V. *in cœnæ Domini*, qui anathématise quiconque osera toucher aux biens Ecclésiastiques, sans le consentement de Rome, & qui brave tous les droits des Souverains. Ils citoient encore les Ordonnances de plusieurs Rois de Pologne qui avoient protégé les immunités: Jagellon, Louis, Casimir III. Boleslas, Wenceslas, dont on ne manquoit pas de canoniser les vertus; & comme le feu de la dispute s'élance toujours au-delà du but, l'Evêque de Vilna & ses adhérens ne craignoient pas d'avancer que l'Eglise de Pologne tenoit tous

Année 1693. ſes biens de la libéralité des Souverains Pontifes.

Les défenſeurs de Sapieha répondoient que les Souverains Pontifes n'avoient pû donner ce qui ne leur appartenoit pas; que l'Egliſe en Général tenoit ſes biens des peuples ou des Princes; que celle de Pologne en particulier les avoit reçus de ſes Rois & de la République; que des richeſſes données & protégées par l'Etat, devoient en ſoutenir les charges; que les Papes & les Conciles, n'ayant de miſſion que pour les biens du Ciel, n'avoient aucune autorité ſur ceux de la terre; que ſi la République, de concert avec ſes Rois, avoit en certain tems exempté la portion de l'Egliſe des Charges communes, elle avoit toujours en elle-même, par ſon pouvoir légiſlatif, le droit de ſe réformer ſelon les conjonctures; & qu'enfin Sapieha, en traitant les terres Eccléſiaſtiques comme celles des Nobles, avoit été autoriſé par la République (*a*), d'où l'on con-

(*a*) Id. ibid. pag. 1425 & ſuiv.

cluoit que l'excommunication étoit injuſte & nulle. Année 1693.

C'eſt ainſi qu'en penſoit tout le Clergé régulier du Diocèſe même de Vilna, qui refuſa de publier l'excommunication & de fermer ſes Egliſes à Sapieha.

C'étoit auſſi le ſentiment du Cardinal Primat. Il écrivit à Sapieha de ne point s'allarmer de ce coup de tonnerre qui ne frappoit que les oreilles ſans effleurer l'ame, lorſqu'il grondoit ſur des têtes innocentes, & que bien-tôt il n'en reſteroit pas le moindre veſtige. Il écrivit en même temps à l'Evêque de Vilna, en l'avertiſſant " qu'un zéle outré
„ pour les intérêts de l'Egliſe l'a-
„ voit abuſé; qu'un Pontife ſage ne
„ ſauroit montrer trop long-temps
„ la foudre avant que de la lancer;
„ qu'il avoit excédé ſon pouvoir,
„ en ne prenant conſeil que de lui-
„ même; qu'il auroit dû demander
„ le conſentement du Corps Epiſco-
„ pal, & encore plus celui de la
„ République, attendu que la per-
„ ſonne d'un Général ne peut être
„ flêtrie, ſans bleſſer la République,

Année 1693. „ dont il repréſente la puiſſance ; & „ enfin que le ſeul moyen de corri- „ ger ſon erreur, étoit de reconoître „ la nullité de ſa cenſure. „

L'Evêque étoit encore trop bouillant pour écouter la modération, animé ſur-tout par la Cour ; & chaque nouveau pas qu'il faiſoit étoit marqué par la rigueur. Il excommunia tous les Religieux, les Chanoines & les Curés qui ne vouloient pas dire anathême au Grand-Général ; & il mit toutes leurs Egliſes en interdit, c'eſt-à-dire qu'il fut défendu au Clergé, ſous peine de damnation éternelle, de dire la Meſſe, de faire le Service & d'adminiſtrer aucun Sacrement.

Cependant Sapieha n'avoit jamais eu tant d'envie de fréquenter les Temples & les Sacremens, que depuis qu'il étoit excommunié, & chacun uſoit de ſes armes ; l'Evêque, du glaive ſpirituel ; le Général, d'exécutions militaires : plus l'Evêque frappoit ſur les conſciences, plus le Général chargeoit les terres de l'Egliſe, & ſur-tout celles de l'Evêque, ſans égard aux proportions.

Ce fut à ce moment qu'il abuſa véritablement de ſon pouvoir ; car quiconque n'étoit pas de ſon parti étoit ſûr de trouver des Soldats chez lui, & des exacteurs ſans miſéricorde. Année 1693.

Le Primat, pour attaquer le mal dans ſon principe, cita l'Evêque à ſon Tribunal. L'Evêque ne comparut point. Le Primat, après avoir déclaré nulle l'excommunication fulminée, prononça l'interdit ſur l'excommunicateur. Ce fut du ſouffre jetté ſur du feu.

Le Nonce Apoſtolique, *Santa-Croce*, attribuoit à Rome ſeule le droit de juger les Evêques. L'autorité des Nonces établie depuis long-temps en Pologne, s'y ſoutenoit alors dans toute ſa vigueur. Ces Miniſtres du Pape n'avoient rien oublié pour étendre leur pouvoir révéré par la multitude ; & outre le droit qu'ils s'attribuoient de juger toutes les cauſes Eccléſiaſtiques, ils avoient uſurpé dans des temps de trouble beaucoup d'autres prérogatives qu'ils ont perdues vers l'an 1728. Le ſiécle dernier n'étoit pas encore le temps de perdre : *Santa-*

Année 1693. *Croce* vouloit gagner ; il cassa net la Sentence.

Le Primat, en qualité de Primat & de Légat né du Saint Siége, se prétendit griévement blessé dans sa Jurisdiction. Il écrivit au Pape pour l'engager à rappeller son Nonce, & le punir.

Sapieha, au milieu de ces conflicts, levoit une tête plus altiere. Les trois autres Généraux de la République, Jablonowski, Potocki, Sluska demanderent aussi à Rome la satisfaction que leur collégue attendoit, demande qui fut appuyée par les uns, contestée par les autres dans le Sénat & dans l'Ordre Equestre. Il y avoit des Sénateurs qui, sans avoir recours à aucune Puissance Ecclésiastique, vouloient qu'on imitât les Vénitiens, lorsque Paul V. en 1606 excommunia le Doge, les Sénateurs, & mit tout en interdit. Le Sénat défendit la publication de la censure dans toute l'étendue de ses terres, en disant que Dieu lui inspiroit de faire pendre quiconque désobéiroit. Le Sénat de Pologne n'étoit plus à temps d'empêcher la publication de la censure ; mais il pouvoit punir quiconque agiroit en conséquence. Cet avis ne passa pas, & le trouble n'en fut que plus grand. C'est ainsi qu'on se battoit sur une excommunication, tandis que les Tartares venoient ravager les frontieres (*a*).

Année 1693.

Le Roi, dans ses jours de force, auroit prévenu ou étouffé cet incendie. Livré maintenant à des conseils qui lioient sa conscience, en favorisant son envie d'abbaisser les Sapieha, il nourrissoit le feu. Il manda Sapieha pour rendre compte de sa conduite. Sapieha répondit qu'il attendoit le jugement du Pape, & que si Rome n'étoit pas équitable, il en appelleroit à la République.

Le Pape fort embarrassé entre le Roi & la République, le Primat & son Nonce, L'Evêque excommunicateur & le Général excommunié, voulut tout ménager. Il ne rappella pas son Nonce : il ne condamna ni le Primat, ni l'Evêque, il ne donna

---

(*a*) Zaluski, tom. 2, p. 1229 & 1451.

Année 1693. point d'abſolution ; mais il ſuſpendit l'effet de l'excommunication pour une année à cauſe du temps de guerre & de l'importance du Grand-Général de Lithuanie dans la circonſtance préſente. C'étoit traiter la querelle en Prince, & non en Pape. Ce parti, quelque ſage qu'il parût, mécontenta pourtant tous les diſſidens, Sapieha ſur-tout qui, au lieu d'une ſuſpenſion de peine, ſe flattoit d'une réparation prompte.

Les choſes étoient dans ce cahos, lorſque le Roi malade à Zolkiew, envoya des Univerſaux dont nous rapportons le précis, parce qu'on en prit occaſion de briſer le reſſort qui pouvoit rétablir l'ordre, & encore pour faire ſentir la différence du ſtyle dans un Roi ſoumis aux Loix, & dans un Roi qui fait les Loix.

“ Jean III. à la Diète que nous „ avons convoquée à Varſovie pour „ le 22 Décembre de la préſente „ année. Salut.

„ La Providence qui nous a mis „ ſur le Trône d'une Nation libre, „ & qui diſpoſe de la bonne ou de „ la mauvaiſe ſanté, nous a viſité

„ par la maladie au moment que „ nous allions nous mettre en chemin pour aſſiſter à la Diète. Nous „ recevons cette viſite avec toute „ la ſoumiſſion qui eſt dûe au Créateur, eſpérant néanmoins qu'il „ voudra bien nous tirer des paroxiſmes que nous ſouffrons, & „ nous rendre à la Patrie. Nous voulions même partir malgré notre „ foibleſſe, ſi les Médecins, les Sénateurs ici préſens, & le danger „ de notre vie ne nous en euſſent „ abſolument empêché. Nous annonçons donc à vos Dilections, „ par ce document authentique, „ notre ſituation & l'impoſſibilité „ d'aller à vous pour l'ouverture de „ la Dìete ; & nous vous demandons, tant pour l'amour de la Patrie que de notre propre Perſonne, „ un délai qui nous permette de „ travailler à notre rétabliſſement, „ ſous notre promeſſe Royale de „ comparoître à la Diéte auſſi-tôt „ que nos forces nous le permettront, „ ne deſirant les recouvrer que pour „ votre bonheur. Voulant donc vous „ notifier notre volonté, nous don- Année 1693.

Année 1693.

„ nons charge au Cardinal, Archevêque de Gnesne, Primat du „ Royaume & du Grand Duché de „ Lithuanie, de publier & promulguer nos présens Universaux. „ Donné à Zolkiew le 14 Décembre „ 1693, de notre regne le vingtieme.„

On voit par le sens de ces Universaux qu'ils avoient été précédés de ceux qui fixoient l'ouverture de la Diète à Varsovie où les deux Ordres attendoient l'arrivée du Chef. On voit encore que ces derniers Universaux occasionnés par la maladie, étoient adressés au Primat pour les notifier à la République : voie inusitée, qui pourtant dans un temps de calme auroit pu paroître sans conséquence.

Il faut toujours se rappeller qu'un seul Nonce suffit pour arrêter l'activité d'une Diète. Tous ceux de Lithuanie dévoués à Sapieha ne respiroient que le trouble. Le Primat, prévoyant l'orage, s'excusa de se trouver à l'Assemblée, sous prétexte d'indisposition ; & pour suppléer à sa présence, il écrivit une lettre circulaire aux Sénateurs & aux

Année 1693.

Nonces pour leur annoncer les Universaux qui retardoient la Diète. Il leur donnoit un titre qu'il leur avoit refusé jusqu'alors, & sur-tout aux Nonces, celui de *Freres*. La lettre n'en fut pas mieux reçue. Les Nonces dirent que la publication des Universaux ne pouvoit pas regarder le Primat, qui n'a d'autorité que dans l'inter-regne ; & que ce seroit reconnoître un quatrieme Ordre dans la République. " D'ailleurs, ajou„ toient-ils, le Roi ayant une fois „ fixé l'ouverture de la Diète, il „ n'est plus le maître du temps ; & „ pour changer le jour, le concours „ des Ordres est nécessaire. „

Les Serviteurs de la Cour eurent beau représenter que le Roi étant infirme à Zolkiew & destitué de sa Chancellerie, avoit bien pu faire quelque faute dans la forme des Universaux ; que s'il en avoit commis la promulgation au Primat, c'étoit son autorité qu'il lui remettoit ; qu'il ne convenoit pas, pour une erreur de forme dans un cas extraordinaire, de molester un bon Roi, & de mettre en danger la Républi-

Année 1693. que, dont le salut dépendoit de la santé du Chef & du succès de la Diète; & qu'enfin la demande du Roi étoit non-seulement juste, mais pratiquée sous le regne d'Uladislas VII. qui retarda une Diète dont la fin fut heureuse.

Les Nonces de Lithuanie, sourds à ces représentations, s'obstinerent à ne point entendre la lecture des Universaux. Le Primat s'étoit débarrassé de la promulgation sur le Chancelier. Celui-ci se rendit à l'Eglise de Saint Jean où les Ordres le suivirent. Il n'y eut ni Messe du Saint-Esprit, ni aucune des cérémonies usitées à l'ouverture des Diètes. Les Nonces Polonois se rangerent d'un côté, ceux de Lithuanie de l'autre. Tout ce que put faire le Chancelier, ce fut d'obtenir un moment de silence pour notifier la maladie du Roi légalement prouvée; mais lorsqu'il voulut entreprendre la lecture des Universaux, cent voix confuses étoufferent la sienne. Il se retira en disant qu'on les trouveroit affichés au Château de Varsovie. *Nous y afficherons aussi nos protestations*, répondirent

pondirent les Lithuaniens. Il n'y eut point de Diète, & jamais elle ne fut si nécessaire (*a*). Année 1693.

Jean ne pouvoit se dissimuler que l'Evêque de Vilna avoit jetté la pomme de discorde, & il se repentoit d'avoir approuvé sa rigueur. Il lui écrivit plus en ami qu'en maître, que la paix est toujours le plus grand des biens; que l'honneur de l'Episcopat s'applique à concilier, non à diviser, & qu'il devoit se résoudre à retirer le glaive de division en marquant publiquement au Général de Lithuanie le regret de s'en être servi. Le Prélat avec des mœurs irréprochables, le cœur droit, un esprit borné & des Bulles d'excommunication dont il se faisoit un rempart sacré, se persuada de plus en plus qu'il étoit l'organe du Ciel, & qu'il valoit mieux obéir à Dieu qu'au Roi. Esprit contentieux, il étourdissoit le Public de sa conscience & de ses clameurs, prêt, disoit-il, à mourir martyr des immunités. Com-

(*a*) Zaluski, tom. 2, p. 1304 & 1305.

Année 1693. ment ramener un homme qui se croyoit un autre Saint Thomas, Evêque de Cantorbéri. Les gens de bien même blâmoient son obstination; mais ses adhérans la canonisoient au milieu du trouble, & les plaies de l'Etat se multiplioient.

Année 1694. Le Roi dans le délabrement des affaires publiques, travailloit avec plus de succès à celles de sa maison. L'Electeur de Baviere venoit de perdre son Epouse, & gouvernoit les Pays-Bas pour l'Espagne. L'enfant qui lui restoit de son mariage étoit regardé comme l'héritier présomptif de Charles II. Sa malheureuse mere, fille de l'Empereur Leopold, lui avoit donné la vie aux dépens de la sienne. L'Electeur veuf étoit un grand parti par lui-même, plus grand eocore par les espérances qu'il pouvoit fonder sur son fils. Ces espérances se trouvent développées dans un projet que Jean envoya à l'Electeur au sujet de la succession d'Espagne. On y voit la naissance d'une des plus grandes affaires qui ayent armé & déchiré l'Europe. Voici donc ce que Jean écrivoit.

1°. « Comme le Roi d'Espagne, Année 1694.
„ Charles II. n'a point de postérité,
„ l'Electeur doit penser à cette succession pour son fils.

2°. „ Il a deux rivaux à combattre, l'Empereur & le Roi de France; & n'ayant point de forces à leur opposer, il doit s'aider de l'un des deux contre l'autre.

3°. „ L'Empereur qui prétend absorber toute la succession, ne l'aidera certainement pas; & quand même il le voudroit, il ne le pourroit ni par terre, ni par mer. Par terre, la France lui fermeroit le passage; par mer, il n'a ni ports, ni vaisseaux.

4°. „ L'Electeur doit donc s'attacher à la France, avec laquelle il fera un Traité de partage afin de recevoir en cédant.

5°. „ Ni les Anglois, ni les Hollandois, ni toute la Ligue d'Ausbourg ne doivent détourner l'Electeur de ce parti; car quoique la France soit environnée d'ennemis, elle n'est pas encore vaincue; & qui sait si la Ligue d'Ausboug subsistera long-temps?

Année 1694. 6°. „ La France, attaquée de „ toute part, offre le vrai moment „ de traiter avec elle ; car elle se ren- „ droit plus difficile, si la paix ve- „ noit à se faire. Une autre raison „ doit hâter le traité de partage. „ La vie de l'enfant est incertaine, „ & si la mort l'enlevoit, l'Electeur „ n'auroit plus rien à demander ; „ au lieu qu'à présent on peut stipu- „ ler que ce qui sera cédé à l'Electeur „ par le traité de partage, le sera „ irrévocablement, quand même „ l'enfant ne vivroit plus (*a*). „

On apperçoit que ce plan étoit tracé sur deux événemens qui devoient faire verser beaucoup de sang : la mort de Charles II. sans postérité, & celle de l'Enfant Electoral ; événemens très-possibles, parce que les maux arrivent plutôt aux hommes que les biens ; mais ce qu'on n'apperçoit pas encore, c'est l'intérêt que Jean pouvoit prendre à la fortune de l'Electeur. Cet intérêt étoit des plus vifs. Il projettoit de

(*a*) Zaluski, ibid. pag. 1367.

marier à l'Electeur sa fille unique Thérése Cunégonde Sobieska. Année 1694.

La Reine, toujours Françoise dans le cœur, avoit au moins autant de part que lui à cette négociation. Elle y voyoit un moyen d'attacher l'Electeur à la France, attachement qu'il eût peut-être fui, s'il avoit prévu l'avenir. Quoiqu'il en soit, le mariage fut conclu ; & lorsque la Princesse Electrice prit congé de la Pologne pour aller joindre son Epoux dans les Pays-Bas, elle reçut un adieu de son pere, en forme d'épithalame, & en vers assez mauvais. C'étoit la faute du siecle, plutôt que celle du Roi-Poëte. Le temps de la bonne poësie n'est pas même encore arrivé pour les Polonois. Ce mariage fut la derniere joie que le Roi goûta.

Un incident l'avoit presque rompu. L'Envoyé de l'Electeur à Varsovie exigeoit une dot de cinq cent mille impériales. Cette somme, qu'un Négociant de Londres, ou un Financier de Paris auroit pu donner à sa fille, le Roi de Pologne la trouvoit excessive. La Reine tran-

Année 1694. cha le nœud, en s'engageant à son insçu pour une partie de la dot : mais lorsque le temps de payer fut venu, elle se trouva embarrassée; car le Roi qui lui ouvroit son cœur & son cabinet, lui fermoit son trésor. Elle chargea dix vaisseaux Suédois de bled de Pologne pour la France, où la disette se faisoit sentir. Ainsi ce fut le commerce qui acquitta la Reine (*a*).

Il est important de connoître celui qui lui suggera cet expédient. C'étoit l'Ambassadeur extraordinaire de France, nouvellement arrivé, *Melchior de Polignac*, Abbé de Bonport, qui s'est illustré depuis dans d'autres Ambassades, aussi bien que dans l'Eglise, dans le sacré College & dans les Lettres. Il fut bien-tôt pour la Pologne un objet d'admiration & de frayeur. Orné des graces du corps & de l'esprit, aimable courtisan, génie lumineux, beau parleur, politique délié plus que profond; il n'étoit venu que pour l'Ambassa-

(*a*) Zaluski, tom. 2, pag. 1407.

de, & on l'eût pris pour le premier Ministre de Pologne. Avant son arrivée les Allemands primoient à la Cour; les François prirent le dessus. Il étoit de tous les conseils secrets; & pendant que le Roi étoit obligé de penser à sa santé, il s'enfermoit souvent avec la Reine. Les femmes & les courtisans oisifs en plaisantoient, sans penser que la Reine avoit renoncé aux foiblesses des femmes pour les passions des hommes. C'est ce que publioit Sapieha, toujours irrité contre la Cour qui ne faisoit pas cesser le scandale de Vilna. Année 1694.

Son Manifeste portoit " que ce „ n'étoit plus dans le Sénat ni dans „ les Diètes que se traitoient les af- „ faires publiques, mais dans le ca- „ binet du Roi, ou plutôt dans ce- „ lui de la Reine; que ce cabinet „ étoit devenu le tombeau des Loix „ & de la liberté; que c'étoit là où „ l'on travailloit à l'oppression des „ plus Grands de l'Etat, qui de- „ voient apprendre par son propre „ exemple ce qu'ils avoient à crain- „ dre pour eux-mêmes; que l'Am- „ bassadeur de France avoit apporté

Année 1694. ,, la ruse de Mazarin & la dureté de ,, Richelieu ; qu'il faisoit goûter la ,, hauteur de son Maître & le despotisme de sa Patrie ; qu'il étoit temps ,, pour les vrais Polonois de veiller ,, au salut de la République (*a*).

Dans un temps de trouble tout est propre à semer des allarmes. Le Roi convoquoit le Sénat dont les sentimens se heurtoient avec violence, & on y vit se renouveller ce qui arriva plus d'une fois dans les Conseils de Rome & d'Athènes [*b*]. Le Grand Veneur, Potoçki, frappa un Sénateur à côté du Roi ; c'étoit violer la Majesté & le Sénat. Il n'y eut pas moyen d'en tirer vengeance.

Des Diétines s'assemblerent : mais elles se tenoient le sabre à la main. L'Evêque de Samogitie, l'un de ceux qui épousoient la cause de l'Evêque

(*a*) Zaluski, tom. 2, pag. 1364.

(*b*) Lorsque Thémistocle dit à Euribyade : *Frappe, mais écoute*, celui ci avoit la canne levée sur lui. Ces mœurs qui nous paroissent grossieres, épargnoient le sang humain. On n'employoit l'épée que contre l'ennemi.

de Vilna, fut pris à la gorge, & il y eut du sang de répandu entre ceux qui l'attaquerent & ceux qui le défendirent. Année 1694.

Ces Diétines sanglantes n'annonçoient pas une Diète où la raison présideroit ; ce fut le vertige. On chercha d'abord un moyen de concilier l'Evêque de Vilna avec Sapieha. On avoit réussi à flêchir le Nonce Apostolique qui avoit marqué son regret d'avoir attenté à la Jurisdiction du Primat, pour favoriser la rigueur de l'Evêque. L'Evêque fut inflexible. On eût dit qu'il se plaisoit à secouer le flambeau de la discorde sur les comices. Cette premiere session s'écoula en clameurs. La nuit qui la suivit, le fils du Castellan de Lencici (*a*) s'étant échauffé à table sur les affaires publiques avec un Officier de la Cour, le chercha jusques dans l'appartement de la Reine, où il le trouva. Les injures, les menaces, un soufflet, tout cela fut aussi prompt qu'un éclair. L'Officier ou-

(*a*) Ville de Pologne au Palatinat du même nom, sur la riviere de Bçura.

Année 1694. tragé met l'épée à la main, & il en voit trois tirées contre lui ; car le fils du Castellan s'étoit fait accompagner de deux domestiques du Primat. Un Officier de garde se jette à travers les épées, & il en est percé. La Reine entend ce bruit, ouvre sa porte, voit le sang couler, & la garde qui se précipite. On arrête ces gladiateurs, excepté le plus coupable, par égard pour le Castellan son pere, qu'on auroit dû punir pour n'avoir pas donné de meilleures mœurs à son fils. Cet attentat qui violoit l'appartement de la Reine fut regardé comme un crime de Leze-Majesté, & il resta impuni. Dans la confusion où les choses flotoient, l'autorité étoit sans force (*a*).

Les séances recommencerent dans la Diète ; mais ce ne fut que pour exhaler le fiel qui étoit dans les cœurs. Les Polonois & les Lithuaniens ne paroissoient plus avoir les mêmes Loix & le même Roi. La fureur passa des Maîtres aux valets.

(*a*) Zaluski, tom. 2, pag. 1515.

La République souffre un abus ; c'est peut-être politique pour répandre l'esprit guerrier dans toutes les conditions. Pendant les Diètes, les valets des Seigneurs en grand nombre, nobles pour la plupart, s'attroupent, forment deux Armées, l'une Polonoise, l'autre Lithuanienne, sous deux Marêchaux que les exploits tels qu'ils peuvent être, ont distingués, sortent dans la campagne au bruit des timballes & des trompettes, s'attaquent à coups de pierres & de bâtons seulement, se poursuivent dans la déroute, s'assiegent dans les maisons voisines, & rentrent ensuite dans la Ville comme des troupes réglées. Cette guerre sans fer & sans feu, sanglante pourtant, le fut encore plus dans cette conjoncture. Année 1694.

Deux Officiers Lithuaniens, avec cent cinquante Cavaliers qui n'étoient point attendus sur le champ de bataille, tomberent sur la Livrée Polonoise avec le sabre & le pistolet. Il y eut des blessés & des morts. La partie n'étoit plus égale. La livrée Polonoise se retira, & on employa la nuit à prévenir une plus

Année 1694. grande effuſion de ſang. On crut y avoir réuſſi; mais le lendemain les cadavres ſanglans furent apportés devant le Château où la Diète délibéroit : ſpectacle qui réveilla toute la rage de la Livrée Polonoiſe. Ce fut une grande imprudence aux deux Officiers Lithuaniens qui avoient commandé le carnage de la veille, de ſe préſenter à la porte du Château. On ſe jette ſur eux, une nombreuſe garde les ſauve à peine; mais leurs domeſtiques ſe voyent au moment d'être mis en piéces; ils ſe précipitent dans le Château. On les pourſuit juſqu'à la chambre des Nonces. Les Nonces Lithuaniens ſont inſultés eux-mêmes; & ils quittent leurs ſiéges en s'écriant, que puiſqu'il n'y a plus de ſûreté pour eux dans le ſanctuaire de la République, ils ſe retirent en proteſtant : proteſtation qui rompoit la Diète.

Tout le tems que dura cette fréneſie, malheur au Lithuanien qui ſe montroit dans les rues. Il eût mieux valu être Turc ou Tartare. Le Prince Alexandre fut ſoupçonné

d'avoir ſuſcité cette émeute, en répandant de l'argent. Quoi qu'il en ſoit, il fallut des troupes & toute l'autorité du Roi pour l'appaiſer (*a*). Année 1694.

Au milieu de tant d'agitations inteſtines, il n'étoit pas poſſible aux Polonois de porter la guerre au dehors. Ils reſterent chez eux, oubliant les vûes de leur Roi & les engagemens de la Ligue. Les Impériaux aſſiégeoient Belgrade & en levoient le ſiége. Les Turcs ne les pourſuivirent pas : mais les Tartares eurent ordre d'aller ravager la Hongrie pour leur ôter les ſubſiſtances. Le proverbe qu'*il faut faire un pont d'or à l'ennemi qui fuit*, ſe vérifia encore en cette occaſion. Le Général Allemand, *Hofkirchen*, enveloppa ceux qui vouloient l'affamer, ſans leur laiſſer la moindre iſſue. C'eſt-là que l'on vit pour la premiere fois des Tartares quitter leurs chevaux pour combattre à pied & ſe faire jour l'épée à la main. Ils devoient cette réſolution qui leur

(*a*) Zaluski, tom. 2, p. 1523.

Année 1694. coûta cher, à Sélim-Gérai qu'ils avoient à leur tête. Les Tartares, en ce moment, valoient mieux que les Polonois.

Année 1695. La République sembloit courir à sa perte. Les conseils ne parvenoient plus à maturité. Les Lithuaniens vouloient une chose, les Polonois une autre, & ces deux partis principaux se sous-divisoient encore en différentes branches qui se repoussoient & revenoient les unes contre les autres. Le Sénat ne regardoit plus l'Ordre Equestre que comme une troupe de factieux. L'Ordre Equestre n'écoutoit le Sénat que comme une assemblée de déclamateurs. Le Roi n'étoit plus respecté. On craignoit si peu de lui déplaire, que sa niéce fut répudiée pour un autre lien, & le répudiateur, le Grand-Maréchal, refusoit de rendre la dot. Rien ne paroissoit uni que les quatre Généraux; mais ces deux Armées s'affoiblissoient toujours de plus en plus; parce que ce n'est que dans la paix intérieure que l'Etat nourrit ses forces.

Si au milieu de ces convulsions

civiles les Turcs se fussent présentés, la Pologne rentroit sous le joug dont Jean l'avoit délivré. On admira Jablonowski, qui courut de l'agitation de la Capitale aux frontieres, pour réprimer les Tartares; & s'il ne put les empêcher de mettre le feu aux fauxbourgs de Léopol, il sauva du moins la Ville. Jean étoit au désespoir de ne pouvoir plus porter la terreur chez l'ennemi, au lieu de la recevoir. Il auroit trouvé dans le Sultan Mustapha II. un ennemi digne de lui. Achmet étoit mort le 27 Janvier aussi peu regretté que son frere Soliman. Mustapha leur neveu, fils de Mahomet IV. étoit propre à dédommager l'Empire de l'incapacité de ses deux oncles. Né avec un jugement solide, du goût pour l'application, modéré dans les plaisirs, ni avare, ni prodigue, bon homme de cheval, adroit à manier les armes, aimant la gloire & plein d'audace, il avoit déclaré, en montant sur le Trône, qu'il ne vouloit pas porter en vain le nom d'Empereur, & qu'il commanderoit toujours ses Armées en

Année 1695.

Année 1695. personne. Il étoit entré de bonne heure en campagne ; &, pour savoir ce que l'Armée pensoit de lui & de ses Généraux, il se déguisoit souvent en Soldat : moyen bien simple pour connoître la vérité : mais la plûpart des Souverains aiment mieux entendre des adulations à visage découvert. Mustapha entendit quelques plaintes contre son gouvernement, & il tâcha de se corriger : mais il apprit que son Visir avoit refusé l'argent nécessaire pour mettre l'artillerie en bon état ; tandis que dans les comptes rien ne paroissoit épargné. Il le fit etrangler, & son corps exposé trois jours à la vue du Camp, fit trembler tous ceux qui n'avoient pas autant de titres que le Visir pour être brigands. Les Turcs sont féroces, mais justes. Après cette leçon, qui en valoit mille, il avoit passé le Danube, pris & rasé deux Places, *Lippa* & *Titul* ; marché au Général *Vétérani*, qui lui fit sentir que la résolution du Chef ne suffit pas pour vaincre, lorsque le Soldat est tombé dans le découragement. Les

Janissaires enfoncés tournoient le dos, & à leur tête plusieurs Bachas. Le premier qui s'offrit aux regards du Sultan se nommoit *Schahyn* ou *Faucon* : *Va*, lui dit-il, *tu n'es qu'une grue qui traînes après toi d'autres grues. Regarde-moi faire.* Il avoit le cimeterre à la main ; les fuyards retournent avec lui ; Vétérani est blessé, les Impériaux sont battus, & se retirent (*a*). Sous un grand Prince tout marche de front. Mustapha à peine couronné avoit pensé à tout. La Marine Turque étoit tombée dans un délabrement total. Les Vénitiens, poursuivant leurs succès, avoient pris l'Isle de Chio, d'où ils dominoient la Mer. Leur flotte crut voir un prestige en appercevant celle des Turcs dont elle n'osa soutenir le choc. L'Isle rentra sous la domination Othomane ; & le Sultan vainqueur par mer & par terre, alla triompher dans sa capitale (*b*). Année 1695.

(*a*) Cantémir, tom. 2, pag. 237.
(*b*) Cantémir, tom. 2, pag. 239.

Année 1695. On s'étonne de l'immutabilité de la Puiſſance Othomane. Depuis la journée de Vienne, preſſée de tout côté, qu'a-t-elle perdu ? Quelques Villes qu'elle avoit conquiſes en Hongrie. Pour abbattre ce coloſſe, il faudroit qu'une ſeule Puiſſance Chrétienne fût en égalité de forces. Il eſt peut-être plus ſage de le laiſſer ſubſiſter, puiſque Dieu le ſouffre. C'eſt épargner le ſang des Chrétiens auſſi bien que celui des Infidèles. Quand on leur parle du danger où ils ſe trouveroient, ſi tous les Princes Chrétiens ſe réuniſſoient contr'eux, ils diſent que leur Empereur reſſemble au Lion qui ne craint pas les petits chiens ; & ils citent les Croiſades.

Les nouvelles des ſuccès de Muſtapha arriverent à Varſovie où l'on en prévoyoit de plus funeſtes. Le Sultan en effet ſe promettoit bien de châtier la Pologne de maniere à ne la plus craindre, ſurtout n'étant plus défendue par ſon Héros qui s'affoibliſſoit.

La République ne pouvoit pas ſubſiſter longtems dans l'état violent

où elle ſe trouvoit. Le Roi qui en étoit plus accablé que de ſon mal, ne ceſſoit d'exhorter les Grands à la paix. Il les faiſoit ſouvenir de tout ce qu'il avoit fait pour le ſalut de la Pologne, de ſes travaux, de ſes victoires, des biens dont il les avoit comblés, du ſerment qu'ils lui avoient prêté pour la proſpérité publique, & de l'amour de la Patrie, le plus ſacré de tous les liens, Année 1695.

Le Sénat débarraſſé, par la rupture de la Diète, des clameurs de l'Ordre Equeſtre ſe flatta de délibérer plus tranquillement : mais les Sénateurs Lithuaniens, en haine de l'Evêque de Vilna, vouloient exclure du Sénat tous les Evêques.

Cette prétention qui attaquoit ouvertement les conſtitutions de la République, étoit trop injuſte pour être ſoutenue ; ils ſe déſiſterent, & les Evêques prirent ſéance à l'ordinaire.

Le premier point dont on convint fut d'imiter le Sénat Romain dans les grands dangers. On fit ſavoir à tous les Palatinats de prendre garde à ce que la République

Année 1695. ne souffrît aucun dommage, *ne quid detrimenti Respublica capiat.* Après cet avertissement plus propre à certifier la grandeur du mal, qu'à donner le reméde, on ouvrit différens avis.

Les uns opinerent à convoquer la Pospolite (*a*) pour s'opposer aux ennemis du dehors, tandis que le Sénat travailleroit à pacifier le dedans.

Les autres voterent pour la Diète à cheval, *Comitia paludata.* Qu'on imagine le Sénat & la Chambre des Nonces sous les armes au milieu d'une campagne, c'est la Diète à cheval. Elle est plus tranchante que les Diètes en robe, *Comitia togata*; parce que dans le partage des opinions le sabre décide (*b*).

Pendant que le Sénat délibéroit, sans avoir encore rien arrêté, l'Ordre Equestre s'occupoit d'un *Rokosz*, mot terrible, signal du plus affreux

(*a*) Les Lettres avocatoires dont on se sert pour assembler cet Arriere ban s'appellent *Litteræ restium.*

(*b*) Zaluski, tom 2, pag. 1528.

désordre. Tous les Nobles, en vertu du Rokosz, sont obligés de courir aux armes pour venir, disent-ils, au secours de la Patrie; & c'est toujours contre le Roi & le Sénat que se forme cette confédération. Ils jurent *in caput & animam*, sur leur vie & leur salut. C'est un serment de sang. Année 1695.

La République effrayée de sa situation, resta comme suspendue sans prendre aucun parti. Elle jettoit les yeux sur son Roi. Mais ce n'étoit plus ce Chef plein de force & de conseil qui l'avoit sauvée tant de fois. Si elle ne périt pas dans cette tempête, elle en eut obligation à ses Lois. Un Etat qui en a, peut bien éprouver des secousses: mais c'est la terre qui tremble entre les chaînes de rochers qui l'empêchent de se dissoudre.

Le Sénat voulut du moins laisser un acte d'autorité qui pût plaire à la multitude. Le Juif Bethsal se rendoit toujours plus odieux. Cent fois on avoit voulu l'assassiner: mais sa prudence avoit prévenu les effets de la haine publique. Il entretenoit

Année 1695. pour sa garde trente Nobles Polonois qui conservoient une vie dont ils avoient besoin pour subsister. C'étoit une espèce de premier Ministre plûtôt qu'un Fermier. Les Juifs se croyoient revenus au regne d'Assuérus sous la protection de Mardochée : mais les Polonois le regardoient comme leur fleau. Ceux qui achetoient de lui les graces de la Cour, furent les premiers à se plaindre, & à l'accuser. Il fut condamné à mort sans égard pour le Roi. Tout ce que le Roi put faire, fut de lui sauver la vie qu'il traîna dans la misere pour mourir insolvable. Il s'en fallut peu que le Médecin Jonas ne fût aussi sacrifié à cause de ses liaisons avec Bethsal : mais il parut trop dur d'ôter au Prince un Médecin qui avoit sa confiance.

Le Ciel sembloit prendre plaisir à l'éprouver. Ce n'étoit point assez des chagrins du dedans, il lui en arrivoit du dehors. Bruxelles étoit bombardée ; & sa fille, l'Electrice de Baviere, grosse & éloignée de son mari, étoit dans la place. La

Reine de Pologne crioit que c'étoit un bel honneur au Roi de France de bombarder les femmes ; & que s'il avoit tant d'envie de brûler des Villes, Amsterdam pourroit le satisfaire. L'Abbé de Polignac étoit fort embarrassé de la circonstance. Année 1695.

Le tems approchoit où Jean alloit cesser de regner, de vivre & de souffrir. Déjà depuis quatre ans il avoit quitté le commandement des Armées, & récemment la frontiere où sa présence contenoit l'ennemi. Varsovie, à cause du délabrement de sa santé, étoit devenue sa résidence. Le ressentiment de ses anciennes blessures, la goutte, la gravelle, de l'eau répandue entre cuir & chair, une difficulté de respirer ; on ne savoit lequel de ces maux le consumeroit. Perdant chaque jour quelque portion de ce *feu principe* qui nous anime, on le voyoit étendu sur un lit de repos, enveloppé de fourrures qui ne rappelloient ni le mouvement, ni l'ame. Année 1696.

Les Turcs & les Tartares savoient bien quelque chose de son état : mais ils le regardoient comme un

Année 1696. lion que les autres animaux respectent, même quand il dort. Ils n'entreprirent rien de considérable, lorsqu'ils pouvoient tout oser. On en fut quitte pour des incursions des Tartares que le bras de Jablonowski arrêtoit toujours.

Un fait plus singulier, c'est que la maladie du Roi contribua aussi à sauver la Nation de ses propres fureurs. Se voyant à la veille de le perdre, elle s'occupa bien plus de celui qu'elle auroit pour Chef que des divisions qui l'agitoient depuis trois ans. Ceux qui portoient leurs regards hors du Royaume se partageoient entre les Electeurs de Baviere & de Saxe, & le Prince de Conti. Ceux qui les fixoient au-dedans, nommoient Jablonowski, ou Konski. D'autres qui aimoient le sang de leur Roi parloient du Prince Jacques ou du Prince Alexandre. La Reine étoit accusée de vouloir partager la Couronne & son lit avec le Grand-Général Jablonowski aux dépens de son propre sang; & au cas qu'elle ne pût y réussir, de faire couronner le Prince Alexandre au préjudice

préjudice de l'aîné. Dans cette derniere supposition, elle eût encore satisfait son cœur & son ambition. La jeunesse du Prince Alexandre, & le tendre attachement qu'il avoit pour elle lui promettoient de gouverner long-tems en son nom. Année 1696.

C'est ainsi qu'on se disputoit les dépouilles d'un Roi encore vivant, en attendant que l'argent, l'intrigue ou la force décidassent. Il y avoit certainement bien des malheureux dans la République depuis que la maladie lui avoit arraché les rênes du gouvernement; mais il étoit peut-être lui-même le plus malheureux.

Il éprouvoit la triste vérité qu'il avoit annoncée à sa femme, avant que de monter sur le Trône, qu'il se verroit en bute à la méchanceté des hommes, à ceux même qui auroient le plus à se louer de lui. Les ingrats se multiplioient sous ses bienfaits. Il avoit accumulé le pouvoir, les richesses & les dignités sur les Sapieha; & les Sapieha s'étoient déclarés contre ses projets en plusieurs rencontres, soupçonnés même d'avoir conspiré pour lui

Année 1696. ravir le ſceptre. Il avoit fait Grand-Chancelier de la Couronne, Wielopolski; & Wielopolski, ſon beau-frere, étoit entré dans des liaiſons ſuſpectes avec les Sapieha. Il avoit élevé Radziowski au faîte de la grandeur; & Radziowski, ſon couſin germain, prenoit en ce moment des meſures pour proclamer le Prince de Conti, en oubliant le ſang de ſon Roi. La Ligue Chrétienne continuoit, & il n'en étoit plus le Héros. Après s'être acharné inutilement à la conquête de la Moldavie & de la Valaquie, il laiſſoit Kaminieck entre les mains des Infidèles. On étoit à la veille de cueillir les derniers fruits de la Ligue. Le Prince Eugène qui prenoit la place du Prince Louis de Bade, du Duc de Lorraine, & pour dire encore plus, du Roi Jean, ſe diſpoſoit à terminer glorieuſement cette longue guerre. Le tems n'étoit pas éloigné où le Turc, ſuccombant enfin dans une bataille déciſive à *Zenta*, ſur la Teyſſe, & réduit à demander la paix, alloit céder la Morée aux Vénitiens, la Tranſylvanie à l'Em-

pereur, Aſoph aux Moſcovites, Kaminieck aux Polonois. Mais un voile épais couvroit encore tous ces avantages; & Jean, dans des momens de calme que des douleurs aigues pouvoient lui laiſſer, ne voyoit que le mal: ſon Royaume agité au dedans, attaqué au dehors; une Couronne qu'il avoit méritée & portée avec tant de gloire, prête à devenir la proie des factions; incertain ſi elle reſteroit dans ſa famille; & cette famille, en ſe diviſant d'intérêts, achevoit de briſer ſon ame. Année 1696.

Il abandonna tout à la fortune; & s'il cherchoit encore quelque conſolation, c'étoit, après la Religion, dans les Lettres & la Philoſophie qu'il la trouvoit. Deux hommes qui ne le quittoient pas, & qui connoiſſoient ſon goût, Polignac & Vota, étoient tout propres à le ſervir. Mais l'Abbé l'emportoit autant ſur le Jéſuite, que l'eſprit du monde l'emporte en aménité ſur l'éducation de l'école & du cloître. Le Roi parloit ſouvent de la France où il avoit voyagé. Il louoit l'urbanité, la gaieté & la valeur

Année 1696.

des Seigneurs François : mais il blâmoit cette mollesse de mœurs qui se plie au mal comme au bien, qui fête le vice pourvû qu'il ne soit pas ridicule, cette belle humeur trop belle, qui leur permet de rire tandis que leur Patrie pleure. Il ne leur pardonnoit pas de quitter des noms illustrés par leurs ancêtres, pour prendre des noms de terre; source de confusion où l'on ne distingue plus l'homme nouveau qui achete, & l'ancien Noble qui a vendu. Polignac jugeoit à son tour les Seigneurs Polonois; mais avec la réserve convenable à un Etranger, qui doit se concilier la Nation avec laquelle il traite. La Reine livrée plus que jamais aux affaires, étoit ravie que le Roi eût trouvé deux hommes à son gré pour tromper ses douleurs & ses ennuis. Le Cardinal d'Arquien, à qui Rome n'avoit donné ni génie, ni science, en lui envoyant la pourpre, faisoit ombre dans ces conversations par des naïvetés & des contes militaires de son ancienne vie.

Cependant les propos de Varsovie

Année 1696.

sur l'état du Roi étoient fort confus. Les Courtisans à qui on ne croit gueres ni en bien ni en mal, disoient qu'il jouissoit de tout son génie. Ceux qui avoient des raisons pour souhaiter un changement de Maître, assuroient que ce n'étoit plus que le simulacre d'un Roi & d'un homme. Le vrai étoit que ses idées se brouilloient sur la grande machine du gouvernement. Mais il ne lui restoit que trop de connoissance pour sentir ses maux, ceux de sa Maison & de la République.

Pendant tout cet hyver de 1696, l'Europe & l'Asie retentissoient tous les huit jours du bruit de sa mort. Le soleil du printems sembla rallumer en lui quelqu'étincelle de vie. Il alloit dans ses beaux jardins de Villanow respirer un air pur, dont il ne devoit plus gueres jouir. Les Médecins lui conseillerent des eaux Thermales, hors du Royaume. Un Roi de Pologne ne sauroit sortir de ses Etats, sans le consentement de la République. Le Sénat s'assembla le 2 Juin, & permit à son Maître d'aller chercher sa guérison :

Année 1696. mais des accidens redoublés, auxquels on ne s'attendoit pas, s'y opposerent. Le Médecin Juif lui donna du mercure, en trop grande quantité peut-être. Le malade sentant le ravage du remede, s'écria: *N'y aura-t-il personne pour venger ma mort ?* Le Juif frémit à ce cri, non-seulement pour lui, mais pour ses freres, sachant bien que partout on saisit avidement tout prétexte de les sacrifier; car il faut bien que la prophétie s'accomplisse.

Le Roi un peu revenu de ses douleurs, & voyant autour de son lit des Evêques qui pourroient abuser de ses paroles, condamna lui-même son emportement, & rejetta sa mort sur la force du mal & l'insuffisance de la médecine. Il affecta même de parler des ressources fréquentes qu'il avoit trouvées chez les Juifs (*a*).

La Reine inquiete sur le présent & l'avenir, crut qu'il n'y avoit point de tems à perdre pour le déterminer à un Testament. Les trésors

(*a*) Zaluski, tom. 3, pag. 5.

qu'il avoit amassés étoient en dépôt dans les Châteaux de Varsovie, de Mariembourg & de Zolkiew. Il importoit à la Reine qu'il en disposât. Elle désiroit aussi qu'il recommandât le Prince Alexandre à la République pour le couronner, sans quitter son envie de regner elle-même avec Jablonowski, si la fortune le vouloit. Année 1696.

L'instrument qu'elle employa pour le testament fut un Evêque qui lui étoit tout dévoué. Voici peut-être de petits détails; mais tout est précieux dans les derniers momens des hommes célèbres. Le mot de *Testament* embarrassoit le Prélat, comme si un homme ferme ne pouvoit envisager la mort qui doit le transmettre à une meilleure vie. Connoissant donc le goût du Prince pour l'érudition, il s'étoit muni de certains passages de l'Ecriture qu'il croyoit fort propres à lui faire espérer sa guérison, à cause de son peuple. Le Roi répondit par d'autres passages dans lesquels il paroît que Dieu ne consulte pas toujours le bonheur ou le malheur de la terre, pour dis-

Année 1696. poser de la vie des Rois: mais, ajouta l'Evêque, nous le supplierons tant; & je m'en vais dans mon Diocèse pour ordonner des prieres publiques. *Je les aimerois mieux*, dit le Roi, *si elles n'étoient pas ordonnées. Restez dans ma Cour, vous aurez assez de temps pour vous ennuyer à Ploczko.* " Je ne m'y ennuie point, reprit „ l'Evêque, parce qu'après avoir „ rempli les devoirs de Pasteur, je „ m'occupe agréablement avec Saint „ Ambroise, Saint Chrysostôme, „ Platon & Isocrate; mais en ré- „ fléchissant dernierement que ces „ Grands Hommes sont morts, je „ fis mon testament „ . . . . . . *Votre testament*, s'écria le Roi, éclatant de rire, & en prononçant ce vers de Juvénal :

...... *O Medici, mediam pertundite venam.*

„ O Médecins, ouvrez-lui la veine „ du front pour lui rendre son bon „ sens. . . . . . Il s'imagine que les „ Vivans ne sauront pas s'arranger „ sans le consentement des morts. „

L'Evêque approchant du but, s'efforça de lui prouver que c'étoit

sagesse pour sa Maison & peut-être pour le Royaume de consigner ses dernieres volontés. Alors le Roi, prenant son sérieux, lui dit: " A „ quoi remédierois-je? Ne voyez- „ vous pas que tous les cœurs sont „ corrompus; qu'un esprit de ver- „ tige s'est emparé des Polonois; „ dois-je me flatter de ramener l'or- „ dre par un testament? Malheu- „ reux Rois! Nous ordonnons vi- „ vans, on ne nous écoute pas; nous „ écoutera-t-on, quand nous ne se- „ rons plus? „ Année 1696.

Pour entendre ce qu'il ajouta par rapport à sa Maison, il faut savoir qu'en Pologne les testamens sont plus favorables aux Exécuteurs qu'aux héritiers. Ces Exécuteurs qu'on choisit toujours parmi les Puissans, abusent de leur pouvoir pour retenir l'héritage. Il ajouta donc: " Je loue „ celui qui, au milieu de sa carriere, „ fait du bien à ses proches & à ses „ amis: mais sait-il si ce qu'il laisse „ en mourant leur passera. Que sont „ devenus les dispositions des Rois „ mes prédécesseurs? Dans une Na- „ tion où l'*or* commande, c'est l'*ar-*

Année 1696.

„ *gent* qui juge ; & vous voulez que „ je fasse un testament ! Qu'on ne „ m'en parle plus (*a*).

La Reine entrant à ce moment lut le refus sur le visage de l'Evêque. Elle composa le sien, & attendit un temps plus favorable. Il n'en restoit plus.

Le 17 Juin, jour de la Trinité, le Roi s'étoit promené dans ses jardins de Villanow. Il dîna même avec une lueur de santé, pendant que la mort travailloit dans son sein. Peu d'heures après, au milieu de la Famille Royale, une attaque d'apopléxie le renversa sur le parquet. Au bout d'une heure, il reprit ses sens ; & regrettant, pour ainsi dire, ce sommeil de mort, où il ne sentoit plus les peines de la vie, il dit, dans une langue qui lui étoit familiere, *stava bene*, j'étois bien. La frayeur glaçoit tous les visages, excepté le sien. Une fermeté guerriere, philosophique & Chrétienne le soutint dans son agonie. Il employa ses derniers momens à faire

(*a*) Zaluski, tom. 3, pag. 7.

Année 1696.

sentir à ses enfans la nécessité de l'union la plus étroite. Il conjura la Reine de n'avoir d'autres intérêts que les leurs, si elle vouloit conserver la Couronne dans sa famille, leur recommandant à tous de suivre les conseils de Polignac qui avoit mérité, disoit-il, leur confiance & la sienne. Il exhorta aussi les Sénateurs qui l'environnoient à la concorde pour le salut de la République, qui l'intéresseroit encore à la source des Empires, où il alloit ; & il mourut, comme Auguste, à pareil jour de son élévation au Trône. On comptoit la soixante-sixieme année de son âge, & la vingt-troisieme de son regne (*a*).

(*a*) Moreri & l'Auteur des Révolutions de Pologne, Massuet, le font mourir âgé de soixante & douze ans. Cette faute de chronologie n'est pas d'une conséquence si dangereuse que tant d'autres mensonges historiques qui noircissent ce qui est blanc, & qui blanchissent ce qui est noir. Je la releve pourtant cette petite faute, pour apprendre à ceux qui écrivent l'Histoire, que le premier devoir de l'Historien, c'est de douter. Si Moreri & Massuet avoient lu Zaluski, *tom.* 2, *pag.* 1169, & Lengnich, *pag.* 269, ils auroient sû l'âge de Jean Sobieski.

Année 1696. Si j'entreprenois ſon panégyrique, je copierois le diſcours que *le Staroſte d'Odolanowski*, âgé alors de dix-neuf ans, aujourd'hui *le Roi Staniſlas de Pologne*, prononça à la tête des Nonces, ſur ſon tombeau, & en le copiant, j'honorerois à la fois, l'éloquence prématurée du jeune Orateur, & la mémoire du Prince qu'il louoit. Il n'en montroit que les côtés brillans. Un Hiſtorien doit auſſi en découvrir les taches.

Ce qui arriva, ſes cendres étant encore fumantes, apprend aux Rois que la poſtérité les juge ſans miſéricorde. On oublia qu'on venoit de perdre un Héros, pour ſe ſouvenir qu'il avoit manqué de foi à la République. Il s'étoit engagé par ſes *pacta conventa*, à élever deux Forteresſes ou la néceſſité l'exigeroit; on n'en voyoit qu'une : à fonder une Académie pour l'inſtruction de trois cens Gentilshommes; il y avoit manqué : à ſatisfaire l'Electeur de Brandebourg dans les prétentions qu'il avoit ſur la Ville d'Elbing; il ne l'avoit pas fait; & on craignoit que cette omiſſion ne cauſât un jour

quelque guerre funeſte à la Pologne. Année 1696. Il avoit promis ſur toute choſe de reprendre Kaminieck; il n'y avoit pas réuſſi. Comment faire pour ſe conduire dans le labyrinthe des événemens ? Il avoit battu tant de fois les Turcs, ſans pouvoir leur enlever cette Fortereſſe ſi précieuſe à la Pologne; & ſon ſucceſſeur la recouvre, à la paix de Carlowitz, en 1699, ſans coup férir.

On reprochoit encore à ſa mémoire, ſes acquiſitions en Pologne, contre les Loix qui défendent expreſſément aux Rois d'acquérir; ſa foibleſſe pour la Reine, dont il avoit fait une femme d'Etat, contre l'Etat; ſes tentatives pour aſſurer le Trône au Prince Jacques, avant les ſuffrages de la Nation; les brigandages du Juif Bethſal; l'altération de la monnoie; ſes guerres inutiles depuis le commencement de la Ligue Chrétienne, qui avoient coûté à la Pologne deux cens mille hommes au moins, & plus de millions qu'il n'en falloit pour la mettre dans l'abondance.

Au lieu de le pleurer, on s'oc-

Année 1696. cupoit à diſputer ſes tréſors. La Reine les revendiquoit. Le Prince Jacques penſoit à s'en emparer à force ouverte. Le Grand-Maréchal & une partie du Sénat, prétendoient qu'ils appartenoient à la République. Ces tréſors, dont on faiſoit tant de bruit, amaſſés à la tête du Royaume & des Armées, n'auroient pas fait la fortune d'un Munitionnaire général dans le pays où ils paſſerent. Ils conſiſtoient en cinq à ſix millions, que l'Abbé de Polignac, de concert avec la Reine, eut l'adreſſe de faire tranſporter en France, afin que le Prince Jacques ne s'en ſervît pas pour monter ſur le Trône, au préjudice du Prince de Conti, que Louis XIV vouloit y placer : mais l'opinion les groſſiſſoit.

Jean aimoit l'argent, il ne s'en défendoit pas : mais ceux qui lui en faiſoient un crime devoient dire auſſi qu'il ſavoit l'employer à faire triompher la Pologne. Tout le temps qu'il commanda en Ukraine, n'étant encore que Grand-Général, ſon argent le ſervit mieux que ſes troupes contre les prodigieuſes armées des Tar-

tares & des Coſaques qui ſe jettoient ſur les terres de la République. On diſoit publiquement les *étrennes des Tartares*. Nous avons vu qu'à la grande expédition de Vienne il ouvrit ſes tréſors, & on ſavoit qu'il s'en faiſoit des créatures dans toutes les Cours. A l'armée, les eſpions ſe louoient de ſa libéralité, & perſonne n'étoit mieux ſervi. Sa maxime étoit de ne répandre qu'utilement. Voilà pourquoi beaucoup de Seigneurs inutiles ſe plaignoient. Il eſt vrai que ſur la fin de ſa vie cette économie devint encore plus ſerrée ; c'eſt que preſſentant la mauvaiſe diſpoſition des Polonois pour ſes enfans, il vouloit leur laiſſer aſſez de bien, pour les conſoler de la perte de la Couronne ; faute bien pardonnable, quand on penſe qu'il étoit pere. Année 1696.

Ce qui arriva à ſa Maiſon, apprend aux enfans des Rois que, ſans l'union, ils peuvent perdre tous les avantages de leur naiſſance. Le Prince Jacques, avant que d'avoir perdu toute eſpérance de regner, ſe vit pourſuivi le ſabre à la main dans une Diétine, & au lieu d'un Trône,

Année 1696. il eut une prison à Léipsic, d'où il ne sortit que pour vivre en Silésie, sous le bon plaisir de la Maison d'Autriche. Le Prince Constantin, échappé de la même prison, se maria en Pologne comme un simple Gentilhomme. Il épousa une Baronne Allemande, fille d'honneur de la Princesse de Neubourg; mariage que la passion avoit fait, & que le repentir tenta inutilement de dissoudre. Le Prince Alexandre alla vivre à Rome, où le Pape ne voulut point le voir à cause des honneurs qu'il demandoit: il ne les reçut qu'en habit de Capucin, après en avoir fait les vœux dans son agonie pour assurer son salut, à ce qu'il croyoit. La Reine leur mere passa aussi bien des années au milieu des Princes de l'Eglise, situation dont elle s'ennuya enfin. Elle vint mourir dans sa Patrie, au Château de Blois que Louis XIV lui donna pour dernier asyle.

Le nom de Sobieski a disparu: mais son sang coule encore dans la ligne féminine, & sa postérité est sous les yeux de l'Europe: ce fils d'Empereur, plus heureux que son

pere, en regnant sur la Baviere; ce jeune Héros que l'Angleterre méconnoît, & que la France voudroit remettre sur le Trône de ses ayeux; cet autre Prince que le seul nom de Turenne rendroit cher à la France: tous trois sont arriere-petit-fils du fameux Sobieski, tous trois digne de l'être.

Les ennemis ou les envieux du Roi Jean, lui donnerent, avant sa mort même, le nom de *Vespasien*. S'il en eut un défaut, l'amour de l'argent, il en eut aussi les vertus. Comme lui, il fut porté sur le Trône par ses services militaires. Les graces de l'esprit, les langues qu'il parloit, les lettres dont il se nourrissoit, l'enjouement de sa conversation, la douceur de ses mœurs, la fidélité dans l'amitié, la tendresse conjugale, l'amour paternel: toutes ces qualités qui en auroient fait un aimable Particulier, n'auroient pas suffi à sa haute destinée. Doué de la force du corps & du feu du génie, savant dans les Loix, dans les intérêts des peuples & dans la guerre, aussi éloquent dans les Diètes, qu'en-

treprenant dans les Armes, il avoit montré à sa Nation, avant que de regner sur elle, qu'il sauroit la gouverner & la défendre. Il eut éminemment la plupart des vertus du Trône. Il rendit justice à ses ennemis comme à ses amis ; & il traita ceux-ci comme au tems où il avoit besoin d'eux pour y monter. Vif, il s'emportoit aisément : mais son cœur étoit sans fiel. S'il fut cruel envers les Turcs vaincus, c'étoit l'esprit de croisade, qui, dans ces occasions seulement, altéroit la bonté de son naturel que la Philosophie n'avoit pas assez perfectionné. Il fut offensé plus d'une fois dans un Etat où la liberté est toujours en garde contre la main qui gouverne, & cette main ne vouloit frapper que ceux qui offensoient la Patrie. Sa religion ne connut point l'intolérance : les Grecs Schismatiques, les Protestans, les Juifs & quelque reste de Sociniens vécurent en paix sous lui. C'étoit beaucoup pour un temps où d'autres Puissances Catholiques chassoient ou étrangloient leurs sujets pour les convertir. Citoyen

sous la Couronne, il assembla la Nation plus souvent qu'aucun de ses prédécesseurs. Son regne s'écouloit dans le sein du Sénat, au milieu des Diètes & dans les exploits de guerre. Il ne crut jamais que le Palais d'un Roi ne dût être que le Temple de la magnificence & des plaisirs. Il connut les affaires & les hommes. Dans tous ses projets de campagne, écoutant tout le monde, il fut lui seul son conseil ; & sachant combien la présence d'un Roi est nécessaire pour la discipline, la célérité & la victoire, il ne cessa de marcher que dans le tems que la maladie l'arrêta. Sa Patrie l'admira : elle l'eût aimé peut-être, si un Peuple libre ne craignoit pas sans cesse pour sa liberté ; peut-être encore s'il eût moins aimé la Reine. Il eut une gloire singuliere, celle d'humilier la puissance Othomane, qui depuis si long-temps humilioit les Couronnes Chrétiennes. Toute l'Europe rechercha son alliance ; & la Pologne eut sous lui une importance qu'elle a mal conservée. L'Alexandre du Nord, Charles XII, en pleurant

ſur ſes cendres, s'écria : *un ſi grand Roi ne devoit pas mourir.* L'Hiſtoire eſt plus ſévére que les Souverains.

Le grand Roi de Pologne ſera celui qui, laiſſant en paix les Turcs & les Tartares pour regarder autour de lui une terre féconde, de beaux fleuves, la Mer Baltique, & la Mer Noire, donnera des vaiſſeaux, des manufactures, du commerce, des finances & des hommes à ce grand Royaume : celui qui abolira la puiſſance Tribunitienne, le *liberum veto*, pour gouverner la Nation par la pluralité des ſuffrages : celui qui appartiendra aux Nobles, que les Serfs qui les nourriſſent, iſſus des Sarmates leurs Ancêtres communs, ſont des hommes, & qui, à l'exemple d'un Roi de France, plus grand que Clovis & Charlemagne, bannira la ſervitude, cette peſte civile qui tue l'émulation, l'induſtrie, les Arts, les Sciences, l'honneur & la proſpérité. C'eſt alors que chaque Polonois pourra dire :

Namquè erit ille mihi ſemper Deus.

Fin du neuviéme & dernier Livre.



TABLE

DES MATIERES

Contenues dans ces deux Volumes.

Nota. *Tous les Articles qui ſuivent la citation d'un Tome, s'y rapportent juſqu'à l'indication d'un autre Tome.*

A

B.

BOULAF,

C

D

R vj

K

L

N

O

P

R

S

T

U

V

W

Y

Z

Fin de la Table des Matieres.

18 febr.

~~57~~ 126, 32–33, 35, 41, 59, 74
83, 85, 257, 77, 79, 83, 92, 306
17, 23, 44, 45, 50, 59

Hist. Polon

6 spec

